



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



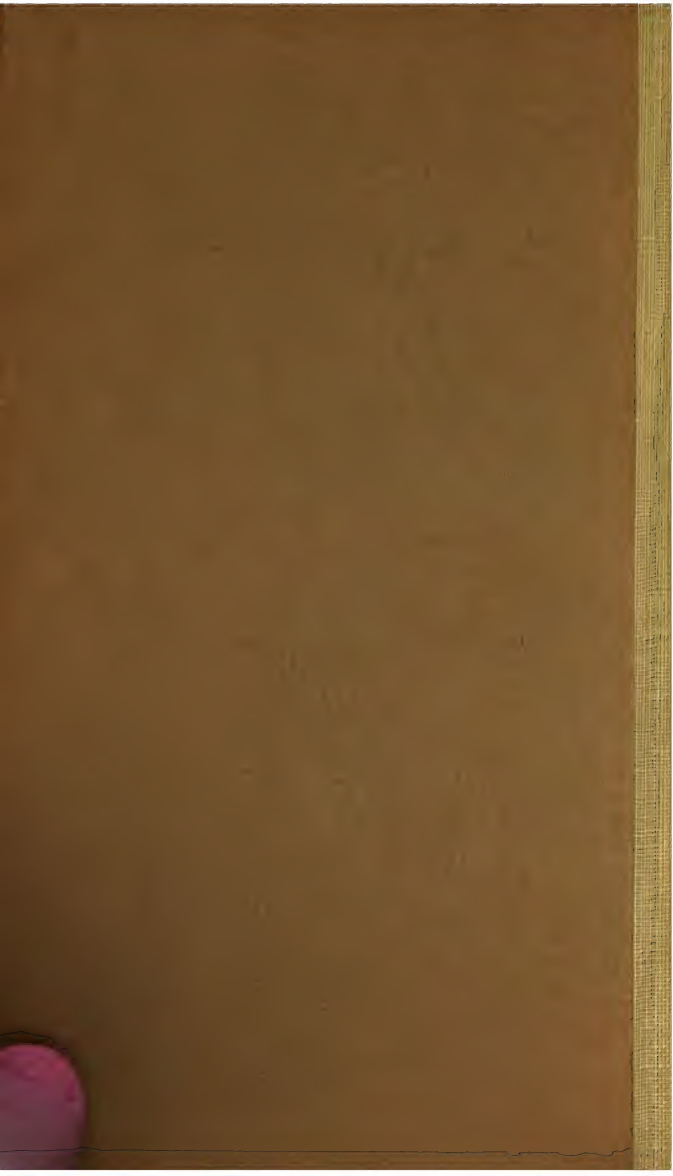
3 3433 07590871 9



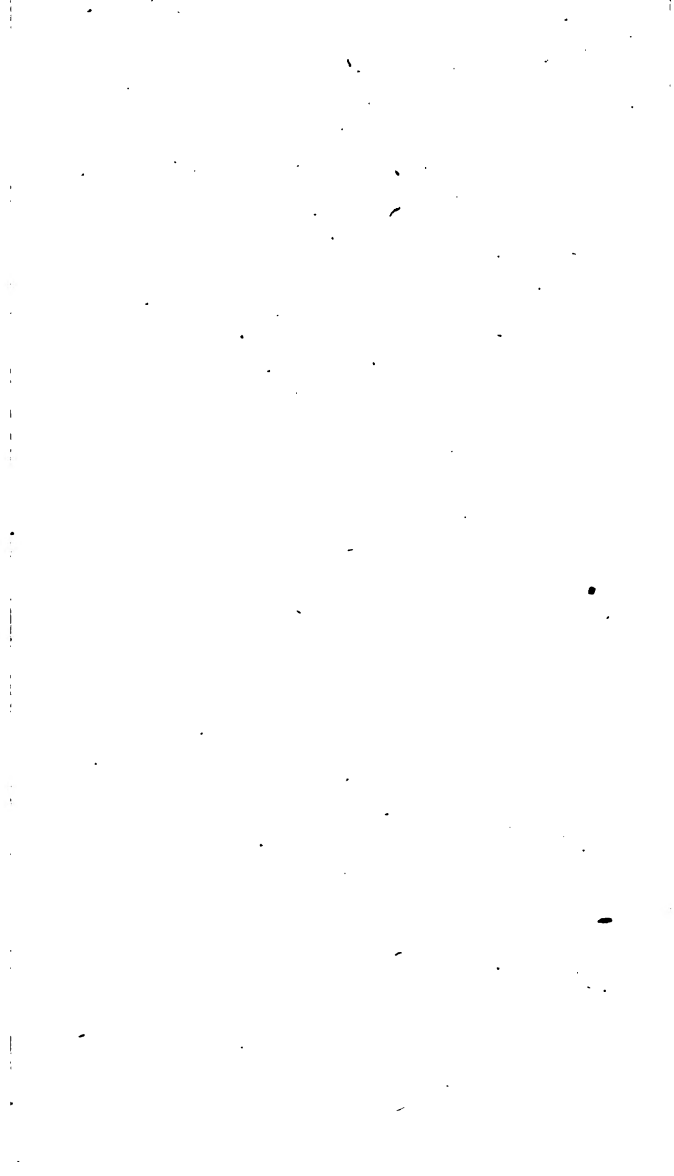
Rt Hon.^{ble} George Grenville

123

General

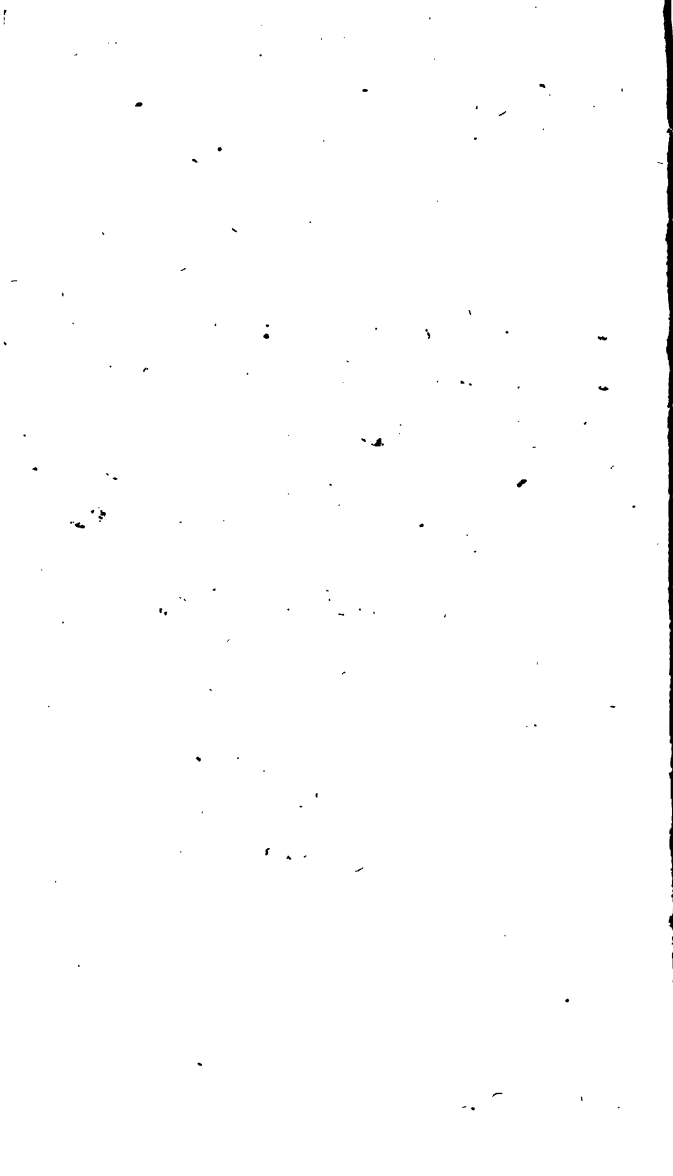








HISTOIRE
DE
FRANÇOIS PREMIER.
TOME SECOND.



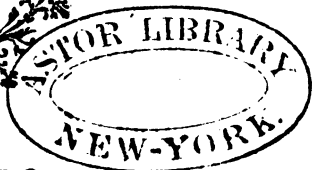
HISTOIRE
DE
FRANÇOIS PREMIER,
ROI DE FRANCE,
DU GRAND ROI ET LE PERE
DES LETTRES.

*Par M. GAILLARD, de l'Académie des
Inscriptions & Belles-Lettres.*

SECONDE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS;

**chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean
de-Beauvais, vis-à-vis le Collège.**

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

NOV 1964
2100
1000



HISTOIRE DU REGNE DE FRANÇOIS I.

LIVRE SECOND,

Qui s'étend depuis la concurrence à
l'Empire jusqu'à la Paix de Cam-
brai, dite *des Dames*, & comprend
toute la Guerre de 1521.

CHAPITRE PREMIER.

*Démarches pour la succession à l'Em-
pire. Mort de l'Empereur Maximi-
lien I. Concurrence des Rois de Fran-
ce & d'Espagne.*

Ic i s'élève un nouvel ordre de
choses. De plus grands intérêts, de
plus grands événemens, de plus
Tome II. A

1518.

1518.

grands hommes même vont occuper la scène. Le vieux Ferdinand, l'inconstant Maximilien vont céder la place à un Héros naissant, digne rival de François I. par sa puissance, par son courage, par ses talens, par ses vertus, & qui lui disputera la supériorité en tout genre. Charles d'Autriche, Roi d'Espagne, élevoit ~~fourdement à travers mille obstacles~~ l'édifice de sa Grandeur. On ignoroit encore ce qu'il pouvoit être, il n'avoit point paru rechercher la gloire, & tandis que François I. éblouissoit l'Europe par ses Exploits, Charles obscur & caché dans les Pays-Bas, n'avertissoit pas ses voisins de le craindre, entretenoit la paix avec eux, se défendoit contre le Duc de Gueldres, & ne l'attaquoit point, juroit à François I. une obéissance filiale, s'assuroit l'amitié du Roi d'Angleterre en prodiguant à l'orgueilleux Volsey les égards les plus flatteurs, prévenoit par une administration douce & prudente les révoltes de ses indociles Sujets. La

politique de son ayeul Ferdinand lui avoit été favorable, en lui transmettant la Monarchie d'Espagne sans démembrement, il falloit pour couronner l'ouvrage, que Maximilien lui transmît de même la Couronne Impériale avec les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche. Tel étoit alors l'important objet des négociations de la Cour d'Espagne.

Elles étoient bien secondées par la haine du Cardinal de Sion, qui voyant malgré lui l'Europe pacifiée, & n'ayant plus d'armée à opposer aux François, vouloit du moins leur nuire par les intrigues. Il avoit déjà déterminé l'Empereur à s'assurer pour successeur un de ses petits-fils en le faisant élire Roi de Romains, mais le choix de l'Empereur flottoit encore entre le Roi d'Espagne & l'Archiduc Ferdinand. Si d'un côté la politique sembloit exiger qu'il réunît sur la tête de Charles la succession d'Autriche & la succession d'Espagne pour en faire le Prince le plus puissant de l'Europe, pour

1518.

enlever à la France la supériorité & même l'égalité de force; de l'autre côté il trouvoit quelque grandeur à partager sa Maison en deux branches également puissantes, dont l'une fût son ouvrage comme l'autre avoit été celui de Ferdinand le Catholique, & qui se perpétuant, l'une en Espagne, l'autre en Allemagne, mais réunies par les mêmes intérêts, se prêtassent dans l'occasion des secours mutuels, pressassent l'ennemi commun par l'Orient & par l'Occident, & pussent se suppléer réciproquement en cas que l'une ou l'autre vînt à s'éteindre. D'ailleurs il lui paroissoit injuste & cruel de sacrifier entièrement le plus jeune de ces Princes à l'aîné,

Ces considérations agissoient puissamment sur l'esprit de Maximilien, & alloient le déterminer en faveur de Ferdinand. Le Cardinal de Sion qui n'avoit point quitté la Cour de l'Empereur, en fut instruit; il connoissoit peu le Roi d'Espagne; il n'en étoit connu que par les troubles qu'il

avoit semés dans l'Europe, & par l'affront qu'il avoit attiré à l'Empereur en 1516, il s'intéressoit peu à la grandeur de Charles, mais elle lui paroissoit le plus sûr moyen d'abaisser ou d'affoiblir les François; ce motif étoit déterminant pour sa haine, il ne cessoit de parler en faveur de la réunion, il la proposoit dans le Conseil, il l'insinuoit dans le cabinet de l'Empereur (1).

Guichard,
liv. 13.

1518.

» L'affoiblissement, disoit-il, est
» l'effet nécessaire de tout partage.
» L'égalité de puissance entre les
» deux branches d'Autriche fera
» naître entr'elles une rivalité dan-
» gereuse, source d'inimitiés funes-
» tes; l'une regrettera toujours la
» réunion qu'elle avoit espéré, l'au-
» tre craindra toujours les suites de
» ce regret; toutes deux s'observe-
» ront d'un œil inquiet & jaloux;
» toutes deux trahiront la cause com-

(1) Le fond de ce discours est pris de Guichardin, liv. 13. On a cru rendre les raisons du Cardinal de Sion plus sensibles & plus frappantes, en les produisant sous la forme d'un discours direct.

1518.

» mune , ou ne la serviront que foiblement. L'ennemi profitera de ces dispositions , il les augmentera par toutes sortes de moyens , ses intrigues feront ce que les armes ne pourront faire. Que les forces de la Maison d'Autriche soient réunies, qu'elle n'ait plus qu'un Trône & qu'une Cour ; ces forces seront invincibles , ce Trône inébranlable , cette Cour incorruptible. Les François ne pourront plus diviser , l'intrigue leur deviendra inutile , il ne leur restera que la ressource des armes , & cette ressource sera impuissante , les forces de la Germanie & de l'Espagne, rassemblées aux ordres d'un seul Maître , reprendront le Milanès sur les usurpateurs. Heureux effets de la réunion ! le Duché de Milan & le Royaume de Naples , appartenant au même Monarque , tendront sans cesse à se rapprocher , en renversant les barrières intermédiaires. Toute l'Italie subira le joug , dont la foiblesse seule des Empereurs l'a

» garantie jusqu'aujourd'hui. La di-
 » gnité Impériale ne sera plus un ti-
 » tre aussi vain que magnifique. Les
 » nobles projets de Maximilien pour
 » le rétablissement de l'Empire dans
 » tous ses droits seront enfin rem-
 » plis.

» Si au contraire un partage im-
 » prudent faisoit passer la Couronne
 » Impériale dans la branche cadette,
 » & bornoit la branche aînée à la
 » Monarchie d'Espagne, laquelle de
 » ces deux branches oseroit entre-
 » prendre, je ne dis plus d'affervir
 » l'Italie, mais seulement de recon-
 » quérir le Milanès? Sera-ce la bran-
 » che d'Espagne? elle est l'aînée,
 » elle possède le Royaume de Naples,
 » elle a le pied dans l'Italie; mais
 » les droits sur le Milanès appartiennent à l'Empire, qui certainement
 » ne s'en laissera point dépouiller.
 » Sera-ce la branche Impériale? mais
 » la branche d'Espagne déjà établie
 » dans les Royaumes de Naples &
 » de Sicile, verra-t-elle sans envie
 » l'introduction & l'aggrandissement

1518.

» de la branche cadette en Italie ?
 » Les regrets de l'Espagne ne de-
 » viendront-ils pas plus vifs à l'aspect
 » des conquêtes qu'elle eût pu se pro-
 » mettre , & qui passeront à ses yeux
 » dans d'autres mains ? les objets de
 » rivalité devenus ainsi plus présents
 » & plus sensibles , n'armeront-ils
 » pas les deux branches l'une contre
 » l'autre ? Si d'un autre côté les
 » Turcs invités par ces divisions, at-
 » taquent les États d'Allemagne ,
 » ceux-ci pourront-ils compter sur
 » les secours de Naples ? & si les ef-
 » forts des Turcs se portent du côté
 » de Naples , les troupes d'Allema-
 » gne s'empresseront-elles de mar-
 » cher à sa défense ? Nul concert de
 » vues , nulle communication de se-
 » cours , un seul ressort ne mettra
 » plus en mouvement toutes les par-
 » ties d'une même machine. Je ne
 » vois plus que jalousie , que discor-
 » de , que haine secrète , trop sou-
 » vent même éclatante , qu'affoiblif-
 » sement réciproque , qu'impuissance
 » d'attaquer & peut-être de se dé-

» fendre, où tout promettoit les plus
 » vastes conquêtes, le plus heureux
 » accroissement de puissance & de
 » grandeur.

1518.

Ferdinand le Catholique avoit
 toujours paru avoir quelque ascen-
 dant sur l'esprit de Maximilien (1);
 le Cardinal ne manquoit pas de le
 proposer pour exemple. » Ce Prin-
 » ce, disoit-il, aime tendrement le
 » puîné de ses petits-fils, il lui avoit
 » donné son nom, il l'avoit fait éle-
 » ver dans sa Cour, les peuples d'Es-
 » pagne voyoient avec plaisir le plus
 » grand de leurs Rois renaître dans
 » un autre Ferdinand digne de lui
 » succéder; ils regardoient d'avance
 » celui-ci comme leur Maître; ja-
 » mais les yeux ni les cœurs, ne se

(1) Varillas, dans sa Pratique de l'Éducation des Princes, parle sans cesse de l'aversion invincible de Maximilien pour Ferdinand le Catholique; on n'en voit aucunes traces dans l'histoire; on voit au contraire Maximilien épouser à sa manière presque toutes les querelles de Ferdinand, le suivre dans ses alliances, avoir les mêmes amis & les mêmes ennemis.

1518.

» tournoient vers cet aîné élevé dans
 » les Pays-Bas par des mains odieu-
 » ses , & qui souvent avoit irrité son
 » ayeul par des traités particuliers ,
 » faits , sans le consulter , avec l'en-
 » nemi commun. Mais Ferdinand
 » voulut apprendre à l'Univers que
 » le Politique aussi bien que le Sage ,
 » est supérieur à l'amour , à la haine ,
 » aux foiblesses du penchant & de
 » l'habitude ; il sacrifia une juste ten-
 » dresse , il étouffa de justes ressen-
 » timens. Un testament dicté par la
 » considération profonde des inté-
 » rêts éternels d'une Maison deve-
 » nue la sienne , appella l'héritier
 » des Pays-Bas aux Trônes d'Es-
 » pagne , de Naples , de Sicile , &c.
 » sans faire la moindre part , même
 » des conquêtes , à ce Ferdinand si
 » tendrement aimé.

Maximilien changeoit aisément
 de résolution ; le Conseil d'Autriche
 persuadé par les raisons du Cardinal ,
 entraîné par son éloquence , fatigué
 par ses intrigues , se joignit à lui , le

Cardinal de Gurck (1) l'appuya, & l'Empereur déjà fort ébranlé, céda aisément à leurs instances; il fut décidé qu'on travailleroit à faire élire le Roi d'Espagne Roi des Romains.

1518.

Les François sentirent les conséquences de ce projet & n'oublierent rien pour le traverser; on négocia beaucoup de part & d'autre, & auprès du Pape & auprès des Electeurs. C'étoit là le principe secret de toutes les complaisances que le Roi avoit eues jusqu'alors pour le Pape & de tous les sacrifices qu'il lui avoit faits.

Un usage alors subsistant, reste de l'ancienne autorité des Papes, aujourd'hui aboli, obligeoit les Empereur d'aller à Rome recevoir la Couronne des mains du Pape, & ne leur accordoit jusqu'à ce couronnement que le titre de *Roi des Romains*, ils semble que s'il y avoit un titre qu'ils ne dussent pas prendre avant

(1) Ce Cardinal de Gurck, dont parle l'Empereur dans sa Lettre à Marguerite d'Autriche, que

1518.

d'avoir été couronnés à Rome ; c'étoit le titre de *Roi des Romains*, mais la plupart des usages sont faits ainsi.

Les prétentions respectives des Papes contre les Empereurs, & des Empereurs contre les Papes rendoient ce voyage de Rome également désagréable à tous les deux. Les Empereurs vouloient s'affranchir de cet acte de dépendance, les Papes étoient peu jaloux d'attirer les Empereurs en Italie. Frédéric, pere de Maximilien, fut le dernier Empereur couronné à Rome. En 1508. Maximilien voulut s'y aller faire couronner, il demanda le passage aux Vénitiens qui le lui accordèrent à condition qu'il n'auroit point de troupes avec lui ; Maximilien prit cette condition pour un refus & mit au Ban de l'Empire les Vénitiens, qui ne prétendoient point du tout en être Membres ; au reste ne voulant

l'Abbé Du
Bos, Ligue
de Cambray,
liv. 1. L. 2^e

nous avons rapportée dans l'Introduction, Chapitre III., article *Allemagne*, avoit alors beaucoup d'autorité dans le Conseil Impérial.

ni rentrer dans l'Allemagne sans le titre d'Empereur, qu'il s'étoit flatté d'y rapporter, ni le prendre sans avoir été sacré par le Pape, de peur de désobliger celui-ci, il crut satisfaire à tout en substituant au titre de *Roi des Romains* celui d'Empereur *des Romains élu*. Le Pape Jules II. approuva ce détour, & lui confirma le titre qu'il avoit pris.

1518.

1519.

Mais ce titre ne lui donnoit pas le droit de se faire désigner de son vivant un Successeur; la cérémonie du Couronnement redevenoit nécessaire, puisqu'il vouloit qu'on élût un Roi des Romains, du moins les Electeurs, à l'instigation de la France, le prétendoient-ils ainsi. Cependant l'Empereur n'étoit point disposé à faire le voyage de Rome; 1°. parce que ce voyage lui eût coûté beaucoup; 2°. parce qu'il eût trouvé les mêmes obstacles qui l'avoient arrêté en 1508, mais comme il étoit fécond en expédiens, il pria le Pape d'envoyer des Légats en Allemagne pour le couronner en son nom.

1519.

Le Pape allégua l'irrégularité de cette méthode, la dignité du Saint Siège qui exigeoit que le Sacre se fît à Rome ; instruit d'ailleurs que le choix de l'Empereur tomboit sur le Roi d'Espagne, possesseur du Royaume de Naples, il rappelloit tant de conventions par lesquelles il avoit été décidé que jamais les Rois de Naples ne pourroient être élevés à l'Empire, conventions confirmées par le serment qu'avoient prêté tous les Rois de Naples & Charles lui-même, en recevant l'investiture. Cette précaution étoit l'effet des allarmes qu'inspiroient toujours les prétentions des Empereurs sur l'Italie & peut-être du souvenir de tout le mal que les Empereurs de la Maison de Suabe avoient fait au S. Siège.

Les Electeurs de leur côté ne se montroient pas plus complaisans, ils faisoient des propositions exorbitantes, ils demandoient d'abord quatre cent mille ducats, ils vouloient que le Roi d'Espagne s'obligeât d'aller habiter parmi eux, de leur confier

le soin de sa personne & l'administration de ses affaires, de leur assigner de fortes pensions sur ses biens patrimoniaux les plus voisins de l'Allemagne; ils vouloient que leur futur Empereur jurât d'être éternellement leur pupille, leur tributaire, leur esclave.

1519.

Mais quelles difficultés l'or ne levait-il point? c'est lui seul qui rend tous les hommes éternellement pupilles, tributaires & esclaves; l'or des Pays-Bas (car l'Empereur n'en avoit jamais), triompha de la résistance des Electeurs; elle ne put tenir contre deux cens mille ducats offerts à propos, & contre l'espérance d'en toucher encore davantage; le prix de leurs suffrages étoit fixé, & Charles alloit être élu Roi des Romains, sans qu'on exigeât le Couronnement de son ayeul, lorsque l'Empereur mourut le 15 (1) Janvier 1519. à Lints en Autriche, âgé de 62. ou. 63 ans (2).

Guicciard;
liv. 13.Pâques le 24^e
Avril.
Sleid. Com-
mentar. l. 1.

(1) Sleidan dit le 12.

(2) Il mourut d'une médecine prise mal-à-propos.

1519.

Alors les trois plus puissans Monarques de l'Europe Chrétienne, le Roi de France, le Roi d'Espagne, le Roi d'Angleterre, aspirèrent ouvertement au Thrône de l'Empire. Les efforts du Roi d'Angleterre pour y parvenir ont échappé à la foule des Historiens ; ils peuvent être l'objet des recherches de quelques Spéculateurs (1), mais comme ils ne procurèrent pas dans la Diète un seul suffrage à Henri VIII, l'histoire ne doit point s'y arrêter.

Belcar. liv.
16. n. 7.

Il n'y eut de véritable concurrence qu'entre François I. & Charles. Elle ne parut point d'abord altérer leur union. Ils se piquèrent d'une modération héroïque. » Nous sommes mes rivaux votre Maître & moi, disoit François I. aux Ambassadeurs d'Espagne, » mais nous ne sommes point ennemis. Amans généreux » d'une même maîtresse, c'est par

(1) On peut voir une Dissertation de M. le Professeur Bohm, imprimée à Leipzig sous ce titre : *De Henrico octavo Anglia rege, Imperium Romanum positum Maximiliani primi adfectante.*

des soins jaloux , mais tendres &
respectueux ; non par d'odieux
combats que nous nous disputons
la possession.

Mais deux amans d'une même maîtresse , se battent quelquefois pour elle , si leur passion est trop vive , & c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

En jettant les yeux sur le tableau de l'Empire , qu'on trouvera parmi les dissertations placées à la fin de ce volume , on jugera peut-être assez peu favorablement de cet objet, dont la possession parut si désirable aux deux Héros du seizième siècle ; peut-être trouvera-t-on que leur passion étoit aveugle comme celle de presque tous les amans , & que les faveurs équivoques de cette maîtresse , furent vendues trop cher à celui qui les obtint.

Il résulte de ce tableau que la Couronne Impériale avoit routes les prérogatives d'éminence & de splendeur , sans puissance & sans autorité ; que l'Empereur au-dehors étoit le premier Monarque de l'Europe Chré-

1519.

Guicciard.
liv. 13.

tienne, qu'aucun ne lui disputoit la préséance, qu'au-dedans, c'étoit le Chef toujours contredit, toujours gêné d'une assemblée de Souverains, qui ne lui laissoient que des titres & prenoient pour eux tous les droits.

Quant aux Electeurs, ils avoient dans leurs choix des écueils contraires à éviter; il falloit que l'Empereur fût assez foible pour ne pouvoir opprimer la liberté Germanique, il falloit qu'il fût assez puissant pour défendre l'Allemagne contre les Turcs, & pour faire valoir dans l'occasion les droits prétendus de l'Empire; assez riche pour bien payer les suffrages des Electeurs; assez pauvre pour ne pouvoir acheter le droit de les asservir quand il seroit leur Chef: or, comme le plus grand ennemi d'un Etat libre, est celui qui peut s'en rendre le maître, les Electeurs & tout le Corps Germanique redoutoient moins les armes des Turcs que la puissance de l'Empereur.

Ces dispositions étoient mieux connues du Roi d'Espagne que de

François I. Celui-ci croyoit tout le monde ébloui comme lui de la gloire, il regardoit ses triomphes & ses conquêtes comme autant de titres à l'Empire; Charles plus prudent faisoit parler en sa faveur sa foiblesse & son obscurité. François lui reprocha même dans la suite d'avoir affecté de paroître indigne de l'Empire, afin de l'obtenir plus sûrement, d'avoir feint comme Brutus une imbécilité politique pour réussir dans son projet.

1519.

Le caractère des Ministres que les deux Princes choisirent pour négocier auprès des Electeurs étoit assorti au caractère de leurs Maîtres: le Cardinal de Gurck & le Comte Henri de Nassau, Ministres de Charles, cachotent beaucoup de finesse sous les apparences de la simplicité; Bonivet envoyé par François étoit brillant, vif, présomptueux; François qui l'avoit choisi par inclination, croyoit l'avoir choisi par raison; il espéroit que ce Ministre réussiroit en Allemagne comme il avoit réussi en

1519.

Mém. de
Fleuranges.Georg. Sa-
bini, histor.
de Coronas.
Caroli V.Guicciard.
liv. 13.Sleidan.
Commentar.
liv. 1.Arnold. Fer-
ron. rer. Gal-
lic. l. 5.

Angleterre (1), il comptoit d'ail-
leurs sur les talens de d'Orval (2)
qu'il donna pour adjoit à Bonni-
vet, & sur la connoissance que Fleur-
ranges, autre adjoit de Bonnivet,
avoit des affaires de l'Allemagne,
dont les Etats de Robert de la Mark
son pere étoient voisins. Il comptoit
plus encore sur l'argent qui réussit
par tout. Il donna quatre cent mille
écus à Bonnivet pour les distribuer
aux Electeurs ; c'étoit le double de
la somme que Charles avoit promi-
se, & que les Marchands d'Anvers
avoient consenti de faire tenir à Nu-
remberg, peut-être afin d'éloigner
plus sûrement Charles des Pays-Bas,
en lui procurant un nouveau Trône
qui devoit lui donner encore plus
d'embarras que celui d'Espagne.

Ce n'étoit pas seulement auprès
des Electeurs qu'il falloit négocier,
mais encore auprès des principales
Puissances de l'Europe, qui pou-

(1) Dans la négociation de Tournay.

(2) D'Albret d'Orval.

voient appuyer de leur crédit l'un ou l'autre des Concurrans.

1519.

François I. croyoit avoir assez bien mérité du Pape & de toute la Maison de Médicis, pour compter sur leur recommandation, mais le Pape vouloit un Empereur qui ne possédât rien en Italie; la possession du Royaume de Naples, devoit, selon lui, exclure Charles de l'Empire, & celle du Milanès François I. Cependant comme on n'avoit point à opposer aux Ducs de Milan, ainsi qu'aux Rois de Naples une renonciation formelle à l'Empire, la politique de Léon X. consista dans cette affaire à solliciter publiquement pour François I. & à traverser sous main son élection, mais sur-tout à traverser celle de Charles. Le but de cette conduite étoit que François I. crût avoir obligation au Pape, & que quand la suite des négociations lui auroit fait voir que l'élection ne pouvoit tomber sur lui, (ce que Léon très-instruit des affaires d'Allemagne regardoit comme indubita-

ble), la reconnoissance engageât
 1519. François à solliciter pour celui que
 le Pape lui indiqueroit ; or le Pape
 desiroit que le choix des Electeurs
 tombât sur quelque Prince de l'Em-
 pire , peu redoutable à l'Italie. On
 a prétendu qu'il avoit espéré de le
 faire tomber sur Laurent de Médicis
 son neveu , dont la mort ne tarda
 point à détruire cet espoir , supposé
 qu'il ait été véritablement conçu , &
 que Léon X. plus zélé pour les inté-
 rêts de sa Maison que pour ceux du
 Saint Siège , eût osé démentir en fa-
 veur de son neveu le principe par le-
 quel il excluoit du Trône Impérial
 tous les Princes d'Italie.

Guicciard.
 liv. 13.

Les Vénitiens s'intéressoient fin-
 cèrement pour François I.

Le Roi d'Angleterre , comme on
 l'a dit , sollicitoit pour lui-même , &
 ne put obtenir une seule voix.

Les Puissances du Nord étrangé-
 res à tout , ne sollicitoient , ni n'é-
 toient sollicitées.

Il n'en fut pas de même des Royau-
 mes de Pologne , de Hongrie , de

Bohême, ni de la République des Suisses. Les deux rivaux firent tous leurs efforts pour les mettre dans leurs intérêts.

1519.

Le Trône de Pologne étoit alors occupé par Sigismond, dit le Grand, de la Maison de Jagellon; ceux de Hongrie & de Bohême par le jeune Louis son neveu; ces deux derniers Royaumes avoient été long-tems disputés par les Empereurs Autrichiens aux différens Rois que les Etats avoient élus; de ces contestations étoient nées des guerres sanglantes qui avoient désolé tour-à-tour la Hongrie, la Bohême, & les Etats d'Autriche. Vers la fin du siècle précédent, l'Empereur Maximilien, alors Roi de Bohême, avoit terminé ces troubles par la paix de Presbourg, qui assura les Trônes de Hongrie & de Bohême à Ladislas, pere de Louis & à sa postérité masculine, au défaut de laquelle ces deux Royaumes devoient appartenir à Maximilien & à ses descendans.

François I. voulut tirer avantage

1519.

Arnold.
Ferroni. rer.
Gallicar.

de ce que cette convention (dont on ne parloit plus depuis trente ans) contenoit de contraire , soit aux intérêts de Sigismond , frere de Ladislas & oncle de Louis , soit au droit d'élection qu'avoient les Etats de ces deux Royaumes. Jean de Langeac fut envoyé en qualité d'Ambassadeur extraordinaire dans les Cours de Pologne & de Hongrie ; il commença par la Pologne ; il tâcha d'exciter l'indignation de Sigismond contre un arrangement qui l'excluoit lui & toute sa branche de la succession aux Couronnes de Hongrie & de Bohême , il peignit des couleurs les plus odieuses l'ambition de la Maison d'Autriche, il promit au nom de son Maître , que si le Roi de Pologne vouloit lui assurer la voix du Roi de Bohême son neveu , le premier soin de François I. à son avènement au Trône Impérial , seroit de casser le Traité de Presbourg (1).

(1) Le prétexte qu'on devoit prendre étoit que par ce traité , Maximilien avoit sacrifié les préten-

Le Roi de Pologne répondit sagement qu'il n'étoit que d'une branche cadette de la Maison de Jagellon, que le Roi de Hongrie & de Bohême étoit le Chef de la branche aînée, & beaucoup plus lésé que lui dans le Traité de Presbourg, puisque si Louis ou sa postérité masculine ne laissoit que des filles (1), elles ne seroient pas moins privées de la succession que la branche de Pologne; que c'étoit donc la Cour de Hongrie & de Bohême qu'il falloit déterminer à favoriser l'élection de François I., que si elle y consentoit, la Cour de Pologne suivroit en tout ses impressions, & que toute la Maison de Jagellon se réuniroit pour écarter la Maison d'Autriche du Trône Impérial, & faire casser le Traité de Presbourg.

Langeac courut donc en Hongrie

Ferron.

tions de l'Empire sur la Bohême à l'aggrandissement particulier de sa Maison; mais ce prétexte n'avoit rien de favorable aux Jagellons.

(1) Les Couronnes de Hongrie & de Bohême étoient moitié héréditaires, moitié électives.

Tom. II.

B

1519.

où il ne devoit pas se flatter de réussir. Une double alliance unissoit le jeune Roi Louis avec la Maison d'Autriche; il avoit épousé Marie, sœur du Roi d'Espagne, & Anne sa sœur avoit épousé l'Archiduc Ferdinand (1). Langeac répéta vainement tout ce qu'il avoit dit à Sigismond; on lui répondit que le tort qu'il alléguoit étoit bien ancien, bien excusé par les conjonctures, bien effacé par le tems, bien réparé par la double alliance récemment contractée entre les Maisons d'Autriche & de Jagellon. Le Roi de Hongrie ne dissimula point qu'en qualité de Roi de Bohême, il donneroit sa voix à son beau-frère, & du moins on fut à quoi on devoit s'attendre de sa part.

(1) Ce double mariage étoit un arrangement définitif entre les Maisons d'Autriche & de Jagellon sur leurs contestations passées. Toute la Maison de Jagellon y avoit été appelée, il avoit été arrêté à Vienne en 1515. dans une entrevue célèbre de l'Empereur Maximilien, de Sigismond Roi de Pologne, de Ladislas Roi de Hongrie & de Bohême, & du jeune Louis son fils, mais il ne se fit qu'en 1521.

Les Etats de Hongrie & de Bohême, ne furent pas non plus assez frappés du danger dont on les menaçoit d'être privés par la Maison d'Autriche de leur droit d'Élection, pour entrer dans les vues de la France ; ce danger étoit éloigné, incertain, on se flatoit de l'écarter dans le tems ; un danger plus présent les effrayoit, c'étoient les Turcs, toujours prêts à les attaquer. Un Empereur Autrichien possédant des Etats contigus à la Bohême, leur paroissoit un défenseur bien plus sûr que ne seroit un Roi de France qu'on appelleroit en vain au fond de ses Etats patrimoniaux, d'où on ne pourroit l'arracher par un intérêt personnel. Tel fut le fruit de la négociation de Langeac auprès des deux Rois, placés entre l'Allemagne & la Turquie.

Lamet, qui négocioit en Suisse, ne fut pas plus heureux ; il présenta en vain à cette Nation modeste les idées les plus brillantes, il la pressa en vain d'être le nœud puissant qui unît la France, l'Allemagne & l'Italie, con-

Belcar. l. 16.

1519.

tre les Turcs, il lui représenta en vain, que placée entre ces trois grandes contrées, & seule également respectée de toutes les trois, elle pouvoit seule consommer l'ouvrage de leur réunion, en faisant d'abord tomber la Couronne Impériale sur la tête de François I. Les Suisses ne purent être éblouis de ces chimères, ni aveuglés sur leurs intérêts; ils sentirent qu'ils n'étoient déjà que trop voisins des François, & du côté de la France & du côté de l'Italie, sans le devenir encore en quelque sorte du côté de l'Allemagne; ils promirent une neutralité parfaite, ils dirent qu'ils ne vouloient gêner par aucune sollicitation les suffrages des Electeurs; s'ils dérogerent à cette promesse, ce fut seulement en insinuant aux Electeurs & au Pape, que l'intérêt de l'Empire étoit d'exclure à la fois les Rois de France & d'Espagne.

Sleidan.
Commentar.
liv. 1.

Mém. de Fleuranges. Cependant les Ministres de ces deux Princes faisoient mouvoir tous les ressorts de leur politique auprès

des Electeurs. Bonnivet avoit parcouru toutes leurs Cours, & s'il avoit su distribuer l'argent avec prudence & avec économie au lieu de le prodiguer avec un éclat indiscret, il est vraisemblable qu'il se fût assuré de tous leurs suffrages; il en gagna du moins plusieurs.

L'Archevêque de Treves (1) embrassa hautement les intérêts du Roi de France, l'Electeur Palatin (2) parut en faire autant; l'Electeur de Brandebourg (3) espéra d'abord l'Empire pour lui même, l'Archevêque de Mayence (4) son frere, le flatta quelque tems de cette idée; quand il en eût reconnu l'illusion, il se livra au parti de la France; tandis que l'Archevêque de Mayence se mettoit à la tête de la brigade Espagnole, & étoit appuyé par le Roi de Bohême; l'Archevêque de Cologne.

(1) Richard de Wolrad;

(2) Louis V.

(3) Joachim. I.

(4) Albert.

1519

(1) incertain, irrésolu, attendoit les événemens qui naîtroient de la délibération; le sage Frédéric, Electeur de Saxe, inaccessible à l'or & des Espagnols & des François, uniquement sensible aux intérêts de son pays, pe-
soit dans une balance égale les avantages & les inconvéniens de tous les choix proposés.

Jusques-là le plus grand nombre des Electeurs, absolument déclarés, étoit pour François I. mais le choc des opinions & la continuité des brigues pouvoient tout changer dans la Diète.

Avant qu'elle s'ouvrit, & tandis que tous les Concurrans cherchoient des amis & au-dedans & au-dehors de l'Allemagne, Charles & François firent une occasion qui se présenta de se rendre importans dans l'Europe & d'obliger le Pape, dont on croyoit que le crédit auroit une grande influence sur l'élection.

(1) Herman de Wied.

Des Confaires Mahométans infestoient la Méditerranée, on craignoit même qu'ils ne tentassent une descente en Italie. Le Pape avoit déjà pressé plusieurs fois le Roi d'Espagne de mettre en mer une flotte, qu'il équipoit pour le Royaume de Naples, & de s'en servir pour donner la chasse à ces brigands. La mort de Maximilien avoit ralenti l'ardeur de ces invitations, le Pape qui voyoit de loin dans l'avenir, prévint que le Roi d'Espagne pourroit être élu Empereur, & craignoit qu'alors cette flotte ne lui servît à faire valoir les droits de l'Empire sur l'Italie, il fit donc entendre à Charles que dans la conjoncture présente il n'étoit pas prudent de faire parade de tant de puissance. Charles profita de ce que cet avis peu sincère pouvoit avoir d'utile, mais ne voulant point perdre le mérite d'avoir délivré la Pape des inquiétudes que lui causoient les Confaires, il chargea Hugues de Moncade, Viceroy de Sicile, d'armer contre eux les Galères de ce Royau-

1519.

me ; Moncade les poursuivit jusques sur les Côtes d'Afrique , & les chassa de toutes les retraites qu'ils s'étoient ménagées dans la Méditerranée. François I. équipa dans la même vue une flotte de vingt Galères & de quelques vaisseaux , dont il devoit donner le commandement à Pierre de Navarre ; mais cet armement eut deux inconvéniens ; le premier d'être trop formidable , l'autre de ne pouvoir être achevé avant l'élection. Charles avec moins de faste avoit mieux pris ses mesures. Enfin quand la flotte tardive de Navarre se mit en mer long-tems après l'élection , elle ne fit qu'arrêter les succès de Moncade , qui craignit que cette flotte n'en voulût à la Sicile , & qui courut défendre ce Royaume ; alors la flotte Françoisise , restée seule Maîtresse de la Méditerranée , se chargea de contenir les Corsaires que Moncade eût bien contenus sans elle.

Mém. de
Fleuranges.

Le Collége Electoral s'assembla enfin à Francfort ; les Ministres des deux Concurrans ne pouvant y pa-

roître, fans blesser les loix de l'Empire, se tinrent à portée d'observer tous les mouvemens de la Diète; le Cardinal de Gurck & le Comte de Nassau restèrent à Mayence, tandis que l'Archevêque de Mayence alloit plaider leur cause à Francfort. Les Ambassadeurs François restèrent dans Coblents, chez l'Electeur de Trèves, chef de la brigade Française, l'Amiral seul se cacha dans un Château près de Francfort, d'où il s'introduisit quelquefois dans cette Ville, déguisé en Valet & chargé d'une malle. S'il eût été découvert, sa vie & les affaires de son Maître étoient en grand danger.

Le 17. Juin (1) l'Archevêque de Mayence fit l'ouverture de la Diète par un Discours de style, où il s'agissoit seulement d'inviter les Electeurs à un dévouement entier aux in-

1519.

Georg. Sabinus, hist. de Coronat. Caroli V.

(1) Le fond de ces deux harangues est pris dans Sleidan avec quelques changemens, additions & retranchemens. On s'est permis de choisir les idées, & sur tout on a cru pouvoir se rendre maître de la forme de ce Discours.

1519. rérêts du Corps Germanique, à un dépouillement absolu de tout intérêt personnel, à l'unanimité de suffrages, s'il étoit possible, du moins à une déférence sans bornes pour l'Election qui seroit faite à la pluralité des voix.

Le jour marqué pour commencer les Conférences, le même Archevêque de Mayence exposa l'objet de la délibération.

» Les deux plus grands Monar-
 » ques, dit-il, aspirent à la plus émi-
 » nente Dignité. Les Rois de France
 » & d'Espagne briguent notre suffra-
 » ge. Tous deux peuvent être dan-
 » gereux à la liberté Germanique;
 » tous deux peuvent être utiles à la
 » défense de l'Allemagne. Nous de-
 » vrions peut-être leur préférer quel-
 » que Prince, qui tirât toute sa gran-
 » deur & toute sa puissance de la
 » seule qualité de Membre de l'Em-
 » pire. Eh! plutôt à Dieu que le Col-
 » lege Electoral nous offrît dans
 » quelqu'un de ses Membres, autant
 » de puissance pour procurer la sûre-
 » té de l'Empire, que tous ont de

« zèle pour défendre les droits ! Mais
 « ces Conquérans féroces de l'Asie
 « & de l'Afrique, les Turcs ont aussi
 « changé la destinée de l'Europe, ils
 « nous ont imposé des devoirs oné-
 « reux autant que sacrés : c'est au
 « Saint Empire Romain à servir de
 « barrière aux efforts de ces bri-
 « gands, à préserver de leur joug
 « non-seulement l'Allemagne, mais
 « encore tous ses Vassaux, soit sou-
 « mis, soit rebelles (1). La Chré-
 « tienté entière attend de nous son
 « salut. Que ne puis-je être démenti
 « de chacun de vous, lorsque je me
 « crois obligé d'avouer que cet ho-
 « norable fardeau surpasse les forces
 « actuelles de l'Empire, & demande
 « un accroissement de forces étran-
 « gères ! Je pense donc que la né-
 « cessité des conjonctures nous obli-
 « ge de choisir entre les deux illus-
 « tres Concurrans qui se présentent.

1519.

(1) Voir le Tableau de l'Empire Germanique parmi les Dissertations placées à la fin de ce volume.

» Des exploits immortels semblent
» parler d'abord en faveur du Roi
» de France ; la bataille de Mari-
» gnan, la conquête du Milanès l'an-
» noncent à la Chrétienté comme un
» digne vengeur de sa querelle, &
» nous ne devrions peut-être point
» balancer à le nommer, si l'Empire
» n'avoit d'autre intérêt que celui de
» sa défense contre un oppresseur
» étranger. Mais, vous le savez,
» un oppresseur domestique est en-
» core plus redoutable. La liberté
» que tant d'efforts généreux nous
» ont procurée, est un trésor trop
» cher pour que nous osions le com-
» mettre. Ce que peut François & ce
» qu'il veut, m'allarme également ;
» je crains & son caractère & sa puif-
» sance. Je crains son caractère, j'y
» vois éclater toutes les qualités d'un
» Conquérant, il ne respire que la
» guerre & la victoire ; je le vois à
» peine monté sur le Trône voler à
» la conquête du Milanès, d'où bien-
» tôt l'insatiabilité ordinaire de l'am-
» bition l'entraînoit à la conquête du

» Royaume de Naples, si la pru-
 » dence de Léon X. n'avoit suspendu
 » sa course ; je vois cette ardeur
 » martiale saisir avec avidité toutes
 » les occasions de gloire, & cher-
 » cher des lauriers stériles jusques
 » dans les glaces du Nord ; je vois
 » enfin l'ambition de ce jeune Prince
 » briguer aujourd'hui l'Empire, au-
 » quel on n'a vu aspirer aucun de ses
 » Prédécesseurs depuis l'abaissement
 » de la race Carlovingienne (1) ;
 » quelle indocile fierté, quels mou-
 » vemens d'ambition & d'orgueil,
 » quel goût pour le despotisme ne
 » devons-nous point attendre d'un
 » vainqueur de vingt ans, enivré de
 » ses triomphes, jaloux de les accu-
 » muler, avide de toutes sortes de
 » de gloire & de grandeur ! Combien
 » le despotisme militaire conduit ai-
 » sément au despotisme civil !

» Mais je ne crains pas moins la

(1) Après la mort d'Albert I. en 1308. Philippe le Bel avoit brigué l'Empire, mais pour Charles de Valois son frère, & Puffendorf se trompe, lorsqu'il dit que ce Roi tâcha de parvenir à l'Empire.

1519.

» puissance de François que son ca-
 » ractère : cette puissance accrue par
 » ses triomphes même , s'annonce à
 » nous avec le faste le plus impru-
 » dent. François nous demande au-
 » jourd'hui l'Empire comme le prix
 » de ses exploits , il ne tarderoit pas
 » à l'envisager comme une conquête
 » nouvelle. La France, dont le Gou-
 » vernement si favorable à l'autorité
 » Monarchique , est si opposé à la
 » Constitution Germanique , affecte-
 » ra de se ressouvenir que l'Alle-
 » magne a été autrefois soumise par
 » les armes d'un de ses Rois (1), &
 » possédée par les descendans de ce
 » Roi à titre héréditaire ; tous ces
 » vieux droits éteints par le tems,
 » proscrits par les Loix , renaîtront
 » à la faveur de la violence qui les
 » avoit établis ; la France ne cessera
 » d'imprimer à tout l'Empire le ca-
 » ractère de son administration
 » absolue ; les Loix affoiblies se

(1) Charlemagne. Voir le Tableau de l'Empire
 parmi les Dissertations.

» tairont devant les armes, & la
 » liberté accablée & tombera sous l'op- 1519
 » presseur en l'admirant.

» L'élévation du Roi d'Espagne
 » ne nous menace point de cet ave-
 » nir sinistre. Ce Prince ne dévelop-
 » pe point comme son rival une am-
 » bition effrayante : la douceur, la
 » prudence, l'application aux affai-
 » res, sont les seuls traits connus de
 » son caractère. Plus jeune que Fran-
 » çois, moins illustre dans l'Europe,
 » il n'en sera que plus docile à nos
 » avis, que plus soumis aux décisions
 » de nos Diètes. Il est puissant, peut-
 » être l'est-il plus qu'il ne voudroit le
 » paroître, mais cette puissance ne me
 » semble avoir que le degré qui nous
 » est nécessaire, je doute qu'elle ait
 » celui qui peut nous être funeste. Il
 » est sûr au moins que le Roi de Fran-
 » ce pouvant d'un seul mot rassem-
 » bler toutes ses forces & les porter
 » où son ambition les appellera, est
 » bien plus formidable à l'Empire
 » que le Roi d'Espagne, dont les
 » États dispersés, éloignés les uns des

1519.

» autres, pour la plûpart peu sou-
» mis, seconderoient mal les vues
» d'ambition qu'il pourroit avoir.
» Tous ces Etats séparés, ou par des
» mers ou par des Puissances enne-
» mies, perdent une partie de l'a-
» vantage que leur nombre & leur
» étendue semblent devoir leur pro-
» curer. L'autorité de Charles est
» chancelante & timide dans la plû-
» part de ces Etats. A peine ose-t-il
» parler en maître aux Pays-Bas; il
» craint leur rebellion trop souvent
» éprouvée, il craint leur amour opi-
» niâtre pour la liberté. En Espagne
» le peuple murmure, les Grands ca-
» balent, l'Archiduc Ferdinand a un
» parti, l'autorité ne peut agir qu'a-
» vec précaution. Le Royaume de
» Naples toujours menacé par la
» France, a beaucoup de partisans
» de cette dernière Puissance, &
» craint à tous momens une révolu-
» tion; les Etats héréditaires d'Au-
» triche sont trop exposés aux re-
» gards de l'Empire & trop dirigés
» par ses mouvemens, pour qu'il ait

» rien à craindre d'eux; ce n'est qu'au
» Turc qu'ils feroient redoutables
» par le grand intérêt qu'auroit Char-
» les, d'employer toutes leurs for-
» ces contre cet ennemi du nom
» Chrétien.

1519.

» Or cet intérêt personnel, tou-
» jours si puissant & sur lequel seul
» comptent ceux qui connoissent les
» hommes, manquera toujours à
» François I. Il n'a point parmi
» nous d'Etats à sauver de l'incursion
» des Turcs. Si la prudence de ces
» Barbares choisit pour nous at-
» taquer un moment où des vues
» de conquête occupent ailleurs
» l'ambition de François, pensons-
» nous que nos cris & son devoir
» puissent l'attirer jusqu'à nous, qu'il
» sacrifie des projets utiles à une ex-
» pédition stérile, & que le soin de
» nous défendre l'emporte sur celui
» de s'aggrandir?

» Enfin chacun de nous voudroit
» trouver dans le sein de l'Empire
» le Chef qu'il s'agit de lui donner.
» Que cherchons-nous donc encore

1519.

» & pourquoi nos yeux se tournent-
» ils vers un Prince non-seulement
» étranger à l'Empire, mais encore
» son ennemi ; tandis que Charles
» est Membre de l'Empire, que sa
» Maison est allemande, que ses
» Etats héréditaires sont en Allema-
» gne, qu'elle vient de donner à
» l'Empire tant de Chefs qui l'ont
» gouverné avec gloire & avec sa-
» gesse ? Nous devons à l'honneur
» du Corps Germanique, à nos in-
» térêts, à la mémoire de Maximi-
» lien, de Frédéric, des deux Al-
» berts (1) & de Rodolphe, de leur
» donner pour successeur celui qui
» les représente tous aujourd'hui.
» Par quel crime Charles a-t-il mé-
» rité que nous nous écartions pour
» lui seul de l'usage presque invaria-
» ble qui conserve la Couronne dans
» la Maison Impériale, tant qu'elle
» a des rejettons dignes de la porter ?
» Faut-il que nous soyons injustes,

(1) Voir le Tableau de l'Empire Germanique.

» parce que François est puissant &
 » ambitieux ?

 1519.

Quand l'Archevêque de Mayence eût fini de parler, l'Assemblée témoigna qu'elle desiroit d'entendre l'Archevêque de Treves, dont on connoissoit l'inclination pour le Roi de France.

» J'avoue, dit cet Electeur, que
 » nous ne sommes plus dans ces tems
 » heureux où l'Empire se suffisoit à
 » lui-même, trouvoit dans son sein
 » les Chefs dont il avoit besoin, &
 » cet aveu m'est aussi douloureux
 » qu'à personne. Heureusement l'é-
 » clat de la Couronne Impériale a
 » de quoi tenter l'ambition des plus
 » puissans Monarques de l'Europe,
 » nous en faisons aujourd'hui une ex-
 » périence flatteuse. Le plus bril-
 » lant, le plus généreux des Guer-
 » riers s'empresse à nous offrir ses
 » armes victorieuses, tandis que l'hé-
 » ritier des puissantes Maisons d'Es-
 » pagne & d'Autriche nous offre la
 » ressource de ses nombreuses & ri-
 » ches Provinces. Je n'ai point dé-

1519.

» guisé ma prédilection pour le pre-
» mier , parce qu'elle est un effet
» de mon zèle pour les vrais intérêts
» de l'Empire. D'ailleurs l'héroïsme
» dirigé par la vertu , embelli par
» des qualités aimables , a des droits
» sur tous les cœurs.

» On craint le caractère ambi-
» tieux, l'esprit conquérant de Fran-
» çois ; on craint que l'habitude de
» commander despotiquement à des
» Héros , ne le rende indocile aux
» Loix sacrées de l'Empire. Vaines
» alarmes ! Jamais l'Empire entou-
» ré de Vassaux rebelles (1) & de
» voisins usurpateurs , privé par la
» force , de ses droits les plus légit-
» mes , menacé enfin d'un déluge de
» Barbares plus redoutables que ce-
» lui sous lequel a péri le premier
» Empire Romain , n'eut tant be-
» soin d'un Conquérant pour chef.
» Puisse-t-il remettre l'Empire en

(1) Pour entendre tout ce que dit ici l'Electeur de Trèves , il faudroit avoir vu le Tableau de l'Empire Germanique , sur-tout dans la partie qui traite de ses Constitutions & de ses maximes.

» possession de tous les Domaines ! il
» aura beaucoup à conquérir sans être
» usurpateur. Nous saurons toujours
» empêcher ce Chef de devenir maître,
» & fixer à son ambition les
» bornes qu'il faudra qu'elle res-
» pecte ; mais cette inquiétude est
» trop injurieuse au généreux Prince
» que je propose de choisir , il n'as-
» pire qu'à l'honneur de nous défen-
» dre & non au crime de nous op-
» primer ; il aime la gloire , mais il
» la veut pure & légitime ; son équi-
» té, sa modération égalent sa va-
» leur & ses talens. J'en atteste toute
» sa conduite. Ne l'a-t on pas forcé
» de vaincre à Marignan ? Ne le
» voyoit-on pas aussi avare du sang
» de ses Sujets & de ses ennemis qu'il
» s'est montré prodigue du sien ,
» épuiser ses finances par un traité
» onéreux pour acheter la paix ? Ne
» l'a-t-on pas vu modeste après la
» victoire , offrir aux Suisses écrasés
» les mêmes conditions qu'ils avoient
» acceptées & violées avant la ba-
» taille ? N'a-t-il pas refusé dans

1519

» l'entrevue de Bologne ce titre fa-
 » meux d'Empereur de Constanti-
 » nople, dont le Pape crut flatter son
 » courage? Sont-ce là les procédés
 » d'un Conquérant ambitieux, en-
 » nemi du repos des Nations, jaloux
 » d'accumuler les titres pour pou-
 » voir les réaliser ensuite, ardent à
 » chercher des prétextes à sa turbu-
 » lence? S'il a cru pouvoir exercer
 » sur le Milanès (1) des droits mé-
 » connus par l'Empire, c'est l'effet
 » d'une erreur commune à toutes les
 » Nations qui nous entourent, & le
 » Roi d'Espagne n'a pas plus l'aveu
 » de l'Empire pour la possession des
 » Royaumes de Naples & de Sicile.
 » Espérons que François I. assis sur
 » le Trône Impérial, mieux instruit
 » de nos maximes & des droits émi-
 » nens de ce Trône, n'employera
 » plus ses armes qu'à les soutenir,
 » espérons de sa noble & généreuse
 » franchise, qu'il préférera toujours

(1) Ceci & tout ce qui suit, suppose la lecture du Tableau de l'Empire Germanique.

» son devoir à son intérêt personnel.
 » Personne ne connoît encore le
 » caractère de Charles. Est-ce une
 » raison pour le préférer? On voit
 » les Couronnes accumuler insensiblement sur sa tête par des dispositions où la politique a présidé. Ces dispositions sont-elles dues à ses intrigues? en ce cas, son ambition pour avoir agi sourdement & dans les ténébres, n'en est que plus dangereuse. Sont-elles l'ouvrage de Ferdinand & de Maximilien seul, sans aucune coopération du Conseil de Charles? Qui pourra nous dire en ce cas si cette inaction de la part du Roi d'Espagne est l'effet de sa modération ou de son incapacité? Encore un coup, nous ne connoissons point le Roi d'Espagne; nous connoissons le Roi de France; nous admirons sa valeur, l'Europe en est éblouie; nous avons vu sa modération, il l'a signifiée dans des conjonctures délicates; il réunit donc les qualités dont nous avons besoin; la valeur

1519.

» nécessaire pour nous défendre, la
» modération nécessaire pour respec-
» ter notre liberté.

» On craint la puissance de Fran-
» çois I. La puissance réglée par la
» modération & par la justice est-
» elle à craindre ? d'ailleurs il faut
» à l'Empire un Chef puissant, &
» c'est ce qui nous oblige à le cher-
» cher hors du College Electoral,
» hors du sein de l'Allemagne ; il
» s'agira d'empêcher l'abus de cette
» Puissance, & la vigilance du Corps
» Germanique ne s'endormira pas
» sur cet objet important. La puis-
» sance du Roi d'Espagne, que tan-
» tôt on exagère, & que tantôt on
» dégrade à l'excès, est ou insuffi-
» sante, si son autorité est par-tout
» aussi bornée, aussi tremblante,
» aussi bravée qu'on nous la repré-
» sente, ou plus formidable encore
» que celle de François I. si cette
» autorité est par-tout-affermie. Ses
» Etats regagnent par le nombre
» & par l'étendue ce qu'ils perdent
» par leur dispersion. Si le Roi d'Es-
pagne,

» pagne, devenu Empereur, veut
 » opprimer l'Allemagne, il pourra
 » la presser à la fois, & du côté des
 » Pays-Bas & du côté des Etats
 » d'Autriche; l'Allemagne servira
 » elle-même de chaîne à ces Etats
 » éloignés pour se rapprocher; la
 » mer Adriatique portera dans le
 » sein de cette même Allemagne
 » les forces des Royaumes de Na-
 » ples & de Sicile, & peut-être celles
 » de l'Espagne. Si tous ces Etats
 » étoient réunis, nulle Puissance en
 » Europe ne pourroit leur résister;
 » dispersés, ils forment encore une
 » Puissance supérieure à celle des
 » François, qui n'ont sur elle que
 » l'avantage qu'ils ont sur nous,
 » celui de la célérité des mouve-
 » mens; mais cet avantage qui n'en
 » est un qu'au commencement d'une
 » guerre, cède à celui de la fé-
 » condité des ressources continuel-
 » les qu'offrent des Etats si vastes
 » & si nombreux.

» Les François, dit-on encore,
 » se souviendront qu'un de leurs

1519.

» Rois a autrefois conquis l'Allema-
 » gne ; ils s'en souviendront comme
 » d'un songe , ou si leur imagination
 » aime à s'égarer dans ces époques
 » lointaines & oubliées , ils se sou-
 » viendront de leur ancienne frater-
 » nité avec les Allemands. La sym-
 » pathie qu'une origine commune
 » a établie entre les caractères des
 » deux Nations , affoiblie par le
 » tems & par la rivalité , mais entre-
 » tenue par le voisinage , ferrera
 » étroitement les nœuds qui les uni-
 » ront ; les mêmes raisons d'union
 » ne se trouvent point entre les Al-
 » lemands & les Espagnols ; la fierté
 » taciturne de ceux-ci contrastera
 » toujours plus que la gaieté Fran-
 » çoise avec la franchise Allemande ;
 » qui fait même si les jaloux Espa-
 » gnols se résoudront à laisser sortir
 » leur Roi de chez eux , & si l'Em-
 » pire au mépris de l'éminence de sa
 » Couronne , ne se verra pas négli-
 » gé , oublié , presque toujours pri-
 » vé de son Chef ? le voisinage de
 » la France & de l'Allemagne nous

» met à l'abri de cet inconvénient, 1519.
» si le Roi de France est élu.

» Mais le Gouvernement Fran-
» çois est trop contraire à la Con-
» stitution Germanique! L'est-il plus
» que le Gouvernement Espagnol
» ou Napolitain? Quel Etranger
» pouvons-nous choisir qui ne nous
» apporte des maximes de Gouver-
» nement différentes des nôtres?
» La sagesse de nos Loix nous est
» particulière, mais nous la ferons
» respecter à l'Etranger que nous
» sommes obligés d'appeler.

» Le Roi de France, dit-on ;
» n'est pas seulement étranger à
» l'Allemagne, il en est encore en-
» nemi.

» C'est une raison de plus pour
» le nommer. L'Empire ne peut
» trop diminuer le nombre de ses
» ennemis. N'en a-t-il pas assez des
» Turcs? N'en a-t-il pas souvent
» trop de ses propres Membres?
» mais à parler exactement, la Fran-
» ce n'est jusqu'à présent ennemie
» que de la Maison d'Autriche, dont

» les intérêts se distinguent encore
» de ceux de l'Empire.

» On demande par où le Roi
» d'Espagne a mérité l'affront que
» nous lui ferions, en le privant
» d'une Couronne que ses Pères ont
» portée ? Quoi donc ! la Couronne
» Impériale n'est-elle plus élective ?
» Avons-nous jamais prétendu la
» rendre héréditaire dans aucune
» Maison ? Que deviendrait la liber-
» té Germanique ? Que deviendrait
» la dignité Electorale ? Est-il vrai
» qu'on ait eu l'imprudence de s'assu-
» jettir constamment à choisir dans
» la Maison de chaque Empereur le
» successeur qu'on vouloit lui don-
» ner (1) ? Combien de fois la Cou-
» ronne n'a-t-elle point passé de la
» Maison de Franconie à celle de
» Saxe & de celle de Saxe à celle de
» Franconie ? La Dynastie de Sua-
» be, trop continuée sans doute ,
» a cependant été interrompue par

(1) Voir sur-tout cela le Tableau de l'Empire Germanique,

» un Duc de Saxe : les Maisons de
» Luxembourg & de Baviere se
» sont interrompues réciproque-
» ment. Mais pour ne pas sortir de
» la Maison d'Autriche , ne lui
» avons-nous pas déjà deux fois ôté
» la Couronne ? N'avons-nous pas
» placé Adolphe de Nassau entre
» Rodolphe I. & Albert I. vous deux
» de la Maison d'Autriche ? enfin
» cette Maison ne s'est-elle par vu
» éloignée du Trône impérial pen-
» dant cent vingt-neuf ans , depuis
» la mort d'Albert I. jusqu'à l'avéne-
» ment d'Albert II ? si c'est un af-
» front de ne point obtenir un Trône
» où l'on n'a point de droit , n'est-
» ce pas un affront beaucoup plus
» grand de voir borner après coup
» une autorité dont on abusoit , &
» cet affront , le Corps Germanique
» n'a-t-il pas été obligé de le faire à
» ses Empereurs , lorsqu'une posses-
» sion trop long-tems continuée dans
» leurs Maisons , les avoit accoutu-
» més à se regarder comme Maîtres
» d'une Couronne dont ils n'étoient

1519.

» que dépositaires ? Rien en effet
 » ne seroit plus funeste à la liberté,
 » qu'un usage qui, d'élection en élec-
 » tion, perpétueroit la succession au
 » Trône dans une Maison puissante ;
 » il seroit sur-tout aujourd'hui fort
 » imprudent de déférer la Couronne
 » Impériale au petit-fils d'un Prince
 » qui a tenté plusieurs fois de porter
 » atteinte à notre Constitution, quoi-
 » qu'il fût beaucoup moins puissant
 » que ce petit-fils.

» Enfin si j'envisage l'honneur de
 » l'Empire, il demande qu'on pré-
 » fère un Prince, dont la gloire &
 » les vertus sont célèbres dans toute
 » l'Europe, à un Prince dont on ne
 » connoît pas même encore le ca-
 » ractère ; si je consulte l'intérêt de
 » l'Allemagne, elle sympathisera plus
 » avec le génie François qu'avec le
 » génie Espagnol, elle sera mieux
 » défendue par un Chef d'une valeur
 » éprouvée, qui a déjà de l'expé-
 » rience dans l'art de la guerre ; la
 » cavalerie François jointe à l'in-
 » fanterie Allemande, composera

» des armées invincibles qui con-
 » tiendront le Turc, qui rendront à
 » l'Empire ses premiers droits & son
 » ancienne splendeur.

1519.

L'Archevêque de Mayence ne se rendoit point ; il insistoit sur ce que François I. étoit étranger & ne possédoit rien dans l'Empire, tandis que Charles y possédoit les Etats les plus exposés aux incursions des Turcs ; il est certain que cette différence étoit entièrement à l'avantage du Roi d'Espagne ; mais l'Archevêque de Trèves qui ne vouloit point que sa Dignité d'Archi-Chancelier du Saint Empire dans les Gaules fût un titre vain, faisoit une réponse conforme aux maximes de la Jurisprudence Germanique (1), » Si François I. est
 » étranger, disoit-il, ce n'est que
 » comme le Roi d'Espagne l'est lui-
 » même, c'est-à-dire, par la nais-
 » sance. Il possède aussi bien que le
 » Roi d'Espagne des terres considé-

(1) Voir sur ces Maximes le Tableau de l'Empire.

1519.

» rables dans l'Empire. Toutes les
 » Provinces des Royaumes d'Arles
 » & de Bourgogne ne sont-elles pas
 » des Fiefs Impériaux (1) ?

Sleidan ,
 Commentar.
 liv. 1.

On voit par là combien difficilement l'Allemagne abandonne ses prétentions les plus frivoles.

L'Electeur de Saxe dont tous les Electeurs consultèrent la sagesse sur ce débat , ne put s'empêcher de trouver un peu de subtilité dans l'interprétation de l'Archevêque de Trèves, il conclut à nommer Charles, comme issu d'une Maison Allemande, & comme beaucoup moins étranger (2) que François I.

Cependant les intrigues continuoient ; des causes éloignées & foibles en apparence , influoient puissamment sur la délibération. Le par-

(1) *Ibidem.*

(2) Ce n'est pas qu'aucune Constitution passée en force de Loi dans l'Empire, ait défendu d'élire un Etranger, comme le dit le P. Daniel, qui est contredit sur ce point par les Auteurs les mieux instruits du Droit Public Germanique, mais c'est qu'en effet l'honneur de l'Allemagne demandoit qu'on préférât le Prince le moins étranger.

fait négociateur seroit celui qui fau-
roit calculer l'influence des moindres
circonstances sur les grands événe-
mens, mais ces combinaisons déli-
cates se refusent aux règles fixes du
calcul.

1519.

La Reine Douairiere d'Espagne
(1) s'étoit plus aisément consolée de
la perte de Ferdinand son mari que
de la difficulté de le remplacer à son
gré. Quand elle rencontroit l'Am-
bassadeur de France, elle lui deman-
doit des nouvelles de la Duchesse
d'Angoulême avec une curiosité avi-
de & un intérêt marqué ; *Ne songe-
t-elle pas, disoit-elle, à se remarier ?
Les femmes de notre rang sont à plain-
dre, ajoutoit-elle, trop élevées par un
premier mariage, elles ne peuvent que
descendre en faveur d'un second. Et
leur gloire en souffre.*

Elle lui parloit assez souvent
du Duc de Savoye & du Maréchal
de Lautrec, ce qui fit croire qu'elle
jettoit les yeux sur eux.

(1) Germaine de Foix.

1519.

Le Conseil Autrichien avoit bien d'autres vûes, il prétendoit qu'elle donnât tous ses biens, & qu'elle transmît tous ses droits au nouveau Roi d'Espagne. Cette proposition n'étoit point de son goût, elle trouvoit que c'étoit payer trop cher l'honneur d'avoir épousé dans sa tendre jeunesse le vieil ayeul de Charles. L'Ambassadeur de France qu'elle consulta sur cette affaire, ne manqua pas d'être de son avis; mais la France ne fit point assez d'attention au compte que rendoit cet Ambassadeur des dispositions de la Reine d'Espagne, & on vit dans la suite que cette bagatelle n'auroit pas dû être négligée. Le Roi d'Espagne fut tirer avantage du dépit qu'eut cette Princesse de se voir ainsi négligée par sa Patrie & du desir général qu'elle avoit de se remarier; il lui fit épouser Casimir frere de l'Electeur de Brandebourg & de l'Archevêque de Mayence. La nièce d'un Roi de France, la veuve d'un Roi d'Espagne devint une Marquise Allemande.

& la femme d'un cadet de Maison Electorale. Tandis que l'Electeur de Brandebourg flattoit Bonnivet de l'espérance d'attirer l'Archevêque de Mayence à la brigue François, il fut lui-même, en faveur de ce mariage, attiré à la brigue Espagnole par ses deux frères.

Une imprudence plus forte nuisit encore plus au parti François. La Cour de France venoit de désobliger deux hommes dont l'importance lui avoit sans doute échappé : c'étoient Robert de la Marck, Seigneur de Sedan (1), & l'Evêque de Liège,

Belcar. liv. 16. n. 6.

Mém. de Du Bellay, liv. 1.

(1) Il s'étoit signalé à la bataille de Novare par un trait de désespoir bien brillant & bien heureux. Il apprend qu'on a vu ses deux fils aînés renversés dans un fossé, blessés & perdant tout leur sang. On ne pouvoit pénétrer jusqu'à eux qu'à travers l'armée des Suisses vainqueurs ; cet obstacle ne l'arrête pas ; l'amour d'un pere connoît-il des obstacles ? Furieux, terrible, il perce à la tête de sa Compagnie d'hommes d'armes cette armée victorieuse ; il trouve ses fils mourans, il charge l'un sur son cheval, l'autre sur celui d'un de ses hommes d'armes, il passe encore l'épée à la main au travers des suisses & rejoint les François dans leur retraite. Ses deux fils lui dirent là vie une seconde fois, ils guérirent. L'aîné fut depuis le Maréchal de Fleuranges. (Du Bellay, liv. 1. Fleuranges, Guicciard.)

1519.

(Erard de la Marck,) son frere. On avoit cassé la Compagnie de cent hommes d'armes du premier à cause des excès qu'elle commettoit, & on ne lui en avoit point donné d'autre; la Duchesse d'Angoulême lui faisoit mal payer ses pensions, parce qu'il avoit été attaché au parti d'Anne de Bretagne. L'Evêque de Liège aspirait au Cardinalat, le Roi sollicitoit pour lui avec une vivacité sincère, mais la Duchesse d'Angoulême qui s'intéressoit pour Bohier, Archevêque de Bourges, frere du Trésorier de l'Epargne, parce qu'elle étoit, dit on, intéressée par le Trésorier, trompoit & le Roi son fils & le Pape; elle mandoit au Pape que son fils étoit d'intelligence avec elle, & qu'il ne parloit pour l'Evêque de Liège, que par un respect extérieur pour des engagements dont il ne desiroit point l'exécution: le Pape la crut, & Bohier fut Cardinal. Cette intrigue fut découverte; le Chancelier de Liège, le savant Aléandre, qui étoit à Rome, surpris du

peu d'égard que le Pape avoit eu pour la recommandation du Roi, voulut s'en expliquer avec le Secrétaire (1) du Pape. Ce Secrétaire montra au Chancelier de Liège la lettre de la Duchesse d'Angoulême & lui permit d'en tirer copie ; le Chancelier l'envoya à l'Evêque, l'Evêque au Roi. Le Roi la désavoua & ne fut pas cru. L'Evêque de Liège indigné, oublia qu'il devoit sa fortune à la France, il se jetta entre les bras du Roi d'Espagne, y entraîna son frere ; il obtint depuis par le crédit de l'Espagne le Chapeau de Cardinal, & le Roi d'Espagne n'eut point auprès des Electeurs de Ministres plus zélés ni plus intelligens que les deux la Marck.

Leur defection entraîna celle d'un autre homme, dont la France avoit encore méconnu l'importance. C'é-

(1) Ce Secrétaire fut dans la suite le Cardinal Bembo, si fameux par sa Littérature & par l'élégance de son style. Il ne fut fait Cardinal qu'en 1538. par le Pape Paul III. mais Léon X. avoit été le premier auteur de sa fortune.

1519.

toit un Aventurier Allemand, qui par ses intrigues, son éloquence, son activité, sur-tout par l'étendue de ses correspondances secrètes, devoit être regardé comme le ressort le plus puissant de l'Allemagne. Il se nommoit François de Sickinghen; il étoit fils d'un Suivik, Seigneur de Sickinghen, Gentilhomme obscur, mort sur l'échaffaut, Maximilien las des troubles qu'il caufoit dans l'Empire, lui ayant fait trancher la tête. Le fils plus intriguant encore, mais avec plus d'éclat & de succès, mit dans ses intérêts la plupart des Princes & des Comtes de l'Empire, s'affura d'un grand nombre de Places, leva une petite armée, devint un ennemi redoutable à l'Empereur & à tous les Etats qui n'étoient point dans ses intérêts. Il courroit sans cesse d'un bout de l'Allemagne à l'autre, négociant avec les uns, faisant la guerre aux autres. Tantôt on le voyoit à la tête de ses troupes attaquer le Duc de Lorraine, les Habitans de Metz, le Landgrave de

Mém. de
Fleuranges.

Hesse, brûler leur terres, couper leurs vignes, leur imposer tribut; tantôt il disparoissoit entièrement, une fuite simulée le déroboit au ressentiment de l'Empereur, contre lequel il soulevoit dans le même tems par des machines invisibles une foule d'ennemis. Jamais Sickinghen ne paroissoit faire la guerre pour son propre compte; c'étoit toujours un Prince, une Ville, un Allié opprimé dont il prenoit la défense; c'étoit un tort qu'il réparoit, une injustice qu'il réprimoit; il faisoit dans toute l'Allemagne le personnage que la Fable attribue aux Hercules, aux Thesées, & nos vieux Romans aux Paladins. Aussi étoit-il aimé ou craint & respecté par-tout; il dispoisoit à son gré de presque tous les Seigneurs Allemands.

Parmi les Maisons puissantes, dont Sickinghen rechercha l'amitié, celle de la Marck étoit une des plus utiles à ses projets, parce qu'elle pouvoit lui ménager les faveurs de la France. En effet Fleuranges l'avoit présenté

1519.

au Roi, comme un homme dont il pourroit tirer de grands secours dans ses vûes sur l'Empire; le Roi avoit reçu Sickinghen avec distinction, avoit paru charmé de son éloquence, de ses talens, l'avoit attaché à lui par une pension de mille écus, & l'avoit comblé de présens, ainsi que les Gentilshommes de sa suite; car il affectoit d'en traîner toujours après lui un grand nombre, dont le moindre étoit beaucoup plus noble que lui.

Quand Sickinghen quitta la Cour de France pour aller en Allemagne servir le Roi (qui sans lui dévoiler ses desseins, l'avoit chargé vaguement de ménager à la France des amis en Allemagne,) il dit à Fleuranges ces paroles remarquables, qui n'attirèrent pas toute l'attention qu'elles méritoient : » Je pars pénétré des bontés du Roi, & charmé de l'accueil que j'ai reçu dans sa Cour. Assurez-le qu'il n'aura jamais de Serviteur plus fidèle que moi, & que j'observerai le ser-

» ment que je lui ai fait de le servir
» contre tous , excepté contre la
» Maison de la Marck à qui je dois
» ses bontés. Mais il me connoît
» bien mal , s'il me croit plus sensible
» aux bienfaits qu'à la confiance. J'ai
» pénétré ses desseins que vous & lui
» m'avez cachés ; il en veut à l'Em-
» pire. Je lui ai demandé des trou-
» pes , il me les a refusées ; il a cru
» que je les demandois pour moi , je
» ne les voulois que pour attirer à
» son parti un plus grand nombre
» de Gentilhommes Allemands ;
» avertissez-le qu'il ne sera jamais
» bien servi que par les simples Gen-
» tilhommes , tels que moi. S'il traite
» avec les grands Princes , avec les
» Electeurs, ils prendront son argent
» & le tromperont.

Sickinghen retourné en Allema-
gne , y reprit les fonctions de sa
Chevalerie héroïque ; quelques Mar-
chands de Milan lui parurent avoir
fait tort à quelques Marchands d'Al-
lemagne , il prit la défense de ceux-
ci , & saisit pour vingt-cinq mille

1519.

francs d'effets appartenans aux Marchands de Milan ; ceux-ci s'en plainquirent à François I. leur Souverain, qui fit écrire à Sickinghen de rendre ces effets. Sickinghen répondit fièrement qu'il les rendroit quand les Marchands Milanois auroient fait satisfaction aux Marchands Allemands qu'il protégeoit ; le Conseil de France , qui n'avoit jamais bien connu quel homme étoit Sickinghen , s'indigna de sa réponse , & pour l'en punir , supprima ses pensions ; Sickinghen alors se crut libre de tout engagement à l'égard de la France ; il permit à Robert de la Marck & à l'Evêque de Liège ses amis , de le comprendre dans le Traité qu'ils faisoient alors avec le Roi d'Espagne.

Enfin une modération estimable fit plus de tort encore à François I. que toutes ces fautes. Vers le temps de la mort de Maximilien les principales Villes de Suabe faisoient la guerre au Duc de Wirtemberg Ulric , qui d'abord soutenu , ensuite

abandonné par les Suisses, fut dépouillé de tous ses Etats. Les Troupes victorieuses craignant d'être licenciées, cherchèrent un Chef à qui elles pussent se donner. La circonstance de la Diète leur étoit favorable. Fleuranges (qui n'avoit pas suivi les La Marck son Pere & son Oncle dans leur défection) osa donner à François I. le conseil hardi de prendre ces Troupes à sa solde & de les faire approcher de Francfort pour déterminer les suffrages en sa faveur. François eut assez de modération pour n'y pas consentir ; il avoit bien voulu acheter les suffrages, il ne voulut pas les forcer, conduite louable en morale, blâmable en politique. Le Roi d'Espagne fut moins scrupuleux ; il souscrivit d'abord à la proposition que les La Marck lui firent de soudoyer ces Troupes ; Sickinghen se mit à leur tête avec ce Casimir, Marquis de Brandebourg, qui venoit d'épouser la veuve de Ferdinand.

Pendant tous ces mouvemens,

1519.

Bonnivet flattoit toujours François I. de l'espérance du succès ; Des Urslins en faisoit autant , ce Nonce que le Pape avoit envoyé en Allemagne , ou avoit mal saisi l'esprit de ses instructions , ou les transgressoit par zèle pour François I. au service duquel il desiroit de s'attacher ; du moins il est certain que sans égard aux vûes de Léon X. qui ne vouloit pour Empereur ni le Roi de France ni le Roi d'Espagne , Des Urslins agit de tout son pouvoir auprès des Electeurs en faveur du Roi de France.

Les divisions que tant d'intrigues & d'efforts contraires introduisoient dans la Diète , lassèrent à la fin les Electeurs. La vertu de l'Electeur de Saxe , vûe de plus près , les frappa davantage , sur-tout par la comparaison qu'ils en firent avec l'ambition des deux Contendans ; ils lui déférèrent unanimement la Couronne. L'Electeur de Saxe , déjà si digne de la porter , s'en montra plus digne encore en la refusant. Ce refus n'é-

toit point l'effet d'une paresse philosophique qui préférât le repos aux devoirs laborieux qu'imposent les grandes places, mais de la conviction assez bien fondée où étoit l'Electeur qu'il ne seroit jamais assez puissant pour acquitter les charges de l'Empire. Les Electeurs frappés de respect, le prièrent de nommer à ce Thrône que sa prudence magnanime laissoit vacant. Ce Prince continua de nommer le Roi d'Espagne comme celui des deux Contendans qui appartenoit le plus à l'Allemagne, qui auroit le plus d'intérêt à la défendre des incursions des Turcs & le moins de facilité à l'asservir; les Archevêques de Mayence & de Cologne, le Roi de Bohême & l'Electeur de Brandebourg se joignirent à lui. L'Archevêque de Trèves & l'Electeur Palatin continuèrent encore de donner leurs voix à François I., mais l'Electeur Palatin fut bientôt ramené au parti du Roi d'Espagne par la crainte de l'Armée de Suabe prête à ravager le Palatinat

1519.

& par les conseils de Frédéric son frère, qui malgré la défense expresse de la Bulle d'or, s'étoit introduit dans Francfort. L'Archevêque de Trèves arrêta encore quelque temps les Electeurs, en les conjurant de ne rien précipiter sur un choix si important, de continuer la délibération, de peser encore tous les motifs d'admission & d'exclusion. Enfin voyant les Electeurs fermes dans leur choix, il donna aussi sa voix au Roi d'Espagne en gémissant, & en protestant qu'il ne la donnoit que pour ne point faire de Schisme dans l'Empire.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 1.

Sleidan,
Commentar.
liv. 1.

Le Roi d'Espagne fut donc proclamé Empereur le 28 Juin 1519. sous le nom de Charles-Quint (1), nous l'appellerons désormais de ce nom qu'il a rendu si célèbre.

La vertu de l'Electeur de Saxe ne se démentit point. Les Ambassadeurs de Charles-Quint sachant que

(1) Il étoit le premier du nom parmi les Rois d'Espagne.

leur Maître lui devoit la Couronne, lui offrirent par une reconnoissance injurieuse une somme considérable; non seulement il la refusa, mais encore il ne voulut jamais permettre qu'on en distribuât une partie à ses domestiques, noble & courageuse satire de la conduite des autres Electeurs, qui n'avoit que trop justifiée ce que Sickinghen avoit dit à Fleuranges.

A la nouvelle de la proclamation de Charles-Quint, l'Amiral de Bonivet sortit du château qui lui servoit d'azile & s'enfuit plein de honte à Coblents; il y retrouva d'Orval & Fleuranges, avec lesquels il attendit le retour de l'Archevêque de Trèves, qui vint les joindre au bout de deux jours; ils unirent leurs regrets, s'entretinrent de leurs affaires, prirent des mesures pour l'avenir, & se séparèrent aussi contents les uns des autres qu'affligés du mauvais succès de leurs communs efforts. Sickinghen dressa des embuches aux Ambassadeurs François pour leur

Mém. du
Maréchal de
Fleuranges,

1519.

enlever les restes de l'argent échappé à l'avidité des Electeurs , mais ce projet échoua par le soin qu'eut l'Archevêque de Trèves de les faire escorter jusqu'en Lorraine. L'Amiral ne parut à la Cour que plus de deux mois après ; il resta en Lorraine à prendre les eaux de Plombières. (1)

Sleidan ,
Commentar.
liv. 1.

Les Electeurs envoyerent une ambassade solennelle à Charles-Quint pour lui annoncer son élévation à l'Empire. Le Chef de cette ambassade fut ce même Frédéric , qui avoit procuré à Charles le suffrage de l'Electeur Palatin son frere. L'Empereur transporté de joye , prépara tout pour alier jouir de sa gloire & recevoir à Aix la-Chapelle la Couronne Impériale.

1520.

Paques le
2. Avril.

Sa prudence qui commençoit dès-lors à ne rien négliger , fut transformer en un voyage utile ce voyage nécessaire ; il s'embarqua le 22. Mai

(1) On peut voir ce que dit à ce sujet le Maréchal de Fleuranges,

1520. à la Corogne & descendit le 26. à Douvres ; il savoit que comme les malheureux se cherchent pour s'entre-consoler & s'animer mutuellement à la vengeance, il devoit y avoir incessamment une entrevûe des Rois de France & d'Angleterre, il voulut essayer de la rompre ou s'assurer du moins qu'il n'y seroit rien arrêté de contraire à ses intérêts ; il ne put la rompre quoique sa tante Catherine d'Arragon (1) qu'il vit à Douvres avec son mari le Roi d'Angleterre, y employât son foible crédit ; les préparatifs étoient trop avancés, des dépenses trop somptueuses avoient préparé la solemnité de cette entrevûe ; mais l'Empereur & le Roi d'Angleterre convinrent de se revoir après. Le Roi & la Reine d'Angleterre ayant passé la mer, rendirent à l'Empereur sa visite dans Gravelines le 10. Juillet, & le lendemain l'Em-

1520.

Mém. de
Fleuranges.Sleidan ;
Commentar.
liv. 2.Mém. de
Du Bellay
liv. 1.

(1) Catherine d'Arragon étoit tante maternelle de Charles - Quint, sœur puinée de Jean le Felle, mere de cet Empereur.

1520.

pereur retourna les voir à Calais.

Charles-Quint ayant visité ses Provinces des Pays-Bas que l'illustre Marguerite d'Autriche (1) gouvernoit sous son nom avec beaucoup de sagesse, passa en Allemagne, malgré la peste qui depuis quelque temps y faisoit de grands ravages, fit une entrée magnifique à Aix la-Chapelle le 21. Octobre, & fut couronné le 22. (2)

Georg. Sabin. histor. de Coronat. Caroli V. Sleidan, Commentar. liv. 2.

(1) Marguerite d'Autriche étoit tante paternelle de Charles-Quint, fille de Maximilien I, & de Marie de Bourgogne.

(2) Brantôme, Varillas & tous ceux qui aiment mieux les singularités historiques que la vérité, disent que Charles-Quint avoit toujours été heureux le jour de S. Mathias (24. Février.) Que ce jour-là il étoit né, avoit été élu Empereur, avoit reçu la Couronne Impériale & avoit vaincu François I. à la bataille de Pavie. Cette liste est enflée du double.

Antoine de Vera dit encore que ce jour là Charles gagna la Bataille de la Bicoque. Fable de plus. Charles ne fut ni élu ni couronné Empereur le jour de S. Mathias; ce jour-là seulement il naquit; est-ce un bonheur? & il vainquit, c'est quelquefois la source d'assez grands malheurs. Quant au couronnement de Charles-Quint à Rome en 1530. il a été bien aisé de le faire tomber au jour de S. Mathias. D'ailleurs quelle Philosophie peut autoriser cette idée de jours heureux ou malheureux?

Si les harangues de l'Archevêque de Trèves n'avoient pu servir à François I. elles eurent du moins la vertu de nuire à Charles-Quint. Les Electeurs se souvinrent que ce Prélat en les exhortant à choisir un Empereur puissant, les avoit souvent avertis de mettre un frein à sa puissance, & leur avoit prouvé que celle de Charles-Quint pouvoit être trop formidable; l'Electeur de Saxe, en le nommant, avoit conseillé aussi de prendre contre lui des mesures en faveur de la liberté. Ils crurent donc devoir employer à son égard une précaution inconnue jusqu'alors, ils introduisirent l'usage des capitulations, devenu depuis invariable, afin que l'Empereur eût toujours sous les yeux les devoirs auxquels il s'engageoit & qui devenoient une condition inséparable de son élection. Le prétexte dont ils colorèrent cette espèce d'affront fut que ce Prince apportoit de l'Espagne des maximes de domination contraires au Gouvernement Germanique. Mais ils

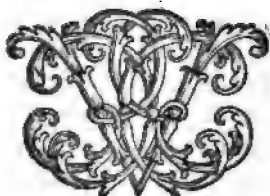
1520.

avoient beau vouloir empoisonner le triomphe de Charles-Quint , ils ne pouvoient en ternir l'éclat ; l'Europe voyoit avec admiration cet enfant , jufqu'alors relegué pour ainfi dire , dans les Marais de la Flandre , contraint & gêné en Espagne , prefqu'ignoré en Italie , humblement fousmis à toutes les Loix du plus grand ennemi de fa Maifon , fortir à la fois de l'enfance , de l'obfcureté , de l'efclavage par la démarche la plus impofante & la plus heureufe ; déconcerter , pour fon coup d'effai , toutes les mefures de la Cour la plus accréditée dans l'Europe , éclipfer le Héros qui éblouiffoit tous les yeux , & lui enlever le plus noble objet de l'ambition politique ; il eft certain que cette affaire donna la plus grande confidération à l'Empereur & porta quelque atteinte à celle dont François I. avoit joui ; en examinant la conduite de celui-ci , on vit des Ambaffadeurs choifis avec peu de difcernement , des fujets utiles impru-

demment poussés à la défection , un homme extraordinaire méconnu & mal pénétré ; des circonstances décisives absolument négligées , une présomption téméraire qui n'avoit su rien craindre ni rien prévoir ; on s'accoutuma insensiblement à regarder François I. comme un Prince plus guerrier qu'habile , héros dans un Camp , foible dans le cabinet , dont la politique abandonnée à des courtisans plutôt que dirigée par des Ministres , n'avoit eu jusques là quelques succès , qu'à la faveur de ses armes & de l'éblouissement passager que sa gloire avoit excité. La conduite de son jeune Rival parut au contraire adroite , combinée , profonde ; il avoit mis à profit toutes les fautes de François , il avoit dérobé à tous les yeux les échaffauds qui avoient servi à élever l'édifice de sa grandeur , & la moitié de l'Europe étoit encore tentée de le croire foible , lorsqu'il étoit déjà

1520.

le plus grand des Potentats. L'opinion publique le mit dès-lors au moins au niveau de François I. La suite de cette histoire fera juger s'il doit être mis au-dessus.



CHAPITRE II.

Camp du Drap d'Or. Guerre de Navarre. Guerre du Duché de Bouillon ; Préliminaire de la grande guerre de 1521.

FRANÇOIS sentit son humiliation plus vivement qu'il ne l'avoit cru ; le chagrin qu'il en eut doit être regardé comme le véritable principe des guerres dont on va voir presque tout ce regne agité. Il fut pourtant assez maître de son dépit pour ne pas démentir tout d'un coup la modération qu'il avoit affectée , & quoique les prétextes de rupture ne lui manquassent pas , il ne parut point d'abord chercher à les saisir : peut-être n'attendit-il que le tems nécessaire pour faire les préparatifs & pour trouver des conjonctures favorables.

Pendant les négociations pour

D iv

1520.
Belc r. liv.
16. n. 14.

Sleidan, Com-
mentar. l. 19.

Paul. Jov.
Histor. sui
temp. l. 19.

1520.

l'Empire, Boisy & Chièvres étoient
 assemblés à Montpellier pour trouver
 les moyens d'établir une paix solide
 entre les deux Rivaux. Ces Minis-
 tres étoient amis & desiroient sincé-
 rement que leurs Maîtres le fussent ;
 ils travaillèrent sans relâche & de
 bonne foi pendant deux mois à la
 discussion de tous les points litigieux ;
 ils arrêterent le mariage de Charles
 avec la Princesse Charlotte (1), se-
 conde fille de François I., l'ainée
 Louise étant morte en 1517. Ils al-
 loient terminer leur heureux ouvra-
 ge, lorsque la pierre & la fièvre pré-
 cipitèrent Boisy au tombeau. Chié-
 vres retourna en Espagne, la négo-
 ciation fut abandonnée. La perte de
 Gouffier-Boisy parut irréparable ;
 on fait l'honneur à sa mémoire de
 croire que s'il eût vécu, il auroit
 épargné le sang qui coula depuis. On
 regretta sur-tout cette sagesse douce
 & ferme qui balançoit dans le conseil

Le 21. Sep-
 -tembre.

Belcar. liv.
 16. n. 9.

(1) Née le 23. Octobre 1516.

la trop grande autorité de la Duchesse d'Angoulême, sans la choquer ouvertement. Bonnivet son frere qui le remplaça dans la faveur du Roi, ne succéda ni à ses vertus, ni à sa prudence, ni à son amour pour le bien public, il fut l'esclave de la Duchesse d'Angoulême & le flatteur de son Maître.

Le Bâtard de Savoye fut fait Grand-Maître de la Maison du Roi à la place de Boisy.

De Piennes, Gouverneur de Picardie, mourut aussi vers le même tems; son gouvernement fut donné au Duc de Vendôme, & celui de l'Isle de France qu'avoit le Duc de Vendôme, au Comte de Saint-Pol son frere.

François ayant perdu dans Boisy le seul Ministre qui osât ou qui voulût mettre un frein à son humeur guerrière, devint encore plus ardent à venger sa querelle. Ce levain de haine & de jalousie qui fermentoit en secret, préparoit à l'Europe un embrasement universel.

1520.

François I. ne doutoit point que Henri VIII. ne partageât son ressentiment, leur cause étoit commune, tous deux avoient été supplantés par un enfant; la confusion de Henri VIII. devoit être plus grande encore, puisqu'il n'avoit pas même eu l'honneur de partager le Collège Electoral. Le desir qu'avoit François de tirer parti de ces dispositions, accéléra l'entrevûe des deux Rois qui se fit entre Ardres & Guines, la première de ces Places appartenante au Roi de France, la seconde au Roi d'Angleterre. Cette entrevûe est célèbre sous le nom *du Camp du Drap d'Or*, qui retrace la magnificence qu'on y déploya. Les deux Reines furent du voyage, elles mennoient à leur suite tout ce que leur Cour avoit de plus aimable. La dépense n'eut point de bornes, sur-tout de la part des François; il s'agissoit de soutenir la splendeur de la nation; Elle fut telle, dit Martin du Bellai, que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts & leurs prés sur leurs épau-

Mém. de
Du Bellay,
liv. I.

Belcar. liv
26, n. 15. 16.

lex. Les Seigneurs Anglois se prêtèrent de moins bonne grace à toute cette inutile pompe (1).

1520.

Une chose peut-être assez remarquable, c'est que dans cette occasion les François se signalèrent par la magnificence, & les Anglois par le goût. Mais les femmes conservèrent à la France l'empire des modes; les Angloises s'avouèrent vaincues dans l'art de la parure, & prirent l'habillement François; en quoi, dit Polidore Virgile, elles perdirent du côté de la modestie plus qu'elles ne gagnèrent du côté de la grace.

Mém. du
Maréchal de
Fleuranges.

L'entrevue dura depuis le 7. jusqu'au 24. Juin; une partie se passa en conférences stériles, une autre partie en fêtes galantes dont Fleuranges fait une description agréable.

Le peuple, dans ces sortes de cé-

(1) Edouard, Duc de Buckingham, laissa éclater son mécontentement; il lui échappa contre le Cardinal Wolsey, au faste duquel il attribuoit toute cette dépense, quelques paroles aigres qui lui coûtèrent la vie.

1520.

rémonies , observe tout avec un faux esprit de finesse , il cherche dans les moindres circonstances des allégories forcées qu'il érige en présages de l'avenir ; c'est-là sa politique. On ne manqua pas de remarquer que quand les deux Rois s'abordèrent & coururent s'embrasser sans descendre de cheval , celui du Roi d'Angleterre broncha sous lui ; on remarqua aussi qu'une tempête renversa pendant la nuit une magnifique tente , dans laquelle François devoit traiter le lendemain le Roi d'Angleterre ; on put remarquer encore , & peut-être cela méritoit-il mieux d'être remarqué , que le Roi d'Angleterre ayant provoqué François I. à la lutte , fut renversé sans jamais pouvoir prendre sa revanche.

Toutes les entrevûes , soit pour les conférences , soit pour les fêtes , furent d'abord assujetties à ces précautions qui naissent de la défiance & qui produisent la gêne ; des barrières étoient posées , le nombre de la suite des deux Princes réglé , les

distances mesurées, les pas comptés. Si le Roi d'Angleterre alloit voir la Reine de France à Ardres, il falloit qu'à l'instant le Roi de France allât voir la Reine d'Angleterre à Guines, afin que les Rois se servissent mutuellement d'ôtages; il sembloit qu'on eût toujours devant les yeux le pont de Montereau. La franchise de François I. s'impatientoit de ce cérémonial ombrageux, il vouloit que les deux Rois, que les Seigneurs des deux Nations s'entre-vissent librement, à leur gré, en tout lieu, à toute heure, comme des amis, comme des freres, comme des Gentilshommes, qui comptent sur la foi publique & particulière, sans exiger toutes ces précautions réciproquement injurieuses; il se lève un jour de grand matin contre sa coutume, prend avec lui deux Gentilshommes & un Page, parce qu'il les trouve sous sa main, monte à cheval & court à Guines; il rencontre sur le pont le Gouverneur de Guines avec deux cens Archers;

1520.

Mes amis , leur crie-t'il d'un ton libre & gai , je vous fais mes prisonniers , & qu'on me mène tout à l'heure à l'appartement du Roi mon frere. Tandis que les Anglois s'étonnent , en croyent à peine leurs yeux , disent en bégayant que Henri n'est point encore éveillé , François arrive à sa porte , frappe , éveille Henri , qui surpris & charmé , lui dit : Mon frere , vous me faites le plus agréable tour qu'on fit jamais , vous m'apprenez comment il faut vivre avec vous ; c'en est fait , je me rends votre prisonnier (1) & vous donne ma foi. Il lui présenta en même tems un collier qui valoit quinze mille Angelots (2) , & lui dit : Portez-le aujourd'hui , je vous prie , pour l'amour de votre prisonnier. Le Roi le prit & lui donna

(1) Il paroît que cette plaisanterie de *prisonniers* étoit fort d'usage dans ces tems de Chevalerie.

(2) Les Angelots étoient une monnoie d'or frappée sous Henri VI. Roi d'Angleterre , lorsqu'il étoit maître de Paris. Le nom d'Angelot venoit d'un Ange représenté sur cette monnoie , tenant les Ecussons de France & d'Angleterre. L'Angelot valoit quinze sols.

un bracelet qui valoit plus de trente mille Angelots. Le Roi d'Angleterre voulut se lever ; *Mon frere* , lui dit François , *vous n'aurez point aujourd'hui d'autre valet-de-chambrière que moi.* Il lui donna la chemise , il remonta ensuite à cheval , & rencontra sur sa route plusieurs des siens qui accouroient au-devant de lui pleins d'inquiétude. Fleuranges lui dit de ce ton que le zèle justifie : *Mon Maître, vous êtes un fol d'avoir fait ce que vous avez fait , & suis bien aise de vous revoir ici , & donne au diable celui qui vous l'a conseillé. Je n'ai pris conseil de personne , dit le Roi , parce que je savois bien que personne ne me donneroit celui que je voulois prendre.* Il leur conte ensuite avec la plus grande gaieté toutes les circonstances de sa visite , dont il s'applaudissoit beaucoup. Le lendemain le Roi d'Angleterre la lui rendit de la même manière , mais le mérite de cette franchise appartenoit à celui qui en avoit donné l'exemple.

Le Traité que firent les deux Le 6. Juin
1520.

1520.

Rois n'ajouta rien d'important à celui de la restitution de Tournay ; on y jura de nouveau le mariage du Dauphin avec la Princesse Marie, fille du Roi d'Angleterre. Quand on arrêta les articles de ce traité, Henri qui les lisoit, ayant d'abord lu ceux de François, commença à lire les siens : *Et je Henri Roi d'Angleterre, il s'arrêta & dit : J'ai pensé ajouter, ET DE FRANCE, mais puisque vous êtes ici, je ne le dirai pas, car je mentirois.* Qu'est-ce en effet qu'un titre qu'on ne réalisera jamais ?

Belcar. liv.
16. n. 14.

A l'égard des divisions prêtes à éclater entre l'Empereur & le Roi de France, Henri déclara qu'il vouloit être neutre, c'est-à-dire qu'il vouloit attendre les événemens pour prendre parti. Il se piqua toujours de tenir la balance entre ces deux Puissances & de la faire panacher à son gré : des médailles le représentèrent, conformément à cette idée, tenant une balance dans la main droite & un poids dans la main gauche.

Charles-Quint revit le Roi d'Angleterre après cette entrevûe , comme ils en étoient convenus , & il fut tirer parti de la neutralité que ce Prince avoit promise ; il le pria d'être arbitre entre lui & son rival , & de se déclarer contre celui des deux qui refuseroit de se soumettre à son arbitrage. Cette proposition flattoit trop l'orgueil de Henri pour n'être pas acceptée avec joie. Charles avoit d'excellentes raisons pour la faire , il étoit en possession de tout , il avoit obtenu tout ce qu'il desiroit , son rival alloit nécessairement devenir l'agresseur & fournir à Charles un moyen facile de le représenter dans toutes les Cours , & sur-tout dans celle d'Angleterre , comme le perturbateur du repos de l'Europe. Charles-Quint eut grand soin de se concilier l'amitié de l'avare & orgueilleux Volfey , mais ce fut par des honneurs plus que par de l'argent. Les Politiques observèrent que Charles , simple avec adresse , avoit vû deux fois Henri VIII. utilement

1520.

Mém. de
Fleuranges.Mém. de
Du Bellay
liv. 1.

1520.

sans faire la moindre dépense, tandis que François, fastueux en pure perte, avoit plus dépensé pour une entrevûe inutile à ses projets, qu'il n'en avoit coûté à Charles - Quint pour obtenir le Trône Impérial.

Au commencement de 1521., un badinage innocent, mais dangereux, pensa priver la France d'un grand Roi, & Charles - Quint d'un rival peut-être nécessaire à sa gloire. Les jeux du Roi retraçoient toujours quelque ombre de guerre. La Cour étant à Romorentin en Berry, & le Comte de Saint-Pol donnant, le jour des Rois, un grand souper, où l'on avoit tiré un Roi de la fève, François propose à toute la folle & belliqueuse jeunesse de sa Cour de défier ce Roi du fort, & d'aller l'assiéger dans l'Hôtel du Comte de Saint-Pol. Le défi fut envoyé & accepté, le Comte de Saint Pol forme à la hâte un magasin immense d'armes propres à la défense de sa place, c'étoient des pelottes de neige, des œufs & des pommes cuites. Ces munitions, après un combat

opiniâtre , étant venues à manquer ,
au moment où les Assiégeans for-
çoient les portes de l'Hôtel , un des
Assiégés jetta imprudemment par la
fenêtre un tison qui tomba sur la tête
du Roi. Sa blessure fut telle , qu'on
désespéra de sa vie pendant plusieurs
jours. Les uns publièrent qu'il étoit
mort , les autres qu'il avoit perdu la
vue. Le bruit de sa mort se répandit
en Flandre & en Espagne, l'Empereur
en sentit malgré lui une secrète joie.
Le Roi s'empressa de se montrer aux
Ministres étrangers qui étoient dans
sa Cour & de faire écrire à ses Am-
bassadeurs dans les Cours étrangères,
pour dissiper tous ces bruits qui pou-
voient nuire aux arrangemens poli-
tiques. Au reste , il ne voulut jamais
qu'on recherchât par qui le tison
avoit été jetté. *C'est moi seul qui ai
tout le tort , dit-il ; j'ai fait la folie ,
il est juste que j'en sois puni.* Tel est
le récit de Martin du Bellay, & nous
ne concevons pas sur quel fonde-
ment Pasquier peut dire que ce tison
avoit été jetté par le Capitaine de

1520.

Lorges Montgomery ; auroit-il confondu l'accident de François I. avec celui d'Henri II. ?

Tout le monde sentoît bien que la paix ne pouvoit durer long-tems entre les deux rivaux ; leur haine étoit nourrie par trop de prétentions & d'intérêts contraires ; le Traité de Noyon n'avoit point été exécuté, la Navarre n'avoit point été restituée à la Maison d'Albret. L'Empereur restoit en possession de tout le Royaume de Naples, le Duc de Gueldres imploroit à grands cris le secours de la France contre les violences de Charles-Quint. Celui-ci de son côté réclamoit le Duché de Bourgogne comme usurpé par Louis XI. sur Marie de Bourgogne son ayeule ; sa nouvelle qualité d'Empereur lui donnoit aussi des prétentions sur le Milanès, pour lequel François n'avoit pas daigné prendre d'investiture ; il croyoit encore avoir à se plaindre de la protection que François I. accordoit à ses ennemis, & des troubles qu'il suscitoit ou qu'il fomentoit dans ses Etats.

Ces troubles éclatèrent d'abord en Espagne pendant l'absence de Charles-Quint ; mais il ne paroît pas qu'on doive en imputer l'origine à François I. L'Empereur en partant pour Aix-la-Chapelle , avoit confié l'administration de l'Espagne au Cardinal Adrien Florent , Flamand de naissance , qui avoit été son Précepteur ; il l'avoit quelques années auparavant , envoyé en Espagne en qualité d'Ambassadeur auprès de Ferdinand son ayeul , afin qu'il ménagât ses intérêts , & qu'à la mort de Ferdinand il prît possession en son nom des Royaumes d'Espagne. Adrien l'avoit bien servi & fut bien récompensé , Charles le fit depuis Evêque de Tortose & Cardinal. Les Espagnols avoient vû avec beaucoup de jalousie les Flamands placés par leur jeune Prince à la tête des affaires , & comblés de toutes les faveurs qu'ils avoient espérées pour eux-mêmes ; ils n'avoient cessé de murmurer contre l'autorité de Chièvres , contre l'élévation d'Adrien , fils d'un hom-

1521.

me qui gaignoit sa vie à faire des barques à Utrecht, contre la grandeur de tous les Etrangers admis chez eux aux premières places; ils ne s'en tenoient pas toujours au simple murmure. La veille du jour que Charles & la Reine sa mere furent proclamés Rois d'Arragon à Sarragosse, le Vice-Chancelier, qui devoit faire la proclamation & qui étoit dans les intérêts de Charles, sortant le soir de l'Hôtel-de-Ville, monté sur une mule & suivi d'un seul domestique, un assassin masqué & à cheval, s'élança sur lui l'épée à la main; le Vice-Chancelier vit venir le coup & se renversa sur sa mule pour l'éviter; il reçut cependant une grande blessure au visage: l'assassin redoubla & porta un coup violent qui ayant atteint le pommeau de la selle du (1) Vice-Chancelier, repoussa la main de l'assassin lui-même & le renversa de che-

(1) Lettre d'un Ambassadeur de France en Espagne du 30. Juillet 1516. Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n. 8491. fol. 190.

val. Le peuple qui accourut aux cris du Vice-Chancelier & de son domestique, eût pû arrêter mille fois l'assassin ; mais quand on eut vû de quoi il s'agissoit , on le laissa se relever , remonter à cheval & s'enfuir en perçant la foule. Cette conduite annonçoit assez la disposition des esprits. Cependant la présence de leur Roi les contint quelque tems dans le devoir , mais lorsqu'ils virent le Roi absent , & la Régence donnée à cet Adrien , à cet étranger qu'ils méprisoient & qu'ils détestoient , ils suivirent le penchant qui les entraînoit à la révolte. Elle ne fut cependant que l'ouvrage du peuple , le parti du jeune Ferdinand n'y entra pour rien , la noblesse y prit peu de part , elle resta tranquille dans ses terres , sans éteindre le feu ni l'allumer. La sédition commença par Valladolid , & s'étendit bientôt du Royaume de Léon au Royaume de Grenade , & de la Galice au Royaume de Valence : Burgos , Ségovie , Madrid , Toléde , Salamanque , presque tou-

1521.

Guicciarda
liv. 13.

Ant. de Vera,
Vie de Char-
les V.

1521.

tes les grandes Villes d'Espagne se liguerent & donnèrent à leur Confédération le nom de la *Santa Junta*, tant les hommes sanctifient aisément leurs passions & leurs fureurs ! Les rebelles mirent à leur tête Antonio d'Acugno , Evêque de Zamora , homme à la fois turbulent & voluptueux , Dom Pedro Giron & Padilla, hommes foibles & légers , dignes choix d'une populace effrénée. Deux femmes jouèrent le plus grand rôle dans les deux partis contraires. L'une fut la Duchesse de Medina-Sidonia, femme du Gouverneur de l'Andalousie ; elle fut par une administration sage entretenir cette Province dans la fidélité qu'elle devoit à son Maître , & dans la paix qu'elle se devoit à elle-même ; cette Duchesse ne contribua pas peu à dissiper la *Santa-Junta* par des démarches hardies & adroites : l'autre fut Marie de Pacheco , femme de Jean Padilla ; des emportemens pleins de grandeur , & une activité courageuse, la rendoient propre à mettre un parti en mouvement ,

Petr. de Angler. Epist.
695. 721. 728.

ment , elle étoit l'ame de la *Santa-Junta*. Ce fut elle qui , sentant la nécessité d'appuyer son parti du secours des Puissances ennemies de Charles-Quint , écrivit à François I. pour l'inviter à envoyer Henri d'Albret dans la Navarre. En effet l'occasion ne pouvoit être plus favorable ; la terreur que les armes des rebelles avoient inspirée au Cardinal Administrateur , avoit fait dégarnir entièrement cette frontière , & rappeler toutes les forces de l'Espagne vers le centre du Royaume. Les rebelles avoient fait une démarche habile ; ils s'étoient emparés du Château de Tordesillas , & le nom de Jeanne la Folle , mere de Charles-Quint , se trouvoit à la tête de toutes leurs délibérations ; les droits de cette malheureuse Princesse , à qui la Couronne appartenoit , si elle eût été en état de la porter , servoient de prétexte à toutes les violences du parti , comme ils avoient servi de prétexte aux Espagnols pour refuser de reconnoître Charles sous un au-

1521.

1521.

tre titre que celui d'associé de sa mère à la Couronne. Les mutins qui bernoient d'abord leurs projets à faire exclure les Ministres Flamands , poussèrent par degrés l'insolence jusqu'à vouloir donner à l'Espagne un nouveau Roi auquel ils auroient fait épouser Jeanne la Folle ; ils jetèrent les yeux sur Ferdinand , fils de ce Frédéric que Louis XII. & Ferdinand le Catholique avoient précipité du Trône de Naples , & qui depuis étoit mort en France (1). Ferdinand , soit prudence , soit fidélité pour Charles-Quint , soit dégoût d'épouser une folle , refusa le dangereux honneur qu'on lui offroit , & s'obstina même à ne point sortir du Château où Charles-Quint le tenoit enfermé. Charles-Quint l'en récompensa dans la suite , en lui faisant épouser Germaine de Foix après la mort du Marquis de Brandebourg son second mari. Il est vrai qu'elle

(1) A Tours le 9. Novembre 1504.

avoit toujours paru stérile, & qu'elle commençoit à l'être nécessairement.

1521.

Cependant les rebelles pouvoient jeter les yeux sur un autre que Ferdinand, chaque jour augmentoit leurs succès ; les Ministres Flamands, leurs parens, leurs créatures demandoient en tremblant qu'on leur laissât leurs charges & leurs richesses, ils consentoient qu'on n'en donnât plus désormais aux étrangers ; plus ils s'abaissoient, plus les mutins devenoient insolens ; le parti de l'Empereur étoit en déroute ; les Vicerois de Castille & d'Arragon couroient en vain de Province en Province, avec des troupes déconcertées, sans artillerie, sans munitions ; les rebelles s'étoient saisis de tout : jamais l'Espagne n'avoit éprouvé une pareille désolation, tout sembloit lui annoncer une ruine prochaine. Le moment étoit venu de reprendre la Navarre ; le Roi de France pouvoit aider Henri d'Albret à la reconquérir, sans violer les Traités, car il s'étoit toujours expressément réservé

1521.

ce droit. On se rappelle que Catherine de Foix avoit porté le Royaume de Navarre en dot à Jean d'Albret, pere de Henri, & que Ferdinand le Catholique le leur avoit enlevé. Ils avoient essayé d'y rentrer en 1513. avec le secours de la France, cette tentative avoit été malheureuse; en 1516. la mort de Ferdinand leur avoit semblé une occasion favorable de faire valoir leurs droits; Jean étoit rentré de nouveau dans la Navarre, & avoit formé le siège de Saint-Jean-Pied-de-Port, tandis que le fils du Maréchal de Navarre qui lui étoit dévoué, s'avançoit vers Pampelune par ce passage de Roncevaux, que l'insulte faite à Charlemagne & la mort de Roland son neveu avoient rendu si célèbre; l'armée de Navarre y fut défaite par Fernand de Vilalva qui commandoit les Espagnols. A cette nouvelle, le Roi de Navarre avoit levé le siège de Saint-Jean-Pied-de-Port, & s'étoit enfui à Monheimsen Béarn, où il étoit mort de honte & de douleur au bout de

deux mois. Prince doux & bon ,
 mais foible , sans talens & sans cou-
 rage. Tout le monde fait ce mot que
 lui dit Catherine de Foix sa femme :
Dom Jean , si nous fussions nés , vous
Catherine & moi Dom Jean , nous
n'aurions jamais perdu la Navarre.
 Mais puisque Dom Jean n'avoit pas
 le courage d'être Roi de Navarre ,
 pourquoi Catherine ne se chargeoit-
 elle pas de l'être , comme autrefois
 en Angleterre Marguerite d'Anjou
 s'étoit chargée d'être un grand Roi
 & un grand Capitaine pour le foible
 Henri VI. son mari ?

Dans les deux tentatives faites par
 Jean d'Albret sur la Navarre , on
 avoit vû que ses sujets lui étoient en-
 core attachés , on voulut effrayer
 leur amour par un châtiment terri-
 ble. Le Cardinal Ximénès , qui gou-
 vernoit alors l'Espagne , Prélat ver-
 tueux , Ministre sublime , mais fier
 & sans pitié , donna ordre à Vilalva
 de raser les Châteaux , de démanter-
 les Places , de ruiner les Bourga-

1521.

des; Vilalva, qui avoit sollicité cet ordre barbare, prit plaisir à l'exécuter avec barbarie; plus de deux mille Bourgs & Villages furent dévorés par les flammes; on n'épargna que Pampelune, le Pont de la Reine, Estelle & quelques Places sur l'Ebre; tout le reste du pays depuis Pampelune jusqu'à Sarragoſſe, avoit été changé en une triste solitude, spectacle effrayant de désolation & de ruine, lande aride qui suffisoit à peine à la nourriture de quelques troupeaux. On a dit que Vilalva par une juste punition de cette cruauté, étoit mort enragé, peu de jours après. Catharine de Foix avoit suivi de près le Roi son mari au tombeau, laissant pour héritier des Etats qui lui restoient dans le Béarn & de ses droits sur la Navarre, Henri d'Albret, son fils, ayeul maternel de Henri IV.

Règne le
31. Mars.

C'étoit ce jeune Prince qu'il s'agissoit de replacer sur le Trône de Navarre, où les vœux de ses sujets

pappelloient. Les habitans de la ville d'Estelle lui écrivoient (1) : Sire ,
paroissez seulement ; aussi-tôt vous verrez jusqu'aux pierres , aux montagnes & aux arbres s'armer pour votre service.

1521.

Ce fut Leparre , frere de Lautrec , de Lescun & de la Comtesse de Château-Briant , qui eut l'honorable commission de rétablir le Roi de Navarre dans ses Etats. Ce choix paroissoit d'autant plus naturel que la Branche de Foix - Lautrec pouvoit hériter , sinon du Royaume de Navarre , du moins des autres biens de la Maison de Foix , si Henri d'Albret venoit à mourir , & qu'ainsi Leparre sembloit faire la guerre aux Espagnols , moins comme Général François que comme parent du Roi de Navarre , & l'un de ses héritiers présomptifs. Leparre eut d'abord des succès , il est vrai que les obsta-

Belcar. liv.
16. n. 23.

(1) Lettre du 25. Juin 1521. Bibliothèque du Roi , Manuscrits de Béthune , n°. 8496. fol. 140.

1521.

Mém. de
Du Bellay,
Liv. 1.

cles n'étoient pas grands, il s'empara de Saint-Jean Pied-de-Port, il courut à Pampelune, dont les Bourgeois lui ouvrirent les portes avec empressement. Le Duc de Najare, Viceroy du Royaume, alla en Espagne demander des troupes à une Cour éperdue qui en avoit besoin elle-même; cependant la Citadelle de Pampelune qu'il avoit laissé toute prête à se rendre comme la Ville, arrêta quelque tems les François; un jeune Capitaine Espagnol s'y étant enfermé avec le Commandant & une poignée de soldats, la défendit courageusement; c'étoit Dom Inigo ou Ignace de Loyola, qui fut depuis ce célèbre Fondateur d'une célèbre Société. Issu d'une des plus grandes Maisons de la Province de Guipuscoa, il signala dans ce siège une valeur égale à ses vertus & digne de sa naissance. Le Commandant Ferrera demandoit à capituler, Ignace l'en empêcha & l'obligea de résister, il inspira son courage à la foible garnison de la Citadelle, il soutint pendant plu-

Heurs jours les efforts de toute l'armée François. Forcé enfin de prêter les mains à une capitulation, il voulut être du nombre des Députés, pour s'assurer qu'on ne souscriroit à aucune condition honteuse ; celles que les François proposoient, lui semblèrent si dures, qu'il rompit les Conférences & retourna dans la Citadelle, résolu de s'ensevelir sous ses ruines. L'artillerie des François avoit fait une grande brèche aux murailles, & déjà on se disposoit à l'assaut, lorsqu'Ignace qui s'offroit à tous les dangers, & qui soutenoit seul les soldats par son exemple, eut une jambe brisée d'un boulet de canon, & l'autre blessée d'un coup de pierre ; la garnison le voyant hors de combat, perdit courage, Ferrera se hâta de capituler. Les François admirèrent & plaignirent Ignace, ils s'empressèrent à lui rendre des soins, à le combler d'honneurs, ils le firent transporter dans une litière au Château de Loyola. Tout le reste du

1521.

Capitale. Quinze jours suffirent pour cette conquête.

Mais c'étoit peu de conquérir , il falloit conferver , il falloit mettre les Places en état de défense , les fournir de bonnes garnisons ; c'est à quoi Lesparre ne songea point. Peu content d'avoir vaincu sans péril & triomphé sans gloire , il voulut cueillir des lauriers qui se fissent plus acheter , il crut pouvoir soumettre l'Espagne entière à la faveur des troubles qui la déchiroient , il passa l'Ebre , il pénétra en Castille & forma le siège de Logrogno , démarche téméraire qui sembloit passer ses pouvoirs & qui rendoit son Maître agresseur. A cette imprudence que les conjonctures excusoient peut-être , il en joignit une autre que rien ne pouvoit excuser , ce fut de souffrir que Sainte-Colombe son Lieutenant, licenciât par une basse avarice, la moitié des troupes , pour gagner leur montre ; cette diminution de l'Armée Françoisë & la bonne conduite du Gouverneur de Logrogno , ren-

DE FRANÇOIS I. 107
dirent le siège long & difficile.

1521.

Cependant la Noblesse Espagnole , qui étoit restée tranquille tant que l'Espagne n'avoit été désolée que par des ennemis domestiques , sentit qu'il étoit de sa gloire de s'armer contre un ennemi étranger ; elle courut à la source du mal & commença par attaquer les rebelles , elle les défit en cent-lieux , & coupa presque toutes les branches du parti. Il falloit encore en arracher le tronc , les rebelles ayant rassemblé leurs forces à Villahar , furent écrasés par la Noblesse , quoiqu'elle n'eût point d'Infanterie. Alors tout se réunit pour la défense commune ; les restes du parti s'empressèrent d'expier leur crime , en tournant leur valeur contre les François ; l'Evêque de Zamora avoit péri dans la bataille , Padilla sur un échaffaut , Marie de Pachéco s'étoit enfuie en Portugal , Pedro Giron avoit été gagné par la Duchesse de Medina Sidonia , Tordesillas étoit entre les mains d'un Lieutenant de l'Empereur , toutes les vieilles trou-

Evj

1521.

pes & d'Espagne & de Navarre, coururent à la défense de Logroño, le siège fut levé; les François trop inférieurs se retirèrent précipitamment vers Pampelune; toujours poursuivis par les Espagnols. L'Esparre ne put soutenir plus long-tems la honte de se voir arracher sa conquête, il résolut de courir les risques d'une bataille, sans même attendre six mille Navarrois qui devoient bientôt le joindre; elle se livra dans la plaine de Siquiros à une lieue de Pampelune. L'Artillerie & la Gendarmerie de l'Esparre renversèrent d'abord quelques escadrons Espagnols, l'Amirante de Castille les rallia, le Connétable (1) les soutint, le Duc de Najarre (2) courut à l'Artillerie & s'en rendit maître; l'Infanterie Française trop indocile & trop indisciplinée fut aisément mise en déroute par l'Infanterie Espagnole, alors une

(1) Aussi de Castille.

(2) Viceroy de Navarre. Ces trois Chefs commandoient ensemble l'armée d'Espagne.

des meilleures de l'Europe ; la Gendarmerie Françoisé , enveloppée de toutes parts , fut enfin obligée de plier ; Lesparre , soldat impétueux, mais Général sans conduite , ne donnoit plus d'ordres , ne veilloit plus au salut de l'armée, il n'écoutoit que son désespoir , il se précipitoit dans le péril & dans la mort ; il eut le malheur de ne pouvoir mourir , il perdit plus que la vie en perdant deux biens sans lesquels elle est à charge, la vûe & la liberté ; il fut aveuglé pour toujours par les coups sans nombre dont son casque fut fracassé , & il tomba au pouvoir des ennemis (1). Ce fut le prélude de tous

1521.

Ant. de Vera,
Vie de
Charles V.

(1) Le P. Daniel dit : *Qu'on trouva dans les papiers de Lesparre après sa prise , des lettres par lesquelles les Espagnols connurent que la protection que le Roi donnoit à Henri d'Albret , n'étoit qu'un prétexte pour commencer la guerre contre l'Empereur , qu'il approuvoit le dessein de ce Général d'entrer en Castille , l'exhortoit à y pénétrer le plus avant qu'il pourroit , & l'assuroit d'un grand renfort de troupes qu'il lui préparoit.* On a répondu au P. Daniel que la sept cent vingt-septième Lettre de Pierre Martyr, qu'il cite pour garant , ne s'exprimoit pas à beaucoup près si clairement , & qu'ainsi le P. Daniel inculpoit un peu

1521.

les malheurs dont cette branche si brillante de la Maison de Foix devoit être accablée. Avec Lesparre furent faits prisonniers Sainte-Co-

légèrement François I. On a eu tort, car voici les termes de la sept cent vingt-septième Lettre de Pierre Martyr. » *Ex eorum Ducis primarii Asparrosi seriniis littera reperta, manifestè fatentes Christianissimum Regem ipsum regem suum, à quo missæ sunt, suo non Regis Joannis filiorum nomine rem gerere, placuisseque sibi Christianissimus Rex in litteris ait impetum factum intrà Castellæ fines, supplementaque se propediem cum pecuniarum ingenti copiâ missurum pollicetur. Laudatque summopere oppugnationem Lucronii, fore ut oppugnarent, existimans.* » Le P. Daniel a donc cité juste, mais le fait rapporté par Pierre Martyr, est faux; nous avons sous les yeux une Lettre de François I. à Lesparre du mois de Juin 1521., qui paroît avoir été inconnue & au Pere Daniel & à ses Censeurs. On y voit que François I. n'apprit l'entrée de Lesparre en Castille & le siège de Logrogno, qu'en apprenant que ce siège étoit levé, & que Lesparre avoit été forcé de se retirer dans la Navarre. *Je vois bien*, lui dit-il, *par le contenu de votre lettre du 13. de ce mois qu'il y a eu quelque poste perdue, car je n'ai jamais en lettres de vous, faisant mention de l'essai que avez fait d'assiéger Logrogne & du lieu où vous êtes retiré.* Plus bas il ajoute: *Je vous prie vous informer de la perte de ladite Poste & comme il en est allé, & m'envoyez le double desdites lettres, afin que je voye & entende ce que me mandiez, & vous me ferez plaisir.* Au reste, il ne paroît ni approuver, ni blâmer cette expédition, & il est vraisemblable qu'il l'auroit approuvée, si elle eût réussi. Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n°. 3469. fol. 305.

DE FRANÇOIS I. III

lombe son Lieutenant, les Seigneurs de Tournon & de Grammont (1), deux fils du Maréchal de Navarre, &c. Parmi les morts, on regretta particulièrement Moléon, Durfort, Saint-Martin, Navasquez & quelques autres Gentilshommes distingués, pour la plûpart Navarrois ou Gascons. La suite de cette bataille fut la perte de toute la Navarre, à l'exception de Saint-Jean-Pied-de-Port.

1521.

Mém. du
Du Bellay,
liv. 1.

L'Empereur à son retour en Espagne, affermit son autorité par la clémence dont il usa envers les rebelles; il commença par accorder une amnistie, il récompensa d'Ayala un de ses Pages pour avoir plutôt écouté la nature que son devoir en vendant son cheval pour fournir de l'argent à son pere alors proscrit par le Gouvernement, parce qu'il avoit été le chef du Conseil de la *Santa Junta*. Un délateur vint dire à Char-

Ant de Vera,
hist. de Char-
les-Quint.

(1) Seigneur François, différent des Grammonts de Navarre, ennemis des Beaumonts.

1521.

les qu'un Seigneur de la Maison d'Avolos qu'on avoit excepté de l'amnistie, étoit caché en Espagne dans un endroit qu'il indiqua, l'Empereur répondit : *Allez plutôt lui dire que je suis ici : il a bien plus à craindre de moi que je n'ai à craindre de lui.* Ces traits de bonté généreuse rendirent Charles également cher & respectable à ses sujets.

Jusques-là on ne regardoit point la paix comme rompue entre l'Empereur & le Roi de France ; il est vrai que l'entrée de Leparre en Castille étoit une hostilité marquée, mais elle pouvoit passer pour une suite naturelle de l'expédition de Navarre, elle avoit été réprimée avec éclat par les Espagnols & n'avoit point été soutenue par d'autres hostilités de la part des François, on pouvoit donc encore se rapprocher, lorsqu'un sujet en apparence bien léger, mais auquel la disposition des esprits donnoit beaucoup d'importance, rendit tout à coup la rupture éclatante & entière.

Le Prince de Chimay, de la Maison de Crouy ou Croy, & le Seigneur d'Emeries s'étoient disputé plusieurs années avant le tems dont il s'agit, la Seigneurie de la petite Ville d'Hierges située dans les Ardennes; cette Ville dépendoit du Duché de Bouillon, & les Pairs de ce Duché avoient jugé la contestation en faveur du Prince de Chimay. Le Duché de Bouillon se prétendoit indépendant & de l'Empire & de toute autre Puissance, il vouloit que ses jugemens fussent sans appel; Emeries pendant plusieurs années respecta le jugement qui l'avoit condamné, mais dans la suite ayant prêté à Charles une somme considérable pour briguer l'Empire, & l'ayant prêtée sous le cautionnement du Marquis d'Arscot, neveu de Chièvres; lorsque Charles eut obtenu l'Empire, Emeries redemanda son argent que ni le débiteur ni la caution n'étoient en état de rendre. Emeries le savoit bien, & il fit entendre qu'il cesseroit de pour-

1521.

Belcar. liv.

16. n. 24.

Mém. de

Du Bellay, liv. 1.

1521.

suivre son payement , pourvû que le Marquis d'Arscot obtînt par le crédit de Chièvres que le procès pour la Ville d'Hierges fut revû au Conseil de l'Empereur , il l'obtint , & on adressa une commission au Chancelier de Brabant pour connoître de cette affaire sur l'appel d'Emeries.

Le Duché de Bouillon appartenoit à ce Robert II. Seigneur de Sedan , dont la défection avoit été si avantageuse à l'Empereur. Ce Seigneur étoit trop jaloux des droits de sa Souveraineté pour y laisser porter une telle atteinte. D'ailleurs , le Prince de Chimay étoit mort , & ses enfans mineurs étoient sous la tutelle de Robert de la Marck , il représenta fortement à la Cour Impériale leurs droits & les siens ; on ne l'écouta point , ce mépris fut un nouvel affront dont sa fierté s'irrita , il ne vit plus dans l'Empereur qu'un Prince ingrat qui lui devoit la Couronne Impériale , & qui payoit de tels services par des affronts , le dépit le jetta entre les bras de la Fran-

ce qui les lui tendit avec joie, ayant appris à ses dépens ce que valoit l'alliance de la Marck; on rétablit sa Compagnie d'hommes d'armes, on lui rendit toutes ses pensions, on lui fit divers présens, ainsi qu'à sa femme & à ses enfans. La Duchesse d'Angoulême, qui n'avoit que trop contribué autrefois à la défection des La Mark, répara sa faute, en ménageant avec Mesdames de La Mark & de Fleuranges cette réconciliation. L'Empereur à qui les Etats de Sedan & de Bouillon servoient de barrière contre la France du côté du Luxembourg, essaya, mais trop tard, de regagner La Mark par le moyen du Cardinal son frere, il lui fit dire qu'on avoit déjà suspendu le procès d'Hierges, & qu'on lui donneroit toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer; mais la Cour de France, qui ne respiroit que la guerre, aigrissoit trop le ressentiment de La Mark pour que celui-ci pût rien entendre; il voulut même donner à ce ressentiment un éclat qui le rendît à jamais

1521.

Belcar. liv.
16. n. 25.

mémorable. Ayant fait ses préparatifs & se tenant assuré d'être soutenu par la France, il envoya défier l'Empereur à Wormes (1) au milieu même de la Diète qu'il y tenoit, affectant par cette démarche, téméraire jusqu'à la folie, d'insulter à la fois & l'Empereur & tout l'Empire. C'est ainsi qu'on avoit vû en 1388. un simple Duc de Gueldres défier le Roi Charles VI. qui avoit dans sa Cour vingt Seigneurs plus puissans que ce foible assaillant. Le Cardinal de La Mark trouva cette saillie d'audace si déraisonnable qu'il abandonna son frere & leva des troupes pour le service de l'Empereur, Sickinghen resta aussi pour lors attaché à Charles-Quint.

(1) Tous les Historiens le disent, & on n'a pas cru devoir s'écarter d'une opinion si généralement reçue; cependant le Maréchal de Fleuranges, qui ne peut pas avoir ignoré cette anecdote brillante de sa Maison, & qui joignit même son défi particulier à celui de son pere, dit qu'ils furent adressés tous les deux à Madame de Savoye, Marguerite d'Autriche, comme Gouvernante des Pays-Bas au nom de l'Empereur, & qu'elle envoya en avertir l'Empereur à Wormes.

Le retour de La Mark vers la France fut un événement heureux pour Fleuranges , qui étoit toujours attaché au Roi , & qui se voyoit déshérité par le Traité que La Mark avoit fait avec l'Empereur, Ce Traité portoit qu'aucun des fils de La Mark n'auroit part à sa succession & ne rentreroit dans ses Etats , s'il ne s'engageoit au service de Charles ; Jametz & Saussy , intimidés par ces menaces , avoient suivi leur pere , mais Fleuranges n'avoit pas cru pouvoir violer le serment de fidélité qu'il avoit prêté au Roi. Charmé de voir sa conduite justifiée par l'événement , il se hâta de seconder le ressentiment de son pere contre l'Empereur , il alla à la tête de quinze mille hommes d'Infanterie & de quinze cens chevaux levés en France contre les défenses publiques du Roi & avec sa permission secrète , mettre le siège devant Vireton , petite ville du Luxembourg sur les confins de la Lorraine. Aussi-tôt deux Députés de l'Empereur partent , l'un pour la

1521.
Mém. de
Fleuranges.

Mém. de
Du Bellay
liv. 1.

1521.

France, l'autre pour l'Angleterre, le premier chargé de demander à François s'il appuyoit l'insolence du Duc de Bouillon, le second chargé de se plaindre amèrement au Roi d'Angleterre des infractions perpétuelles du Roi de France aux Traités, & de rappeler à Henri VIII. que sa qualité d'arbitre exigeoit qu'il procurât à l'Empereur une satisfaction éclatante ou qu'il se joignît à lui pour venger son injure. Le Roi d'Angleterre fait partir à l'instant pour la France un Député avec la commission de rappeler le Roi à des vûes plus pacifiques ; le Roi désavoua l'entreprise de La Mark & leur ordonna si fortement de licentier leurs troupes qu'ils ne purent se dispenser d'obéir. François en même tems envoya Montpezat (1) en Angleterre pour déclarer à Henri VIII. qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'entretenir la paix entre l'Empereur & la

(1) C'étoit vraisemblablement celui qui avoit été donné en otage pour la restitution de Tournay.

France que d'obliger l'Empereur à exécuter le Traité de Noyon, surtout en ce qui concernoit la restitution de la Navarre & les conventions relatives au Royaume de Naples. Sur toutes ces plaintes respectives, le Roi d'Angleterre proposa aux deux rivaux d'envoyer leurs Ministres à Calais, où dans des Conférences dont le Cardinal Volsley seroit l'arbitre, on discuteroit tous les objets de contestation, & on régleroit les droits des Contendans. La proposition fut acceptée.

1521.

Cependant l'Empereur regardant le désaveu du Roi comme un mensonge politique arraché par la crainte, profita du licentialement des troupes de La Mark pour prendre une vengeance facile de l'insulte que ce Seigneur lui avoit faite; le Comte de Nassau fut chargé avec Emeries, Sickinghen (2), & même le Cardinal

(1) Ainsi Sickinghen viola les deux sermens qu'il avoit faits de ne jamais porter les armes ni contre le Roi de France ni contre la Maison de la Mark.

1521.

Mém. de
Fleuranges.

de La Mark de mettre tout à feu & à sang dans les Etats de Sedan & de Bouillon. C'étoit percer son ennemi à terre. Nassau affecta de faire une guerre cruelle, il fit pendre un Gentilhomme nommé Niselle, qui commandoit dans Lognes pour La Mark, & vingt soldats de la garnison de Messancourt, sous prétexte qu'ils étoient sujets de l'Empereur; le Seigneur de Jamets, second fils de la Mark, ayant été pris dans Fleuranges, fut envoyé prisonnier à Namur; Lognes, Fleuranges, Messancourt, toutes les Places qui se défendirent, furent rasées; Bouillon fut épargné, parce qu'il avoit été pris par intelligence Nassau n'osa point pourtant attaquer Sedan que défendoit Robert de La Mark, ni Jamets où Fleuranges s'étoit jetté avec cinquante hommes d'armes: ce dernier battit même un corps considérable de la garnison d'Yvoix qu'il avoit attiré dans une embuscade, il eut un cheval tué sous lui dans ce combat. Son frere, le Seigneur de Saussy, alla avec une
compagnie

compagnie de Gendarmes , sur le haut d'une montagne escarpée , 1521.
 qu'on croyoit inaccessible à la Cavalerie , tailler en pièces un parti nombreux qui s'y étoit retranché. Les efforts que fit cette généreuse Maison de La Mark (1) abandonnée à elle-même , firent juger de ce qu'elle auroit pû faire , si elle eût été appuyée par la France , comme elle s'y attendoit. Elle fut enfin obli-

(1) C'étoit pourtant de cette même Maison que le Maréchal de Châtillon écrivoit au Roi vers ce tems : *Je voudrois être plus faible de cent hommes d'armes , & si en ai bien affaire , & qu'il n'y eust pièce de leur race ne de leurs serviteurs jusques à cent lieues d'ici , & suis sçeur qu'il n'y a homme de bien en ceste compagnie qui n'en vultist autant.* Lettre du 1. Septembre 1521. Manuscrits de Béthune , volume coté 8492. fol. 32.) Le motif de cette injuste satire se trouve dévoilé dans les Mémoires du Maréchal de Fleuranges , où l'on voit qu'il avoit eu une grande querelle avec le Maréchal de Châtillon.

Dans une autre Lettre le Maréchal de Châtillon dit : *Que si les Impériaux attaquent jamais les frontières de la France , ce ne sera qu'à la sollicitation de Messieurs de la Mark.* C'est toujours la même injustice & qui provient du même motif ; en général , toutes les Lettres du Maréchal de Châtillon au sujet de la Maison de la Mark , sont des satyres violentes contre cette illustre Maison.

1521.

gée de céder , Robert de La Mark abaissa son orgueil jusqu'à demander une trêve , & il eut bien de la peine à en obtenir une de six semaines par le crédit de son ancien ami Sickinghen , encore cette trêve (dans laquelle Fleuranges refusa d'être compris) fut-elle employée à renforcer l'Armée de Nassau , à s'emparer des postes les plus avantageux , à préparer la ruine entière de la Maison de La Mark , & l'invasion des frontières de la France.

Le Roi s'indignoit de voir opprimer ainsi son Allié qu'il avoit lui-même aidé à désarmer , il voyoit bien que c'étoit à la France que l'Empereur en vouloit , & qu'il n'exerçoit ainsi ses forces contre un si foible ennemi que pour les déployer ensuite contr'elle avec plus d'avantage ; il se plaignoit en vain au Roi d'Angleterre des violences de l'Empereur ; cet arbitre partial se contentoit de renvoyer tout à la Conférence qui devoit se tenir à Calais , il trouvoit

Mém. de
Du Bellay ,
liv. I.

juste d'ailleurs que La Mark fût puni de son insolence, & il répondoit que l'Empereur ne pouvoit être accusé de rien tant qu'il n'attaquoit point les terres de la France.

1521.

Il les attaqua enfin, du moins il les fit attaquer; un Seigneur de la Province de Hainault, nommé De Liques, sous prétexte d'une querelle particulière avec le Cardinal de Bourbon, Abbé de Saint-Amand, s'empara de Saint-Amand & de Mortagne, mais l'Empereur se hâta de le désavouer, & il fit bien, pour n'être point chargé du procédé indigne des gens de De Liques, qui ayant accordé aux François enfermés dans Mortagne l'honneur qu'ils demandoient d'en sortir avec armes & bagages, violèrent cette capitulation, poursuivirent les François dans leur retraite, les dépouillèrent & s'abstinrent à peine de les passer au fil de l'épée.

Vers le même tems des soldats de la garnison de Damviller, petite Pla-

1521.

ce appartenante à l'Empereur, & située vers les confins du Luxembourg & du Pays-Messin, avoient enlevé deux Bourgeois de Mouzon, avec une grande provision de bled qu'ils conduisoient; Montmaur Gouverneur de Mouzon pour le Roi, avoit réclamé les hommes & le bled; le Commandant de Damviller avoit répondu que le tout étoit de bonne prise, parce que c'étoit un convoi qu'on menoit aux La Mark, & en effet cela pouvoit bien être (1); Montmaur s'adressa au Comte de Nassau, qui donna ordre au Commandant de Damviller de rendre & le bled & les hommes, & qui assura Montmaur que l'Empereur vouloit observer inviolablement les Traités.

Cette Place de Mouzon étoit la plus exposée aux incursions des Impériaux, qui après l'avoir allarmée

(1) Lettre du 1. Juin 1521. Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n°. 3467.

chaque jour par des mouvemens menaçans , vinrent camper à Douzy , Bourg dépendant en partie du Duché de Bouillon & en partie du domaine de Mouzon. Douzy n'est séparé des terres de Mouzon que par le Chers , petite rivière qui se décharge dans la Meuse au-dessus d'Yvoix. Cette situation équivoque pouvoit exciter les plaintes des François , mais elle ménageoit aux Impériaux une réponse spécieuse. Il arrivoit souvent à ceux-ci de passer la rivière & de venir faire le dégât jusqu'aux portes de Mouzon ; Montmorenci (1) qui s'étoit enfermé dans cette Place avec des Capitaines distingués & des troupes d'élite , envoya demander au Comte de Nassau s'il autorisoit ces infractions de la paix , & s'il avoit ordre d'insulter la France. Nassau répondit qu'il ne prétendoit nullement faire la guerre

(1) Anne de Montmorenci , depuis Connétable de France.

1521.

aux François ; que si l'amour du butin attiroit quelquefois les soldats sur les terres de France à la faveur du voisinage , il trouvoit bon qu'ils en fussent sévèrement punis par les François ; qu'il n'avoit ni ordre ni dessein d'attaquer la France , & qu'il n'avoit choisi le poste de Douzy , que parce qu'il s'y trouvoit plus à portée de continuer la guerre contre les La Mark à l'expiration de la trêve.

Ces protestations furent bientôt démenties par une démarche qui ne recevoit ni interprétation ni excuse ; le Comte de Nassau passa le Chers & s'avança pour surprendre Mouzon ; en même tems le Seigneur de Fien nes , de la Maison de Luxembourg , qui commandoit en Flandre un corps de troupes Impériales , alla investir Tournay. C'étoit-là le moment attendu & désiré ; les François sortirent de l'incertitude où ils avoient flotté si long-tems , ils ne songèrent plus qu'à la guerre ; cette vive étin-

celle embrasa bientôt les quatre parties de l'Europe ; on se battit à la fois au Nord , au Levant , au Midi , au Couchant ; dans les Pays - Bas , en Allemagne , en Italie , en Navarre.

1521.
Sleidan Com-
mentar. l. 3.

Si maintenant on s'étonnoit de trouver la conduite de l'Empereur si contradictoire , de voir le désaveu authentique d'hostilités foibles & indirectes si promptement suivi des hostilités les plus caractérisées , il faut se souvenir que toutes les guerres commencent ainsi par des insultes que la haine hazarde , & que la politique désavoue , parce que tout peuple disposé à entrer en guerre , veut prévenir son adversaire , & cependant éviter le personnage d'agresseur. Sans s'arrêter donc aux raisons étalées dans les manifestes , raisons qui ne font illusion qu'aux contemporains à la faveur des intérêts qui les agitent , il faut reconnoître que François I. & Charles-Quint furent également agresseurs. Tous

1521.

deux vouloient la guerre, tous deux depuis près de deux ans y rappor-
toient toutes leurs démarches; François I. vouloit faire rougir les Elec-
teurs de la préférence qu'ils avoient
accordée à son rival; Charles Quint
vouloit justifier ce choix & faire
avouer à l'Europe, que déjà supé-
rieur à son rival dans les intrigues du
Cabinet, il étoit encore au moins
son égal dans l'art de la guerre. Mais
l'apparence de la modération étoit
nécessaire à leurs vues. Indépendam-
ment des autres Puissances neutres
qui ne pouvoient être attirées qu'au
parti qui s'annonceroit comme le
plus juste, les deux rivaux s'étoient
donné dans Henri III. un Juge qu'il
étoit important de séduire. Ce Juge
qui ne pouvoit être séduit que par
celui qui paroîtroit lui déférer da-
vantage, desiroit que la Paix fût en-
tretienue; il falloit donc paroître ne
faire la guerre que malgré soi, & que
pour une légitime défense. Voilà
pourquoi François I. n'entre en Na-

varre qu'en alléguant les Traités qui l'y autorisent, qui l'y obligent même; voilà pourquoi il n'avoue jamais hautement l'entrée de Lesparre en Castille; voilà pourquoi il désarme le Duc de Bouillon qu'il avoit peut-être armé lui-même; voilà pourquoi l'Empereur de son côté ne restitue point la Navarre, ne rend point justice à François I. sur le Royaume de Naples, afin que cette inexécution du Traité de Noyon attire dans ses Etats les armes de son ennemi; voilà pourquoi il désespere les La Mark, arme & désavoue de Liques, fait rendre au Gouverneur de Mouzon les deux Bourgeois & le bled qu'il reclame, & prie les François de faire pendre les Soldats Impériaux qui s'écarteront sur les terres de France; il ne s'agissoit que de respecter publiquement les Traités, & de se tendre en secret des pièges qui déterminassent le plus impatient à l'aggression. Enfin l'Empereur croit avoir trouvé l'occasion de surpren-

1521. dre Mouzon , il la saisit , il leve le masque d'une main & le retient encore de l'autre , en se plaignant amèrement de mille hostilités antérieures commises par le Roi ; ces plaintes paroissent frivoles aux François , solides aux Impériaux , on s'accuse de part & d'autre de mauvaise foi , & c'est de très-bonne foi que chacun croit combattre pour la cause la plus juste.



CHAPITRE III.

Commencement de la grande guerre de 1521. Hostilités du côté des Pays-Bas & de l'Espagne pendant les années 1521, 1522, jusqu'au commencement de 1523. Conférences de Calais.

FRANÇOIS I. donne le commandement général des troupes de Champagne au Duc d'Alençon; de Picardie au Duc de Vendôme; de Guyenne à l'Amiral de Bonnivet; du Milanès au Maréchal de Lautrec, satisfaisant ainsi à la fois les Princes de son Sang, en employant Alençon & Vendôme, son inclination en employant Bonnivet, & sa Maîtresse en employant Lautrec. Il négocie auprès du Pape, auprès des Suisses, auprès du Roi d'Angleterre; il pourvoit à la défense & à l'approvisionnement des Places, il rassemble les vieilles Bandes, il leve de nouvelles

 1521.

1521. troupes, il convoque le Ban & l'arrière-ban de Champagne, la Noblesse signale son zèle ordinaire, tout est en mouvement, tout ne respire que la guerre : *Qu'on nous donne, écrivoit gaîment le Gouverneur d'une Place de Champagne assez négligée, qu'on nous donne des armes & du bled, si nous n'avons du vin, nous bâvrons de l'eau.* (1)

Mouzon alloit être surpris, si Montmaur, qui veilloit à sa sûreté, voyant l'armée de Nassau passer la rivière (2) n'eût envoyé promptement Philippe, Lieutenant de sa Compagnie & le Capitaine Lassigny avec quelques troupes pour empêcher ce passage, ils arrivèrent trop tard, la rivière étoit passée, mais ils arrêteront avec leur poignée de soldats, toute l'armée Impériale comme les trois cent Spartiates arrêté-

(1) Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n°. 8496, fol. 53.²

(2) C'étoit le Chers & non la Meuse, comme le disent le P. Daniel & Mézerai.

rent au détroit des Thermopyles la multitude des Perses, & avec plus de bonheur encore, puisque Lassigny, après avoir long-tems fatigué les Impériaux, après avoir donné à la garnison le tems de fermer les portes & de lever les ponts, repassa le fossé à la faveur d'un chevron qu'on lui jetta du haut des murs, & entra percé de coups dans la Place qu'il avoit sauvée, tandis que Philippe y rentroit par une autre porte sans avoir perdu un seul homme. Le Gouverneur sommé de se rendre, répondit en homme de courage, mais sa garnison composée de soldats de nouvelle levée, ne put soutenir le feu continuel de deux batteries qui foudroyoient la Place, elle obligea le Gouverneur de conclure précipitamment une capitulation honteuse.

Cette conquête étoit importante pour les Impériaux, elle leur ouvroit la frontière de Champagne, il falloit pourtant encore prendre Mézières. Cette place étoit à peine en état de défense, les fortifications tomboient

1521.

Mém. de
Du Bellay
liv. I.

Belcar. liv.
16. n. 31.

1521.

en ruine ; armes , vivres , soldats ; tout y manquoit , mais Bayard en étoit Gouverneur. *Je voudrois qu'il y eût dans la Place deux mille hommes de guerre davantage , & sa personne n'y fût point* , disoit le Capitaine Grand-Jean Picart (1) au Comte de Nassau & à Sickinghen. La confiance que ce grand homme inspiroit , attira sous ses drapeaux plusieurs Capitaines distingués , dignes de vaincre ou de périr avec lui. Le jeune Montmorenci impatient d'égaliser la gloire de tant de Héros de son nom & de servir avec éclat un Maître sous lequel il devoit un jour être si grand , se jeta dans la Place ; Annebaut , Lucé , Villeclair l'y suivirent ; Boucar du Refuge & le Baron de Montmoreau y introduisirent chacun mille hommes d'Infanterie , la compagnie des Gendarmes du Duc de Lorraine , dont Bayard avoit la modestie de n'être que Lieutenant ,

(1) Ce Capitaine Picart , après avoir long-temps servi le Roi , avoit passé au service de l'Empereur ,

étoit aussi dans Mézières. Nassau prêt à l'attaquer avec une armée de trente-cinq mille hommes, envoya sommer Bayard de se rendre, celui-ci répondit au Trompette : *Dites à celui qui vous envoie, qu'avant que j'abandonne une Place que mon Maître a bien voulu confier à ma foi, j'aurai fait, des corps de ses ennemis entassés, le seul pont par où il me soit permis d'en sortir.*

Cette fière réponse ne pouvoit être une fanfaronnade dans la bouche de Bayard, & l'événement le fit bien voir.

Mézeray avec son stile dur, mais quelquefois pittoresque, donne une idée forte de l'attaque & de la défense de cette Place.

» Ce n'étoient, dit-il, de dehors
 » que canonades, que bombes, que
 » boulets enflammés; de dedans il
 » pleuvoit des lances & des cercles
 » à feu, de l'huile bouillante, des
 » fascines goudronnées, des fusées
 » qui mettoient le feu à des fracaf-
 » sées & à des fougades.

L'Artillerie des Impériaux ayant

Abregé
Chronologi-
que. Vie de
François I.

Martin du
Bellay. Mémo.
liv. 1.
Hist. du Che-
val. Bayard,

1521.

renversé, une tour & un pan de muraille, le courage de la garnison fut ébranlé; les compagnies de Du Refuge & de Montmoreau sortirent de la Place; leurs Capitaines qui restèrent ne purent les retenir; les uns s'enfuyoient avec effroi par la brèche, les autres par les portes, d'autres plus effrayés se précipitoient du haut des murs dans le fossé; Bayard seul n'étoit point ému, il fit fermer les portes & réparer la brèche, il rassemble le peu de soldats qui lui restoient. » Mes amis, leur dit-il, » nous sommes trop heureux d'être » délivrés de ces lâches dont la timidité ne faisoit que gêner notre valeur; ils ne partageront plus des lauriers qui n'étoient dus qu'à nous. Ses discours, son exemple, ranimèrent sa foible garnison; les sorties qu'ils faisoient toujours à propos & toujours avec avantage, la promptitude avec laquelle il réparoit les brèches que faisoient le canon, l'espèce de magie qui multiplioit ses soldats, en les portant, pour ainsi

dire, par-tout dans un même moment, arrêterent les efforts des Impériaux ; il donna le spectacle singulier d'une Place presque démantelée , défendue pendant six semaines avec moins de mille hommes contre une armée de trente-cinq mille hommes secondée par une forte artillerie. Tel est le caractère des exploits de Bayard ; toujours incroyables , la fable n'auroit osé les imaginer ; l'Histoire oblige de les croire.

La nature concouroit un peu à la défense de Mézières ; cette ville est une espèce de presqu'isle que la Meuse embrasse & rend inaccessible vers le Nord, le Couchant & le Midi ; on ne pouvoit l'entamer qu'à l'Orient , du côté des Ardennes. C'étoit de ce côté que l'attaque se faisoit , mais Sickinghen passant la Meuse avec quinze mille hommes détachés de l'armée de Nassau , alla poser des batteries sur une éminence qui commandoit la ville vers le Sud-Ouest. La Place battue ainsi en deux sens contraires , fut bientôt ouverte de

1521.

tous côtés; la nature ni l'art ne faisoient plus rien pour elle; mais le devoir chez Bayard étoit inébranlable; il imagina tant de ressources, qu'il donna le tems à l'armée que rassembloient le Duc d'Alençon, le Connétable de Bourbon & le Duc de Vendôme, de s'avancer vers les frontières de la Picardie & de la Champagne.

Le Comte de Kifoulket, détaché du Camp Impérial pour mettre à contribution le pays d'en deçà de la Meuse, pénétra jusqu'à Attigny, le pilla & ravagea le Rethelois; chargé d'un butin immense, il reprenoit la route du Camp, & croyoit les François fort éloignés, lorsque le Comte de Silly, Bailli de Caen, Lieutenant de la Compagnie du Duc d'Alençon, arriva aux Portes de Rethel. Il trouva les troupes de Kifoulket dispersées dans la campagne, occupées à faire le dégât, il les attaqua, les tailla en pièces, reprit le butin qu'elles avoient fait, & fit le Comte de Kifoulket prisonnier.

Cependant d'un côté les vivres commençoient à manquer absolument dans Mézières, de l'autre la dyssenterie faisoit des ravages affreux dans cette garnison déjà si foible, on doutoit encore si la Place pourroit tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée Françoisé, qui s'avançoit en rafraîchissant sur sa route les Places de la riviere d'Aîne. Bayard, pour se donner le tems de l'attendre, employa un stratagême heureux. Toujours informé de tout ce qui se passoit chez les ennemis, il sut qu'il y avoit quelque mésintelligence entre le Comte de Nassau & Sickinghen, il voulut l'augmenter en leur inspirant une défiance mutuelle; il écrivit à La Marck une Lettre qui ne devoit point être remise à son adresse.

» Le Comte de Nassau, lui disoit-
 » il, m'a fait part du dessein qu'il a
 » pris de quitter le service de l'Em-
 » pereur pour celui du Roi; vous
 » êtes l'ami du Comte de Nassau,
 » vous êtes le mien; avertissez-le
 » de terminer cette affaire avant

1521. » l'affront qu'on lui prépare. Douze
 » mille Suisses avec huit cent hom-
 » mes d'armes arrivent ce soir à trois
 » lieues du camp de Sickinghen ,
 » demain ils l'attaqueront & sa perte
 » est infaillible ; en même tems je
 » dois fondre à la tête de ma garni-
 » son sur le camp du Comte de Nas-
 » sau ; c'est cet affront qu'il faut qu'il
 » prévienne en consommant son ou-
 » vrage.

Bayard chargea un Payfan de cette Lettre, lui dit de passer à travers le camp de Sickinghen , & de s'y cacher de maniere qu'il soit vu & pris. Il le fut , Sickinghen lut la lettre & trembla. Cette defection du Comte de Nassau , dont il crut avoir surpris la preuve & que sa haine pour Nassau lui fit d'abord regarder comme indubitable , la défaite de Kifoulket, l'arrivée prétendue des Suisses , l'approche plus réelle de l'armée Francoise , la résistance opiniâtre de la Place , tout lui persuada que Nassau avoit juré sa perte , & que s'il restoit dans son poste , il alloit se trouver

ferré entre la Placé & deux corps d'armée supérieurs au sien. Il prit le parti de repasser la Meuse & d'aller se poster près du Comte de Nassau pour observer sa conduite. Nassau surpris de ce mouvement, envoya demander à Sickinghen ce qu'il signifioit. *Il signifie*, répondit Sickinghen avec colére, *que le Comte de Nassau n'en est pas encore où il pense, qu'il n'aura pas le plaisir de me voir périr avec mon armée, & que peut-être sa trahison lui coutera cher.* En même-tems il rangea son armée en bataille, & par cette démarche il obligéa le Comte de Nassau, qui n'entendoit rien à cette bizarre énigme, d'y ranger aussi la sienne. A la faveur de ce tumulte, le Payfan porteur de la lettre, se sauva & courut rendre compte à Bayard du succès de son artifice. Celui-ci voyant ses deux ennemis prêts d'en venir aux mains, s'écria : *donnons le signal de la bataille*, & il fit faire une décharge d'artillerie qui emporta plusieurs files des troupes de Naussau. Celui-ci craignit à son

tour d'être pressé à la fois & par la garnison & par Sickinghen qu'il soupçonnoit d'intelligence avec Bayard ; il étoit possible que dans ce cahos de défiance & d'incertitudes, les deux Généraux de Charles-Quint se détruisissent imprudemment, mais ils s'expliquèrent, & l'évasion du Payfan put les aider à deviner la vérité. Cependant Bayard tira un avantage réel de son artifice ; il l'avoit communiqué au Roi qui s'étoit avancé jusqu'à Reims pour se mettre à la tête de son armée & pour livrer bataille aux ennemis ; il lui avoit fait sentir la nécessité & la facilité de ravitailler la Place, au moyen du décampement de Sickinghen qui laissoit libre le passage de la Meuse. En effet de Lorges (1) fut chargé de jeter dans la Place un grand convoi & un corps de troupes considérable, ce qui réussit & le Duc d'Alençon s'avança jusqu'à deux lieues de Mézières avec le gros de l'armée.

(1) François de Montgomeri, Seigneur de Lorges.

Alors le Comte de Nassau désespéra de prendre cette Place que tous les François, excepté Bayard, avoient désespéré de pouvoir garder, & qu'ils n'avoient essayé de défendre que pour arrêter un instant l'ennemi; les Impériaux confus voulurent du moins ennoblir leur retraite, & diminuer par des avantages particuliers l'affront général que recevoit l'armée. Un trompette vint annoncer aux assiégés, que si quelqu'un d'entr'eux vouloit se trouver dans une Isle voisine de Mézières un jour qu'il indiqua, il y trouveroit le Comte d'Egmont prêt à le recevoir la lance à la main : ces défis s'offrent en foule dans l'histoire des Nations belliqueuses & indisciplinées. Montmorenci s'empressa d'accepter celui du Comte d'Egmont; les François disent que l'avantage du combat resta au premier, parce qu'il ne reçut aucun coup & qu'il brisa sa lance contre la cuirasse du Comte d'Egmont.

De Lorges qui venoit de ravitailler Mézières, proposa un autre com-

1521.

bat à pied & à la pique, qui fut accepté pour les Impériaux par un Seigneur du nom de Vaudrei, issu de ces Vaudrei qui avoient autrefois si bien servi Marie de Bourgogne contre Louis XI. Aucun des deux tenans n'eut d'avantage marqué.

Les Impériaux cherchoient encore à douter que la Place eût reçu autant de vivres qu'on le publioit; pour s'en éclaircir, le Capitaine Picart, envoya un tambour demander de sa part une bouteille de vin à de Lorges son ancien ami. On démêla aisément un pareil artifice. De Lorges envoya deux bouteilles, une de vin vieux, une de vin nouveau, & mena le tambour dans une cave garnie d'une multitude de tonneaux, mais dont la plupart n'étoient remplis que d'eau.

Belcar. liv.
16. n. 33.

Alors les Impériaux perdant toute espérance d'affamer comme de forcer Mézières, levèrent le siège sans oser attendre le Roi & son armée. François annonça cet heureux événement à la Duchesse d'Angoulême par une lettre qu'on ne rapportera point ici, parce

parce qu'elle est par-tout, & dans laquelle il dit qu'en cette occasion Dieu avoit bien montré qu'il étoit bon François.

1521.

On songea ensuite à Bayard ; on eut honte de laisser simple Lieutenant de Gendarmerie un homme dont on n'eût pas trop dignement payé les services par les plus grands honneurs ; le Roi lui donna le Collier de Saint Michel (1), & une Compagnie de cent hommes d'armes (2).

Martin Du
Bellay, l. 1.^{re}

Hist. du Che-
val. Bayard.

Les Impériaux voulurent essayer s'ils seroient plus heureux en Picardie qu'en Champagne ; ils gagnèrent Mauberfontaine & Aubenton pour s'avancer jusqu'à Vervin & à Guise ; ils exercèrent sur leur route les plus lâches violences ; ils brûlèrent tous les Bourgs & les Villages , ils massacrèrent le peuple désarmé sans distinction d'âge , d'état ni de sexe ; ils

(1) Alors l'Ordre du Roi.

(2) Telles Compagnies de ce temps ne se donnoient par faveur , dit Brantôme.

1521.

se rendirent odieux sans se rendre formidables. Le Roi gémissant de cette barbarie, les fit suivre pour arrêter & réparer autant qu'il se pourroit tout ce désordre.

Cependant d'un autre côté le Duc d'Alençon (1) reprenoit Mouzon ; de l'autre, le Duc de Vendôme pénétrant dans l'Artois & dans le Haynault, prenoit & démanteloit Bapaume & Landreci (2). Cette dernière Place fut prise par une témérité heureuse. On arrive aux portes une heure ou deux avant le coucher du soleil ; quatre ou cinq Porte-Enseignes

(1) Une Lettre du Roi écrite aux Députés pour les Conférences de Calais le 4. Octobre 1521. & tirée des Manuscrits de Béthune n°. 8467. nous apprend que ce fut le Duc d'Alençon qui reprit Mouzon & non pas le Comte de S. Pol, comme le P. Daniel le dit d'après Martin Du Bellay. Cette faute est peu importante.

Le Roi dans la même Lettre parle des cruautés qu'exerçoient les Impériaux, *ils brûlent & pillent quelques petites villes despourvues de gens & sans force, & tuent tout ce qu'ils y trouvent, Prêtres, femmes, & jusques aux petits enfans dedans les berts (berceaux) qui sont exploits desplaisans à Dieu, & dont le sang crie vengeance contr'eux.*

(2) Ou Landrecies,

des Bandes de Picardie , jaloux de se signaler , s'avancent le soir même , sans échelles , sans artillerie ; deux d'entr'eux grimpent au haut du pont-levis , tous deux sont renversés dans le fossé ; l'un d'eux est tué , mais les Bourgeois & sept ou huit cent Lansquenets , qui composoient la garnison , ne doutant point que le lendemain matin ils ne soient obligés de soutenir un assaut , s'effraient , quittent la Place pendant la nuit , après y avoir mis le feu , traversent la Sambre & courent se cacher dans la forêt de Mormaux où personne ne les suivit.

1521.

Les Impériaux ayant passé l'Oise , fuyoient entre la Sambre & l'Escaut , toujours suivis par le gros de l'armée Françoisse ; ils gagnèrent ainsi Valenciennes où l'Empereur vint les recevoir en personne avec un renfort considérable ; les Electeurs & les Cercles de l'Empire lui avoient offert des troupes pour la défense des Pays-Bas & il les avoit refusées , soit qu'il ne voulût pas commencer par

leur être à charge , soit qu'il se crût assez fort sans leur secours ; il les pria seulement de tenir ces troupes prêtes pour la défense de l'Allemagne, si elle étoit attaquée.

Le Roi ayant appris l'arrivée de l'Empereur , rassembla toutes ses forces , & fit jetter un pont sur l'Escaut entre Bouchain & Valenciennes pour aller lui livrer bataille.

L'Empereur envoie le Comte de Nassau avec douze mille Lansquenets & quatre mille chevaux pour empêcher le passage de l'Escaut. Le Comte de S. Pol avoit déjà passé, & avec son Infanterie bien retranchée dans des marais & rangée en bataille du côté de Valenciennes , couvroit le gros de l'armée qui passoit alors sur le pont qu'on venoit de jetter. Tandis que Nassau délibere s'il attaquera le Comte de S. Pol, toute l'armée passe, se développe, se range en bataille , & déjà Nassau n'est plus même en état de se défendre, il se retire , il traverse en tremblant trois grandes lieues qui le sépareroient du

camp de l'Empereur ; un brouillard épais favorise la fuite , & cachant le nombre de ses troupes aux François , met ceux-ci dans la plus grande incertitude ; les uns croient que l'Empereur est là en personne avec toute son armée , & qu'il seroit téméraire de risquer dans les ténèbres une affaire générale ; les autres soutiennent que ce n'est qu'un détachement qui se retire en désordre & qu'on détruira aisément si on l'attaque. Ce dernier avis étoit celui du Connétable de Bourbon , de Louis de la Tremoille , du Maréchal de Chabannes , des Capitaines les plus expérimentés. Le premier avis appuyé par le Duc d'Alençon & par le Maréchal de Châtillon prévalut par les intrigues qui divisoient alors l'armée. La Duchesse d'Angoulême avoit chargé le Maréchal de Châtillon d'empêcher que le Roi ne s'exposât trop , & d'ouvrir ou d'appuyer tous les conseils prudents. D'ailleurs elle vouloit se venger du Connétable qui l'avoit méprisée , & le

1521.

Roi son fils servoit sa colere ; il désobligea sensiblement le Connétable dans ce passage de l'Escaut. Le Connétable regardoit comme un droit de sa place de conduire l'avant-garde ; le Roi en donna la conduite au Duc d'Alençon. Ce fut encore au desir de contredire & de mortifier le Connétable , que le Roi sacrifia le desir qu'il avoit de combattre. En vain la Tremoille , Chabannes & Bayard demandoient qu'on leur permit de poursuivre les Impériaux à la tête de leurs Compagnies d'hommes d'armes , & promettoient de les défaire avec ce petit nombre de troupes ; l'armée passa toute la nuit dans l'inaction ; on se contenta de détacher un peloton de cavalerie qui fit quelques prisonniers & tua quelques soldats de l'arrière-garde Impériale. L'Empereur fut si frappé du danger que son armée avoit couru , qu'il s'enfuit dès cette nuit même dans la Flandre avec cent chevaux. Ainsi François I. eut l'honneur de voir l'Empereur fuir devant lui , mais il

Mém. de
Martin Du
Bellay , l. 1.

auroit pû avoir la gloire de le battre , & il ne trouva plus depuis cette occasion si précieuse qu'il avoit laissé échapper ; il *sembla* , dit Mezerai , *qu'en dépit de ce qu'il ne l'avoit pas embrassée à l'heure qu'elle lui tendoit les bras , elle eût juré de le fuir toujours & de ne se présenter jamais à lui.* Il se procura en passant le foible dédommagement de prendre Bouchain , puis ils'avança vers Marchienne pour passer la Scarpe & aller dégager Tournay , que le Gouverneur de Flandres & le Seigneur de Lignes tenoient assiégé depuis trois ou quatre mois. Leurs partis faisoient des courses continuelles en Flandres, en Artois, en Picardie ; un parent de Baurein , Chambellan de l'Empereur , traversant un village du Boulenois pour le piller , son cheval s'abbatit & le renversa aux pieds d'une fille de vingt ans , qui saisissant l'occasion , le prit à la gorge ; soit qu'il ne pût ou qu'il ne voulût pas se défendre (1) , elle

1521.

Abregé
 Chronolog.
 hist. de France
 François I.

(1) Lettre de la Fayette au Roi, écrite de Boule-

1521.

le désarma , & lui donna tant de coups qu'il en mourut le lendemain.

Nous trouvons dans une lettre du 12 Juin 1521. (1) adressée à François I. quelques traces d'une proposition (2) d'inonder le Brabant en rompant une digue ; nous ignorons si le Roi aussi ennemi de la destruction qu'amoureux de la gloire , eut le courage de rejeter ce projet. Les histoires imprimées ni les manuscrits ne nous apprennent point qu'il ait eu aucune suite , mais nous n'avons pas cru devoir priver le public de cette anecdote , toute imparfaite qu'elle est.

Les succès que la France avoit alors du côté des Pays - bas ne se démentoient pas du côté de l'Espagne. Si la défaite & la prise de Lesparre avoient d'abord répandu la consternation dans le parti des

gne le 4. Octobre 1521. Bibliothèque du Roi , Manuscrits de Béthune, n°. 8469. fol. 16.

(1) Manuscrits de Béthune, n°. 8488. fol. 75.

(2) L'Auteur de la proposition & de la lettre n'est pas nommé.

François, elle fut peu à peu dissipée par des efforts plus heureux. D'Estissac qui, en l'absence de Bonnivet, commandoit dans tous les Pays d'au delà de la Garonne, fit fortifier promptement Bayonne & Saint Jean de Luz, rassembla toutes les Troupes de la Guyenne & de la Gascogne, convoqua le ban & l'arrière-ban de ces Provinces. Le jeune Roi de Navarre ne voulant point rester oisif pendant qu'on mouroit pour lui, levoit de nouvelles Troupes, jettoit du secours dans quelques Places, donnoit le tems à Bonnivet d'arriver avec une armée composée de six mille Lansquenets commandés par ce brave Comte de Guise & de quatre cent hommes d'armes. Bonnivet employé jusqu'alors dans les négociations avec des succès divers, entroit dans une carrière nouvelle. Ce Général dont le nom ne présente plus aujourd'hui que l'idée d'un Courtisan gâté par la faveur n'étoit pas absolument sans mérite, il avoit au moins un grand courage ; mais la

Du Bellay
liv. I.

1521.

France a trop souffert de ses fautes pour pouvoir les lui pardonner en faveur de quelques vertus.

Deux femmes regnoient alors sur le cœur du Roi, l'une étoit la Duchesse d'Angoulême sa mere, l'autre la Comtesse de Château-Briant. L'empire de cette dernière croissoit, dit-on, de jour en jour, la vertueuse Claude feignoit de l'ignorer, elle souffroit & gémissoit en silence, mais la Duchesse d'Angoulême jugeoit que c'étoit à elle qu'on donnoit une rivale ; la Comtesse de Château-Briant mettoit ses frères à la tête des armées, la Duchesse d'Angoulême leur opposoit Bonnivet, qui s'étoit vendu à tous ses caprices & pour qui elle connoissoit l'inclination du Roi. Cette inclination & la reconnoissance que le Roi devoit à la mémoire du Grand-Maître de Boisy, pouvoient rendre le crédit de Bonnivet indépendant de la Duchesse d'Angoulême, mais elle eut l'adresse d'en faire sa créature & lui de vouloir l'être. Ce fut par

elle que Bonnivet. obtint d'être nommé pour réparer les fautes & les malheurs de Lesparre. Il s'empare d'abord de quelques châteaux situés dans les montagnes, il menace ensuite Pampelune, & par une marche habile tourne tout à coup vers Fontarabie, il passe la rivière d'Andaye à la vue d'un grand corps de Troupes Espagnoles, dont l'intrépidité du Comte de Guise & de ses Lansquenets, sembla enchaîner la valeur. Les Lansquenets ayant gagné l'autre rive, la baisèrent avec transport, suivant un usage qui leur est familier, lorsqu'ils vont au combat, ils courent aux ennemis, qui malgré l'avantage du nombre, prennent la fuite & se retirent dans Fontarabie. Cependant le Château de Béhaubie que les Espagnols occupoient encore entre Fontarabie & Andaye, dominoit sur le seul chemin par où les vivres pouvoient arriver au Camp des François, il fallut d'abord s'en emparer. L'Amiral disposa si heureusement ses

batteries, qu'un grand coup de canon ayant enfilé une Canonnière des ennemis, fit éclater une des meilleures pièces de leur Artillerie & tua le Canonier avec deux ou trois Soldats. La frayeur faisoit alors les Affiégés, qui obligèrent le Commandant de se rendre à discrétion. Bonnivet ayant ainsi assuré la route des vivres, s'occupa tout entier du siège de Fontarabie.

Cette Place, une des plus importantes Clefs de l'Espagne, avoit jusqu'alors passé pour imprenable ; la nature avoit pourvu de toutes parts à sa défense. Elle avoit au Levant la riviere d'Andaye, à l'embouchure de laquelle elle étoit située ; une chaîne de montagnes la rendoit inaccessible par le Midi & le Couchant, la Mer qu'elle avoit au Nord pouvoit lui fournir des rafraîchissemens continuels, car la Marine d'Espagne, moins négligée alors que celle de France, dominoit sans rivale sur la Mer de Biscaye & de Gascogne, & venoit insulter impu-

inément les Navires François jusques dans la Gironde. Mais une partie de ces obstacles étoit déjà levée, l'Andaye étoit passée, les François étoient campés sous les murs de Fontarabie, l'Artillerie eut bientôt fait brèche, on livra un assaut qui ne réussit point, où Saint-Bonnet, Curton & Duras firent en vain des efforts incroyables avec les Gascons & les Basques du Roi de Navarre. Le lendemain les Assiégés voyant l'Amiral dresser une batterie sur une hauteur qui dominoit les remparts, se hâterent de prévenir un second assaut par une capitulation.

1521.

Belcar. liv.
16. n. 37.

Au milieu de toutes ces hostilités, les conférences pour la Paix étoient ouvertes à Calais. Le Roi d'Angleterre vouloit absolument être l'arbitre de l'Europe, il ne cessoit de menacer celle des deux Puissances, qui résisteroit à ses décisions, de se déclarer contr'elle. Volfey dépositaire de son autorité, ne se bornoit plus à l'exercer sur des Sujets, dans

1521.

le sein de l'Angleterre; le fils d'un Boucher d'Ipswich jugeoit à Calais les Empereurs & les Rois; ils'étoit rendu dans cette ville, suivi d'une Cour nombreuse & de presque tout le Conseil d'Angleterre. Charles & François y avoient envoyé des Plénipotentiaires, à la tête desquels étoient les Chanceliers de France & d'Espagne qui devoient discuter les plus grandes questions de Droit Public.

Les Plénipotentiaires François; outre Duprat, étoient le P. Président de Selve, le Maréchal de Chabannes & Robert Gédoyne (1). Les Espagnols (2), outre le Chancelier Gattinara, étoient de Bergues, l'Abbé de Saint Bertin son frère, un Toulousain homme de

(1) Nommés suivant cet ordre dans le pouvoir du 28 Juillet 1521, Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n. 8492, fol. 122.

(2) Lettre d'Olivier de la verrière au Roi, du 2. Août 1521, Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n. 8491, fol. 168.

DE FRANÇOIS I. 159
Loi, nommé Joffe, un Arragonnois,
nommé May.

1521.

Trois grands objets devoient principalement être agités dans les conférences ; la restitution de la Navarre, la restitution du Royaume de Naples, les droits sur la Bourgogne ; nous sommes obligés d'en renvoyer la discussion à une dissertation particulière qui sera placée à la fin de ce volume.

Le résultat général fut que les Rois d'Espagne ne pouvoient se laver du crime de l'usurpation à l'égard de la Navarre & du Royaume de Naples. Mais le Juge étoit prévenu, Volfey donnoit à tout moment des marques de la plus grande partialité. Charles-Quint lui avoit, dit-on, promis d'employer tout son crédit pour le faire élire Pape à la première vacance ; d'ailleurs Volfey n'aimoit point le Chancelier Duprat dont il craignoit le génie transcendant ; il avoit témoigné des répugnances assez fortes à négocier avec lui, il auroit mieux aimé qu'on eût

1521.

envoyé à Calais l'Amiral de Bon-
nivet (1), avec lequel il avoit traité
autrefois de la restitution de Tour-
nay. On avoit proposé une suspen-
sion d'armes pendant les conférences
de Calais ; au mépris de cette pro-
position l'Empereur commettoit
toute sorte d'hostilités & excitoit
sous main des troubles dans le Mi-
lanès & ailleurs ; quand les Ambas-
sadeurs de France s'en plaignoient,
Volfey répondoit en souriant : *Il est
piqué des pertes qu'il a faites , il
cherche à s'en vanger , mais ses inten-
tions sont bonnes , & ne tendent qu'à
la Paix.*

Pendant ces mêmes conférences, on
eut lieu de soupçonner les Impériaux
d'avoir formé une entreprise sur Ar-
dres ; Duprat en parla au Cardinal,
qui lui répondit : *Ils n'ont garde d'y
toucher.* Cependant l'entreprise écla-
ta ; les Impériaux vinrent pour sur-

(1) Lettre d'Olivier de la Vernade du 2. Août
1521, Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Bé-
sime, n. 8401. fol. 133.

prendre la ville pendant la nuit, ils furent repoussés avec honte, grace à la vigilance & au courage des François, parmi lesquels on vit une vieille femme arracher la hallebarde d'un Soldat ennemi & lui en porter au visage un coup dont il mourut sur le champ ; tous ceux des Impériaux, qui avoient pénétré jusques sur les remparts, furent précipités dans le fossé, les autres prirent la fuite. Duprat se plaignit au Cardinal de cette infidélité ; le Cardinal se contenta de répondre froidement : *Ils n'y retourneront plus.* (1) Quelques jours après Ardres fut pris & rasé par les Impériaux, beaucoup d'Anglois eurent part à cette expédition. Théroüenne pensa aussi être surpris, sans que tant d'infractions de la Trêve proposée parussent pouvoir Volsey.

1521.

Quelquefois les Anglois laissoient

(1) Lettre écrite au Roi par ses Plénipotentiaires à Calais le 7. Septembre 1521, Manuscrits de Béthune, vol. coté 2492, fol. 36.

1521.

éclater des défiances injurieuses pour les François. Un jour le Cardinal Volsey dit aux Plénipotentiaires François de l'air d'un homme qui annonce une nouvelle considérable.

» On a cru devoir arrêter un hom-
 » me qu'on a trouvé sur les murail-
 » les, muni d'un plomb & d'une
 » corde avec lesquels il les nivelloit
 » & les mesuroit. Il seroit affreux
 » que tandis que nous sommes ici
 » occupés à défendre vos intérêts,
 » à concilier vos différens, vous euf-
 » siez l'ingratitude de former des
 » entreprises contre une Place qui
 » appartient au Roi d'Angleterre.
 » Je n'ai garde de vous en croire
 » capables, mais enfin l'homme
 » qu'on a arrêté est un domestique
 » de M. de la Bastie.

La Bastie étoit l'Ambassadeur de France en Angleterre, qui avoit suivi le Cardinal Volsey à Calais. Il répondit avec la plus grande ingénuité : » Il est vrai, cet homme est
 » à moi, mais il n'y est que depuis
 » huit jours, je ne le connois point.

» je fai seulement qu'il est Irlan-
 » dois & qu'il m'a été donné par un
 » Gentilhomme du Roi d'Angle-
 » terre, mais puisqu'il est entre vos
 » mains, je ne le réclame point,
 » je vous prie au contraire de
 » le faire mettre à la question,
 » pour qu'on sache si c'est moi
 » qui lui ai ordonné de mesurer vos
 » murailles.

Cependant les têtes Angloises s'échauffoient, le bruit se répandoit dans toute la ville que les François avoient voulu surprendre Calais; enfin quand on eut bien approfondi l'affaire, on trouva que cet homme s'amusoit par désœuvrement à pêcher à la ligne, (1) & qu'il avoit mis un petit morceau de plomb au bout de sa ficelle pour faire entrer l'hameçon dans l'eau.

On voit par une lettre du Chancelier Duprat au Roi, (2) de combien

(1) Lettres des Députés pour les Conférences de Calais, au Roi, du 5. Août 1521, Manuscrits de Béthune, n°. 3491, fol. 8.

(2) De Calais le 1. Septembre 1521, Bibliothé-

1521.

de petites circonstances pouvoit dépendre le succès des négociations de Calais : » Sire, écrivoit Duprat, » le Cardinal (Volfey) en allant à » la Messe, tiroit peine sur sa Mu- » le, & ma dict qu'il étoit grevé » en façon que ne pouvoit endu- » rer le cheval. Si ma demandé si » avoye une lictiere. J'eusse voulu » en avoir une, & qu'il m'eust couf- » té deux fois autant qu'elle pour- » roit valoir ; Sire, vous lui ferez » chose fort agréable, si votre plai- » sir étoit de lui en envoyer une, » vous congnoissez le Personnaige & » voyez le temps qui court, elle ne » seroit pas perdue, & d'autant que » a Madame (2) en grande vénéra- » tion, quand le don se feroit au » nom d'elle, m'a semblé soubz » correction que n'y auroit que » biens & que l'en trouveroit meil- » leure, car scet que vous n'en

que du Roi, Manuscrits de Béthune, n. 8491, fol. 29.

(1) C'est ainsi qu'on nommoit la Duchesse d'Angoulême.

» usez point, & penseroit que se-
 » roit de celles de mad. Dame.

 I, 21.

» Il n'est possible (1), écrivoit
 » un homme de la suite des Pléni-
 » potentiaires François, de mieux
 » suivre le vouloir & intention du
 » Roi que mond. Sr le Chance-
 » lier a fait en captant la grace du
 » Cardinal par bons & gracieulx
 » moyens, led. Cardinal lui de-
 » manda hier du vin de France,
 » Monfr. le Chancelier a envoyé
 » par tout pour en recouvrer du
 » bon pour lui bailler.

La discussion des Droits litigieux
 n'ayant fait qu'éloigner les esprits au
 lieu de les rapprocher, le Cardinal
 arbitre proposa de laisser toutes ces
 questions indécises & de faire une
 Trêve de six, de sept, de huit, de dix
 ans (2). Cette proposition captieuse,
 suggérée peut être par les Ministres

(1) Lettre de Denis Poillot au Trésorier. Rober-
 ter du 1. Septembre 1521, Bibliothèque du Roi,
 Manuscrits de Béthune, n. 8492, fol. 129.

(2) Lettre des Députés pour les Conférences de
 Calais au Roi du 9. Août 1521, Bibliothèque du
 Roi, Manuscrits de Béthune, n. 8491, fol. 17.

1521.

Espagnols, tendoit évidemment à laisser l'Empereur en possession des Royaumes de Navarre & de Naples, & à lui faire acquérir sur ces États par le laps de temps une espèce de droit qu'il n'avoit point encore, elle fut rejetée hautement par les Ministres François.

Si l'on veut savoir au reste quel étoit le ton de la dispute dans ces conférences, en voici un exemple assez singulier : le Chancelier de France avoit dit qu'il consentoit de perdre la tête, si on lui faisoit voir que le Roi son Maître eût secouru Robert de La Mark dans son expédition contre l'Empereur. Le Chancelier de l'Empereur dit : je demande la tête du Chancelier de France, car j'ai ici des lettres qui prouvent la connivence de François I. avec Robert de La Mark. Vous n'aurez point ma tête, répondit Duprat, car j'ai ici les originaux des lettres dont vous parlez, & elles ne signifient point du tout ce que vous dites. *Quand on m'adju-*

geroit votre tête, repliqua le Chancelier Impérial, (1) je n'en voudrois point, j'aimerois mieux en la place une tête de cochon, elle seroit meilleure à manger. C'est ainsi que les deux plus grands Ministres des deux plus grands Monarques de l'Europe traitoient les plus grands intérêts.

1521.

Le Cardinal décidé à remporter dans son Isle la Couronne d'Olivier, imagina de traiter avec François I, directement & sans l'entremise de ses Plénipotentiaires, il dépêcha le Lord Grand-Chambellan & le Lord S. Jean pour lui proposer la Paix aux conditions suivantes ; que les Impériaux leveroient le siège de Tournay, qu'ils retireroient leurs Troupes du Milanès, que les François de leur côté rappelleroient celles qu'ils avoient dans les Pays-Bas & sur les frontières d'Espagne; que les autres différens qui restoient

(1) Manuscrits de Béthune, vol. coté 8179
Ce volume contient un Procès-verbal des Conférences de Calais, d'où est tiré en partie ce qu'on vient de rapporter.

1521.

entre les deux Monarques seroient toujours soumis à l'arbitrage du Roi d'Angleterre, qui rendroit sa décision quand il pourroit, quand il voudroit. C'étoit toujours laisser l'Empereur en possession des Royaumes contestés. Cette proposition n'étoit que la première mal déguisée ; c'étoit une trêve indéfinie à laquelle on donnoit le nom de paix ; mais une paix, pour être solide, doit régler les droits litigieux, & celle-ci ne régloit rien.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 1.

Belcar. liv.
16. n. 36.

Tandis que le Roi déliberoit sur les offres du Cardinal, il reçut la nouvelle de la prise de Fontarabie que le présomptueux Bonnivet promettoit de faire suivre bien-tôt de celle de S. Sébastien ; il s'étoit fait une si haute idée de l'importance de ces deux Places, qu'il croyoit que l'Empereur seroit forcé de restituer la Navarre pour les recouvrer, il inspira une partie de cette idée à la Cour, la Duchesse d'Angoulême l'appuya, François I. qui d'ailleurs étoit peu porté à la paix, voulut

voulut conferver Fontarabie, l'Empereur exigea qu'on lui rendît cette Place ; le Roi d'Angleterre demanda qu'elle fût mife en fequeftre entre fes mains, François I. la garda, la paix ne fe fit point, on fit feulement un Traité pour la liberté de la pêche.

Mézerai accufe le feul Bonnivet d'avoir fait refufer la Paix, & prend de-là occafion d'attaquer durement fa Mémoire. *C'eft ainfi*, dit-il, *qu'un Miniftre vifionnaire & ambitieux jetta fon Roi & fa Patrie dans une fuite infinie de calamités.* Il nous femble que Mézerai fe livre un peu trop ici à fon zèle amer contre les Favoris ; du moins il eft sûr que Bonnivet ne fut point le feul qui n'approuva pas la Trêve dangereufe qu'on propofoit à François I. fous le nom de Paix. Les Plénipotentiaires François qui négocioient à Calais, lui mandèrent expreffément : *Nous ne ferons jamais affez malheureux, pour vous confeiller d'y fouscrire* (1).

(1) Lettre des Députés pour les Conférences
Tome II.

1521.
Abreg. Chronolog.

Mézerai se sert contre Bonnivet du grand nom du Comte de Guise ; il prétend que ce Héros , prévoyant qu'on ne pourroit garder Fontarabie , ou que si l'on s'obstinoit à garder cette Place , elle seroit un obstacle à la Paix , vouloit qu'elle fût démantelée , & que les matériaux fussent employés à construire une Forteresse à Andaye , Ville située à la droite de la riviere du même nom , du côté de la France ; par ce moyen l'on eût ruiné un boulevard de l'Espagne , on eût assuré davantage la frontière de la France , on eût évité l'embarras de restituer ou de garder Fontarabie ; mais Bonnivet enyvré de sa conquête , & croyant qu'elle l'égaloit aux plus grands Généraux , rejeta l'avis du Comte de Guise. Il fit plus , selon Mézerai , il s'endormit à l'ombre d'un si beau laurier & négligea de s'assurer de plusieurs Places qu'il pouvoit prendre

de Calais au Roi du 9. Août 1521 , Bibliothèque du Roi , Manuscrits de Béthune , n. 8491 , fol. 17.

DE FRANÇOIS I. 171
en très-peu de jours sans aucun
danger.

1521.

Au reste Fontarabie fut conservée avec encore plus de gloire qu'elle n'avoit été conquise, mais cette gloire est étrangère à Bonnivet ; ce fut le brave Daillon du Lude d'une valeur long-tems exercée dans les guerres d'Italie sous Louis XII. qui fut nommé Gouverneur de cette Place ; il justifia bien ce choix par le courage persévérant avec lequel il la défendit pendant treize mois entiers contre toute l'armée d'Espagne, il soutint quantité d'assauts, il soutint surtout les horreurs d'une de ces famines, dont les exemples sont même rares dans l'histoire des malheurs & des fureurs des hommes ; il y avoit long-tems que tous les animaux domestiques étoient dévorés, que les alimens les plus immondes, les plus dégoûtans, manquoient à la faim enragée de la garnison ; qu'on s'arrachoit des cuirs grillés, des parchemins bouillis, & du Lude ne parloit point de se rendre, quoiqu'il ne re-

Mém. de
Du Bellay,
liv. 2.

Belcar. liv.
17. n. 16.

1521.

cût aucun secours. Bonnivet depuis long tems étoit retourné à la Cour, & ne songeoit plus à Fontarabie que pour exagérer la gloire qu'il avoit eue de s'en rendre maître, la Cour occupée de tant d'autres objets, étoit forcé de perdre de vûe celui-là. Cependant la belle défense de du Lude fit ouvrir les yeux, on ne voulut point en perdre le fruit, on envoya le Maréchal de Châtillon avec une armée pour faire lever le siège de Fontarabie, tandis qu'une flotte commandée par Lartigue, Amiral de Bretagne, devoit porter à cette Place les rafraîchissemens dont elle avoit un si pressant besoin. Le Maréchal de Châtillon ne put arriver que jusqu'à Dax, où la mort l'arrêta (1). Le Maréchal de Chabannes prit le commandement de son armée, il s'avança jusqu'à la riviere d'Andaye, où il attendit la flotte de Lartigue qui devoit le seconder ; mais Larti-

Le 24. Août
1542.

(1) Anne de Montmorency son beau-frère, fut fait Maréchal de France à sa place.

gue se faisant trop attendre, Chabannes plein d'une généreuse impatience, passa l'Andaye à la vûe des ennemis, dont l'armée déjà supérieure à la sienne, venoit encore de recevoir un renfort de six mille Lansquenets commandés par le Comte de Furstemberg. Chabannes les attaqua dans leurs lignes, les força, entra triomphant dans Fontarabie qu'il ravitailla, tandis que les Espagnols & les Allemands effrayés, se cachotent honteusement dans les montagnes de la Biscaye. Du Lude, après des travaux si longs & si pénibles avoit besoin de repos, il revint à la Cour, où les embrassemens de son Maître & les applaudissemens du public furent sa plus flatteuse récompense; on ne l'appelloit que le *Rempart de Fontarabie*. On mit en sa place le Capitaine Frauget, Lieutenant de la Compagnie de Châtillon, dont on croyoit le courage égal à l'expérience.

Dans les Pays-Bas, les négociations pour la paix, avoient retenu

1521.

l'armée Françoisse immobile et tre la Scarpe & l'Escaut vers Marchiennes. Cependant Tournay toujours pressé par les Impériaux, ne recevoit point de secours, la saison s'avançoit, des pluies abondantes enflaient les rivières, & bien tôt on vit qu'il n'étoit plus possible de passer la Scarpe à Marchiennes pour secourir Tournay, il fallut revenir du côté de la Picardie pour y prendre des quartiers d'hiver. Dans cette marche l'armée Françoisse fut exposée à un assez grand danger qu'elle évita heureusement. Il avoit fallu passer la petite rivière de Ry, qui tire sa source des étangs d'Oisy, & qui se décharge dans l'Escaut près de Bouchain : l'avant-garde, le corps de bataille, une partie même de l'arrière-garde avoient passé sans difficulté, lorsque divers ponts construits sur la chaussée s'étant rompus, & plusieurs chariots du bagage ayant été renversés dans les marais, la confusion se mit dans l'armée, la marche fut interrompue, la partie de l'arrière-garde

qui étoit encore au de-là de la rivière, fut obligée d'y rester, & de passer la nuit dans un endroit où l'armée n'étoit pas à portée de la secourir. Au point du jour, un détachement considérable, sorti de Douay, s'avança pour reconnoître les François, mais leur cavalerie présentant un front formidable, couvrit par des mouvemens si habiles tout le désordre de la chaussée, que les ennemis n'en apperçurent rien; si l'on en eût été instruit, & que les garnisons de Douay & de Valenciennes se fussent unies pour en profiter, le moindre malheur qui eût pû arriver aux François, auroit été de perdre leur arrière-garde & une grande partie du bagage. A peine avoit on échappé à ce péril, qu'on apprit que la ville de Hesdin étoit sans garnison, & que le lendemain on y célébroit les nûces de la fille unique du Receveur Général de l'Artois; les fêtes que ces nûces entraînoient & la négligence qui devoit en être la suite, firent naître le projet de surprendre cette

1521.

Du Bellay,
liv. 1.Belcar. liv.
16. n. 56.

Place. Le Connétable à la tête de l'avant-garde, le Comte de S. Pol avec six mille hommes de pied, le Duc de Vendôme avec l'arrière-garde, partirent sur-le champ, firent une marche forcée en traversant l'Artois dans presque toute sa largeur; ils arrivèrent aux portes de Hesdin, tandis qu'on les croyoit encore aux environs de Bouchain; ils prirent Hesdin d'emblée, & firent dans cette ville opulente, l'ancienne demeure des Ducs de Bourgogne, Comtes de Flandre, un butin propre à les dédommager de la perte de Tournay, qui n'étant point secouru, fut obligé de se rendre après six mois de siège. Le Roi avoit quitté l'armée avant la prise de Hesdin & la perte de Tournay.

1522.

Presque tout l'hiver se passa en escarmouches & en surprises; au commencement du printemps, les Impériaux prétendirent faire le siège de Dourlens, qu'ils levèrent avec une promptitude ridicule avant l'arrivée des garnisons voisines, qui se

rassembloient pour secourir cette Place. Mais bien-tôt le parti Impérial sembla se fortifier d'un appui formidable ; les Anglois se déclarèrent contre la France, en prenant pour prétexte le refus que François I. avoit fait de souscrire à la Paix proposée par le Cardinal Volsey, & de mettre Fontarabie en sequestre entre leurs mains, mais ils avoient d'autres sujets de rupture.

1522.

La France qui connoissoit les mauvaises intentions du Roi d'Angleterre, avoit interrompu le payement de quelques sommes qu'elle lui devoit ; elle continuoit d'ailleurs plus que jamais ses correspondances avec l'Ecosse, & entretenoit ce Royaume dans la haine qu'il avoit vouée à l'Angleterre (1).

(1) Outre le témoignage de l'histoire sur ces correspondances avec l'Ecosse, nous avons sous les yeux deux pièces manuscrites qui méritent quelque considération. L'une est une Ordonnance du 29 Mai 1521, pour payer 190 liv. à Nicolas de Croismare, qui avoit porté en Ecosse 50000 écus au sieur d'Aubigny (c'étoit vraisemblablement le Maréchal Robert Stuart d'Aubigny) & à un sieur

1522. L'Empereur voyant que Henri VIII. & Volsey lui étoient favorables, passa encore en Angleterre pour tirer parti de leurs dispositions. Du Bellay, Liv. 2.

Sleidan, Commentar. Liv. 3.

Alors fut conclu entre l'Empereur & le Roi d'Angleterre le Traité de Vindfor, par lequel l'Empereur s'engageoit à entrer en France du côté de l'Espagne, & Henri VIII. du côté de la Picardie, chacun avec une armée de quarante mille hommes d'infanterie & de dix mille de cavalerie. L'Empereur devoit aussi aider Hen-

Jean de Planis, *pour être employés*, dit le Roi, à nos *secrètes affaires*. L'autre est une Lettre du Conseil de la Régence d'Ecosse à François I. du 19. Juillet 1521, par laquelle on le prie de renvoyer en Ecosse ce Duc d'Albanie, qui avoit obtenu la tutelle du jeune Roi, au préjudice de la Reine Mere, sœur de Henri VIII. (Bib. du Roi, Manus. de Béthune, n°. 8493, fol. 35.)

Il est vrai que par des Lettres du Roi & de la Duchesse d'Angoulême, on voit la répugnance qu'ils avoient à laisser partir le Duc d'Albanie qui vouloit partir malgré eux. (Manus. de Béthune, vol. coté 8503, fol. 1. & 12.)

Quant aux tems postérieurs à la rupture de l'Angleterre avec la France, mille lettres prouvent l'intelligence de la France avec l'Ecosse, & elle n'est pas contestée, nous avertissons seulement qu'on en trouve les détails dans ces Lettres.

ri VIII. à subjuger l'Ecosse , & Henri VIII. devoit l'aider à recouvrer la Gueldre & la Frise. Le Pape les Vénitiens , les Suisses étoient invités à entrer dans cette alliance. L'Empereur promettoit de payer à Henri VIII. les sommes que François I. lui devoit, afin que cette Ligue ne lui fît rien perdre, & à Volsey qui ne vouloit rien perdre non plus, douze mille livres de pension que François I. lui avoit données sur l'Evêché de Tournay (1). Enfin l'Empereur devoit épouser la Princesse Marie , fille de Henri VIII. Il est vrai qu'elle étoit promise depuis long-tems au Dauphin , & que Charles-Quint avoit promis d'épouser la Princesse Charlotte , mais les deux Souverains commençoient par déclarer qu'ils se croyoient quittes de tout engagement envers la France. D'ailleurs , on l'a déjà dit , à qui

1522.

(1) On a déjà dit qu'il lui avoit refusé cet Evêché, que Volsey desiroit ardemment , & sur lequel il avoit compté.

1522.

Charles-Quint ne s'étoit-il pas promis ? l'Empereur Maximilien ne signoit aucun Traité sans toucher une somme d'argent ; Charles-Quint n'en signoit presque point qui ne contînt une promesse de mariage. Henri VIII. qui le savoit, voulut l'enchaîner par un dédit de quatre cent mille écus ; on verra dans la suite les contestations que ce Traité fit naître.

Henri VIII. parut d'abord vouloir l'exécuter de bonne foi , il envoya déclarer solennellement la guerre à François I. par un Héraut pendant que l'Empereur étoit encore en Angleterre. Le poids de cette guerre tomba d'abord sur les Commerçans des deux Nations , dont les effets furent saisis & confisqués de part & d'autres. Thomas Havard , Viceroy d'Irlande , fit une descente en Bretagne , & pilla Morlaix , ville alors fort riche , où les Marchands Anglois avoient beaucoup d'effets , que l'avarice du Soldat ne respecta pas plus que ceux des François. Les Anglois firent aussi une descente près de Cher-

bourg , dont ils ravagèrent les environs ; (1) en même tems une autre armée Angloise , commandée par ce Duc de Suffolk , beau-frère du Roi d'Angleterre , qui avoit été Ambassadeur en France sous Louis XII. descendit à Calais ; elle tenta d'abord sans succès de surprendre Boulogne , (2) puis elle alla se joindre aux Troupes que commandoit le Comte de Bure , Lieutenant Général pour l'Empereur dans les Pays-Bas. La Picardie paroissoit en danger , les François ne pouvoient plus songer à tenir la campagne , il falloit qu'ils se renfermassent dans les Places au hasard de ne pouvoir les défendre. Cependant la sage conduite du Duc de Vendôme , Gouverneur de Picardie auquel se joignit la Tremoille ; Gouverneur de Bourgogne ; la valeur , la bonne intelligence , la capa-

(1) Lettre au Roi d'Angleterre , du mois de Juin 1522.

(2) Lettre du Comte de Surrey aux Seigneurs du Conseil du Roi d'Angleterre , du 27 Mai 1522.

1522.

cité des principaux Capitaines qui servoient sous le Duc de Vendôme, tels que le Comte de S. Pol son frere, le Comte de Guise, Pontdormy, l'honneur du nom de Créquy, de Lorges, &c. l'attention qu'on eut de rassembler à propos les garnisons, de les distribuer avec une sage économie dans les Places menacées; de faire des sorties fréquentes & toujours avec succès, sans s'écarter trop des retranchemens; de harceler sans cesse l'ennemi, de lui couper les vivres, de le miner en détail, de profiter de tous les avantages; toutes ces ressources du génie, de la prudence & de l'activité, suppléant à la force, continrent à la fois & les Anglois & les Impériaux, & firent échouer presque toutes leurs entreprises.

Le véritable Duc de Suffolck, de la Branche d'York (1) voyant la guerre allumée entre la France & l'Angleterre, ne manqua pas de

(1) Voir l'Introduct. chap. 3. art. Angleterre.

fortir de sa retraite d'Allemagne & de venir avec un Corps considérable de Lansquenets partager la gloire de cette Campagne.

1522.

Avant que les Impériaux fussent joints avec les Anglois, le Comte de S. Pol & le Comte de Guise ayant pris & brûlé Bapaume & voulant aller faire le dégât dans la partie du Pays ennemi située entre la Scarpe & l'Escaut, écrasèrent en passant un Corps considérable des Impériaux posté à l'Ecluse, dans le même endroit où l'année précédente, l'Armée Françoisse avoit passé avec tant de péril la petite riviere de Ry. Le jeune François de Lorraine (1), auquel étoit réservé l'honneur de rendre un jour Calais à la France & de chasser entièrement les Anglois des terres Françoises, étoit alors âgé de seize à dix-sept ans; il faisoit ses premières armes sous le

(1) On l'appelloit alors le Comte d'Aumale, & nous l'appellerons ainsi dans le cours de cette Histoire. C'étoit le fils de Claude, Comte & depuis Duc de Guise,

1522.

Comte de Guise son Pere, il donna dans cette action des marques de ce qu'il devoit être un jour. Il vit sept ou huit Cavaliers ennemis qui se retiroient dans un bois, il courut à eux, résolu de les combattre & présumant de les vaincre seul, faillie vraiment François & admirable à un âge qui permet la témérité. Il alloit succomber glorieusement sous le nombre, lorsque Martin Du Bellay accourut à son secours avec dix ou douze Cavaliers, & le dégagea. Martin Du Bellay qui raconte ce fait dans ses Mémoires, rend au jeune Prince le témoignage ; » que s'il n'eut pas » la gloire de vaincre seul, il eut » celle d'avoir attaqué le premier, & » de ne s'être retiré qu'après que les » ennemis eurent été taillés en pièces. Les François firent dans cette occasion un butin immense ; ils portèrent le ravage & l'épouvante jusqu'aux portes d'Arras, de Douay, & de Valenciennes.

Il étoit impossible de traverser la jonction des Anglois avec les Im-

périaux, on ne l'essaya point. Leurs Troupes combinées vinrent former le siège de Hesdin, pendant le cours duquel le Comte de Guise & Pontdormy leur firent dévorer mille affronts, leur taillèrent en pièces quantité de détachemens, un entr'autres qui étoit parti pour aller brûler une Maison appartenante au frere de Pontdormy; Pontdormy traita cette affaire comme une querelle domestique, il voulut attaquer seul ce détachement avec sa Compagnie, inférieure en nombre de près de moitié, & il le tailla en pièces. Enfin, au bout de neuf mois, les Alliés voyant leur armée diminuer tous les jours par les sorties des Assiégés & par les ravages de la dyssenterie, voyant d'ailleurs que des pluies continuelles ruinoient ou ralentissoient leurs travaux, levèrent le siège & se retirèrent.

Leur retraite fut fort troublée par les Troupes que le Duc de Vendôme envoya contr'eux, ils n'osèrent faire aucun dégât de peur de perdre

1522.

tous les détachemens qui s'écarteroient du corps de l'Armée. Ils voulurent aller mettre le siège devant Corbie, ils y trouvèrent le Comte de Saint-Pol, qui ayant deviné leur projet, venoit de s'y jeter avec de bonnes Troupes, ils s'amuserent à brûler Doullens que le Comte de Saint-Pol venoit d'abandonner comme incapable de soutenir un siège. Les Comtes de Saint Pol & de Guise eurent encore un avantage considérable sur les Anglois au Bourg de Pas en Artois, il en resta cinq ou six cens sur la place; après cet échec, les Anglois repassèrent la Mer.

Au commencement de la Campagne suivante, & avant que les Anglois revinssent en France, le Duc d'Arscot (1) qui commandoit les Impériaux dans les Pays-Bas, voulut tenter la fidélité de Longueval

(1) De la maison de Crouy, neveu de Chièvres, nommé ci-devant le Marquis d'Arscot, parce qu'il n'avoit pas encore été créé Duc.

(2), Gouverneur de Guise, qui s'en vengea en lui tendant un piège, il voulut bien paroître traître pour mieux servir sa Patrie, il envoya au Duc d'Arscot, un Soldat de confiance, nommé Livet, pour l'assurer que Guise seroit livré aux Impériaux dès qu'ils paroîtroient; il avoit eu soin d'avertir le Roi & le Duc de Vendôme, & suivant un projet concerté entr'eux, Fleuranges qui étoit aux environs des Ardennes, devoit venir avec un Corps considérable se poster entre Avesnes & Guise, au Levant de cette dernière Place, tandis que le Duc de Vendôme s'avanceroit du côté de la Picardie & prendroit son poste au Couchant de Guise. Lorsque le Duc d'Arscot paroîtroit, ces deux Corps devoient se rapprocher, & le presser de manière, que soit qu'il prît le parti de la retraite, soit qu'il se déterminât à livrer ba-

1523.

(2) De la Maison de Bessu. On prétend qu'il fut traître en effet dans la suite; voir ci-après à l'année 1544.

1523.

taille, il seroit exposé à un double feu, sans compter celui de la garnison de Guise, laquelle ne manqueroit pas d'ailleurs de faire une sortie pour prêter la main à Vendôme & à Fleuranges. D'après ces arrangements, on s'attendoit à une affaire générale, car puisque la retraite devoit être au moins aussi dangereuse pour le Duc d'Arscot qu'une bataille, il étoit naturel qu'il courût les risques de la bataille. Le Roi en jugea ainsi, & sortant de l'inaction où il avoit passé toute l'année 1522. il partit de Chambord en poste pour cueillir les lauriers que des mesures si bien prises sembloient lui promettre (1). Il arrive à minuit à Genlis près de Chauny, la veille du jour marqué pour l'exécution de l'entreprise. Le Duc d'Arscot cro-

(1) Beaucaire à ce sujet traite le Roi avec assez peu de ménagement; il dit qu'il étoit plus propre à l'ostentation qu'à l'action. *Ostentandis potius quam rebus gerendis idoneus*. Il faut du moins accorder à Beaucaire que cette marche du Roi rompit toutes les mesures de Longueval.

yant toujours être de concert avec Longueval , feignoit d'assiéger Théroouanne pour mieux déguiser l'entreprise formée sur Guise ; mais une marche aussi longue que celle du Roi , n'avoit pu être secrète , le Duc d'Arscot l'ayant apprise , conçut de justes soupçons , il fit mettre Livet à la question , sans pouvoir arracher de la bouche de ce généreux Soldat , aucun aveu du projet de Longueval ; celui-ci usa de représailles sur les ôtages que le Duc d'Arscot lui avoit donnés. Enfin le Duc d'Arscot s'étant assuré que son projet étoit éventé , s'en tint à faire le siège de Théroouanne , & le Roi ne passa pas outre. Le Duc de Vendôme seulement s'avança pour faire lever le siège , à son approche les Impériaux s'éloignerent , le Duc de Vendôme les suivit & leur présenta la bataille aux environs de S. Omer , mais les Flamans qui étoient en grand nombre dans l'Armée du Duc d'Arscot , saisis d'une terreur sou-

1923.

daine, s'enfuirent avec tant de précipitation, que plusieurs se noyèrent dans la petite riviere des Cordes ; la Cavalerie Impériale eut bien de la peine à couvrir la retraite de l'Armée, & Théroüanne ravitaillé n'eut plus de siège à craindre. Une circonstance contribua beaucoup au salut de l'Armée Impériale. Lorsqu'on alloit la charger, le jeune Brion, un des Favoris du Roi, arriva au Camp des François & déclara au Duc de Vendôme que le Roi ne vouloit point qu'on livrât bataille. Les Lecteurs ont déjà pu remarquer en plus d'une occasion que le Roi n'aimoit pas qu'on voulût combattre sans lui, c'est une tache à sa gloire ; il étoit grand sans doute de vouloit se trouver à toutes les batailles, mais il étoit petit, & il pouvoit être dangereux d'arrêter les succès auxquels il ne pouvoit avoir part.

Au reste les Impériaux n'étoient pas tellement éloignés qu'ils ne pus-

sent profiter de la négligence des François , s'ils s'en permettoient quelqu'une. On l'éprouva bien-tôt; l'Armée Françoisise campée au Village d'Andinçton à quelques lieues de Théroüanne , fit la faute de se couper & de mettre la Dis entre l'Avant-garde & le Corps de bataille. Les Impériaux en étant avertis , vinrent pendant la nuit pour surprendre ces deux Corps séparés; ils attaquoient déjà le Corps de bataille avec avantage , & le désordre alloit devenir très-grand , si un homme d'armes de la Compagnie de Montmorenci, nommé Tignerette , n'eût eu assez de courage pour donner l'allarme, quoiqu'il fût entre les mains des ennemis qui menaçoient de le tuer. Les Impériaux se voyant découverts, se retirèrent promptement , avant que les deux Corps pussent se rejoindre , & les François apprirent par cette leçon à ne plus se séparer.

Tel étoit le succès des Armes

1523. Françoises dans les Pays-Bas & dans l'Espagne pendant les années 1521. 1522. & au commencement de 1523., mais il s'en falloit bien qu'il fût le même en Allemagne & en Italie.



CHAPITRE QUATRIÈME.

*Expédition du Milanès sous le Maréchal de Lautrec pendant les années
1521. & 1522.*

FRANÇOIS I. avoit cru devoir prendre la défense du Duc de Virtemberg, contre ces Villes liguées de Suabe, dont les troupes, en se vendant à Charles, & en s'approchant de Francfort, avoient déterminé son élection; cette tentative ne fut pas heureuse; elle ne servit qu'à faire dépouiller plus pleinement le Duc de Virtemberg de ses Etats; & afin qu'il perdît l'espérance d'y rentrer, les Villes de Suabe les vendirent à l'Empereur. Cet incident, d'ailleurs peu important dans l'universalité des affaires, acquit cependant de la considération à Charles-Quint en Allemagne & flatta les Allemands, parce que c'étoit un avantage remporté chez eux sur le rival, auquel ils venoient de le préférer.

Tome II.

I

1521.

Guicciard
liv. 130

1521.

L'Italie avoit éprouvé divers changemens depuis 1519. La mort de Laurent de Médicis avoit laissé le Pape seul Administrateur des Etats de Toscane & d'Urbain ; ce Pontife bien loin de restituer Modène & Reggio au Duc de Ferrare, avoit fait sur Ferrare même une entreprise, mais qui n'avoit pas réussi ; il eût voulu être le seul Souverain de l'Italie ; il avoit sur-tout, comme son Prédécesseur, le projet d'en chasser tous les Etrangers, projet vaste & noble, qui demandoit la conduite la plus prudente, la plus active, & le talent le plus rare pour profiter des conjonctures. Les deux Puissances qui possédoient les deux grands Etats situés aux extrémités de l'Italie, c'est-à-dire, le Milanès & le Royaume de Naples, étoient très-formidables, mais elles étoient essentiellement ennemies ; c'étoit sur leurs discordes que Léon X. fondeoit ses espérances ; il se flattoit de les détruire l'une par l'autre. Telles étoient du moins ses vues, selon Guichar-

din , qui les avoit apprises de son
ami le Cardinal de Médicis , cousin
& conseil du Pape , & depuis Pape
lui-même sous le nom de Clément
VII. Pour réussir , il falloit s'allier
successivement avec l'une & l'autre
Puissance , les appuyer , les quitter
tour-à-tour & toujours à propos , n'en
servir jamais aucune utilement , s'em-
parer de la balance pour y mettre
des poids toujours funestes au parti
le plus heureux , conserver cepen-
dant les apparences de la fidélité en
changeant toujours , de la justice en
trahissant tous ses engagements , de
l'amour de la paix , en irritant , en
éternisant les haines , personnage dé-
licat , labyrinthe embarrassant , dans
les détours duquel il étoit bien diffi-
cile de saisir avec précision la route
tortueuse qui devoit mener au succès.
Les Politiques jugeront si Léon X.
s'est égaré dans ses démarches , ou si
les variations que nous allons y re-
marquer étoient toujours celles que
la prudence lui dictoit relativement
à chaque conjoncture ; observons

1521.

seulement qu'à travers les grands intérêts éloignés & généraux, qui peuvent agir constamment sur l'esprit des hommes, mais qui n'y agissent jamais puissamment, il se trouve toujours des intérêts particuliers, petits, mais présens qui les entraînent; tels étoient, pour le Pape, celui de reprendre Parme & Plaisance, celui d'enlever au Duc de Ferrare ses Etats, celui d'obliger le Milanès de se fournir de sel à Cervia, &c. petites vues, si on les compare au projet de chasser de l'Italie tous les étrangers; il faut voir maintenant ce que le conflit des intérêts généraux & particuliers produisit dans la conduite de Léon X.

On a déjà dit qu'il n'avoit point contribué à élever Charles-Quint au Trône de l'Empire, parce qu'il ne vouloit point un Empereur puissant. S'il n'avoit pu réussir à traverser son Election, il pouvoit du moins l'embarrasser beaucoup, en refusant de le reconnoître, ou en exigeant qu'il renonçât au Royaume de Naples. Il

parut d'abord disposé à prendre ce dernier parti ; on crut qu'il se tourneroit du côté du Roi de France , il fit avec lui un Traité secret par lequel il promettoit non-seulement de ne plus reconnoître Charles - Quint pour le Roi de Naples , mais encore d'aider François I. à conquérir ce Royaume , sous trois conditions à la vérité un peu dures :

La premiere , que le Roi céderoit au S. Siège la Ville de Gaëte , & toute la partie du Royaume de Naples renfermée entre le Gariglian & les confins de l'Etat de l'Eglise.

La seconde , que le reste du Royaume de Naples seroit possédé , non par le Roi , mais par son second fils Henri.

La troisiéme , que le Roi donneroit du secours au Pape contre les Feudataires rebelles au S. Siège , c'est-à-dire , que le Roi , qui avoit déjà si mal défendu le Duc de Ferrare son allié contre le Pape , devoit encore prêter les mains à son oppression , car c'étoit le Duc de Ferrare en particulier que cette clause regardoit

1521.

ainsi que le Duc d'Urbain, & en général les Feudataires rebelles au S. Siège, étoient ceux qui défendoient leurs Etats contre le Pape:

De ces trois conditions, la première & la dernière concernoit l'intérêt présent du Pape, celui de s'étendre & de jouir; la seconde son intérêt éloigné, celui de placer sur le Trône de Naples déjà fort affoibli, un Prince foible qu'on pût en chasser plus aisément dans la suite, encore avoit-il rapporté cette clause à son intérêt présent, en stipulant que la partie du Royaume de Naples où regneroit le jeune Henri, seroit gouverné par un Légat Apostolique, résidant à Naples, jusqu'à ce que ce Prince fût majeur.

Le Roi fit en même-tems avec le Pape une Ligue pour la défense de l'Italie, & il se chargea d'y faire entrer les Vénitiens, qui persévéroient toujours dans son alliance, dont ils s'étoient si bien trouvés.

On prenoit cependant des mesures pour entrer au Royaume de Naples,

Et le Roi devoit dans l'espace de trois semaines donner une réponse décisive sur les arrangemens de détail que le Pape lui avoit proposés pour cette expédition; mais soit que le Roi commençât dès-lors à négliger ses affaires, soit que par égard pour la médiation du Roi d'Angleterre, qui par jalousie travailloit au rétablissement de la paix, il abandonnât le projet sur Naples, soit qu'enfin il ne crût point le Traité sincère de la part du Pape, deux mois se passèrent sans que le Pape reçût de ses nouvelles; les Vénitiens n'entroient point dans la Ligue conclue pour la défense de l'Italie. De plus, les intelligences ou connues ou soupçonnées du Pape avec le Roi, ayant attiré quelques troupes Napolitaines sur les terres de l'Eglise, le Pape avoit été obligé de faire venir un corps de six mille Suisses pour le leur opposer, ou plutôt, si l'on en croit Guichardin, le Pape ayant commencé par faire venir les Suisses avant qu'il y eût aucun mouvement dans l'Italie, les Napolitains

1521.

Sleidan.
Commentar.
liv. 8.

Guicciard,
liv. 14.

1521.

qui avoient pris ombrage de l'arrivée de ces troupes étrangères, entrèrent sur les terres de l'Eglise. Quoiqu'il en soit, le Pape & le Roi devoient soudoyer ces Suisses à frais communs; cependant le Roi ayant fourni son contingent le premier mois, discontinua de payer, parce qu'on lui fit entendre, non sans quelque apparence de vérité, que ces Suisses étoient moins destinés à la conquête du Royaume de Naples, qu'à quelque entreprise secrète sur le Milanès. Cette cessation de paiement jetta le Pape dans l'embarras & dans la défiance. Il soupçonna quelque Traité secret ou conclu ou médité entre l'Empereur & le Roi, il fit des plaintes amères de l'infidélité de ce dernier, il lui reprocha tout ce qu'il prétendoit avoir fait pour lui, le Roi fit aussi quelques reproches, les esprits s'aigrirent, les griefs Ecclésiastiques se joignirent aux griefs politiques; d'un côté Lautrec & l'Evêque de Tarbes qui gouvernoient les affaires de l'Eglise dans

Le Milanès , ne recevoient pas avec assez de respect les Bulles du Pape pour la distribution des Bénéfices , de l'autre le Pape avoit refusé quelque chapeau demandé par le Roi.

1521.

Le Pape , comme le plus irrité , passa rapidement de la défiance à la haine , & de la haine à la défection. En vain le Prince de Carpy , Ambassadeur du Roi auprès du Pape , excusoit son Maître , interprétoit tout ce qu'il avoit fait & tout ce qu'il avoit négligé de faire , flattoit le Pape , promettoit , conjuroit , le Pape ne put jamais être ramené. Ses plaintes contenues dans une lettre écrite par le Prince de Carpy au Roi le 14 Juin 1521. sont remarquables par le ton que le Pape (1) y prend par tout d'un Pere outragé & affligé , qui punit en gémissant un fils coupable.

Pendant que ce levain d'aigreur fermentoit , & avant que le Pape se fût entièrement ou du moins publi-

(1) - Manuscrits de Béthune , n^o. 8493. fol. 3.

1521.

quement détaché de l'alliance des François, il se présenta diverses conjonctures qui pouvoient l'autoriser à échanger. Le Maréchal de Lautrec gouvernoit depuis long-tems le Milanès avec une rigueur bien contraire à la clémence de son Maître ; les proscriptions avoient dépeuplé Milan, les Bannis étoient en si grand nombre, qu'on les voit jouer un rôle dans l'Histoire, se rassembler, former des entreprises, & susciter beaucoup d'affaires aux François. On remarqua que la plupart de ces Bannis étoient les plus riches Citoyens du Milanès; on se souvenoit encore avec horreur de la mort malheureuse du Maréchal de Trivulce, dont Lautrec avoit été la cause, & dont Lescun, frere de Lautrec, avoit profité. Le Maréchal de Lautrec étant allé à la Cour pour épouser la fille du Comte d'Albret d'Orval, Taligny Sénéchal du Roüergue avoit d'abord commandé à sa place. Sous son administration sage & douce on n'avoit point entendu parler de ces révol-

Mém. de Du
Bellay, l. 1.

tes, qui sous le Maréchal de Lautrec avoient si souvent servi de prétexte 1521.
à des bannissemens & à des suppli-
ces; mais Teligny ne commandoit
qu'en attendant que Lescun (qu'on
nommoit alors le Maréchal de Foix)
vint remplacer Lautrec son frere. A
l'arrivée du Maréchal de Foix, les
troubles, les bannissemens, les con-
fiscations recommencèrent, le nom-
bre des Mécontens s'accrut, il s'é-
leva des révoltes plus réelles peut-
être que toutes celles qu'on avoit
punies jusqu'alors. Le Maréchal de
Foix en craignit les suites, mais au
lieu de les prévenir par la douceur,
voya presque infailible quand elle ne
ressemble pas trop à la foiblesse, il
crut devoir redoubler de sévérité &
pousser à bout les Mécontens; il sut
que quelques Bannis du Milanès s'é-
toient attroupés à Busseto, petite
Place appartenante à un Seigneur
d'une des plus puissantes Maisons du
Parmesan, nommé Cristophe Palla-
vicin, il lui dépêcha un Crémonois,
nommé Cardin, pour l'avertir que

Guicciard.
liv. 14.

1521.

c'étoit manquer essentiellement au Roi, que d'accorder une retraite à ses Sujets rebelles. Cette commission qui ne sembloit pas devoir être périlleuse, coûta la vie à Cardin. Les Bannis persuadèrent à Pallavicin que cet homme étoit venu pour le surprendre, Pallavicin sur ce soupçon, le fit arrêter & appliquer à la question, la violence des tourmens lui arracha un aveu faux ou sincère du projet dont on l'accusoit; sur cet aveu, Pallavicin, comme s'il eût craint de ne point assez braver le Maréchal de Foix, voulut que Cardin fût condamné sur le champ à la mort. Ses Juges plus prudents ou plus équitables, refusèrent leur ministère à cette violence. Pallavicin le jugea lui-même, le condamna à être pendu & le fit exécuter. Il fallut fuir après ce coup hardi, Buffero n'étoit point une Place qui pût dérober les Rebelles à la vengeance du Maréchal de Foix; il se sauvèrent à Regge, où se rendit Jérôme Moron, ce célèbre Chancelier du Milanès, mé-

contient du Gouvernement des De
Foix, & irrité du refus qu'on lui avoit
fait d'une charge de Maître des Re-
quêtes après la lui avoir promise. Il
ne cessoit de cabaler auprès du Pa-
pe, de l'Empereur & de tous les Sou-
verains d'Italie en faveur de ce Fran-
çois Sforce, que le Cardinal de Sion
avoit emmené en Allemagne, lors-
que les François avoient fait le siège
de Milan. Ce jeune Prince que la
renonciation de Maximilien son frere
rendoit héritier des droits de sa Mai-
son sur le Milanès, étoit resté à Tren-
te, où il attendoit les événemens.

C'étoit Guichardin, auteur de la
célèbre Histoire des guerres d'Ita-
lie, qui étoit alors Gouverneur de
Regge & de Modène; Regge étoit
sans défense & le Maréchal de Foix
crut qu'en se présentant à main ar-
mée devant cette Place, il intimide-
roit le Gouverneur, qu'il ne croyoit
rien moins que guerrier, & l'oblige-
roit à lui remettre les Bannis; il ne
considéra peut-être pas assez com-
bien cette démarche ressembloit à

1521

Belcar. livr.
16. n. 39

1521.

une hostilité marquée. Guichardin qui l'avoit prévue, avoit mandé Guy-Rangon avec un Corps de Troupes qu'il commandoit dans le Modenois, & Moron avoit fait à la hâte quelques levées aux portes de Regge. Le Maréchal de Foix s'avance vers Regge du côté de Parme, il envoie demander une entrevue au Gouverneur, & craignant que les Bannis ne se sauvassent par la porte dite de Modène, qui étoit du côté opposé, il fit passer un Corps de Troupes vers cette porte; le Gouverneur indiqua pour le lieu du rendez-vous la porterne du Ravelin de la porte dite de Parme. Le Maréchal sur la foi de l'alliance qui étoit entre le Pape & le Roi, osa s'y engager, suivi de quelques Gentilshommes. Tandis qu'il se plaint de ce qu'on accorde un asile aux ennemis de son Maître & que le Gouverneur se plaint de ce qu'il fait entrer des Troupes sur les terres du Pape, la porte de Modène s'ouvre pour recevoir une voiture de farine, les Troupes que le Ma-

Mém. de Du
Bellay. l. 1.

réchal avoit placées du côté de cette porte, ne purent voir une si belle occasion de s'emparer de la Place, & la laisser échapper ; elles essayent d'entrer, on les repousse avec vigueur, la porte se referme, l'alarme se répand en un instant dans toute la Place, on crie à la trahison, on tire sur la fuite du Maréchal de Foix, on eût tiré sur le Maréchal lui-même sans la crainte de blesser ou de tuer le Gouverneur. Alexandre Trivulce (1) qui avoit fortement combattu le projet que le Maréchal avoit formé de poursuivre les Bannis jusques dans Regge, fut blessé d'un coup d'arquebuse dont il mourut deux jours après, les autres s'enfuient, le Maréchal inquiet ne sait s'il doit rester ou fuir ; cependant Guichardin sage & tranquille au milieu du tumulte, fait cesser les décharges, prend le Maréchal par la main, & le fait entrer dans le Ravelin, suivi

(2) Neveu du fameux Maréchal Jean-Jacques Trivulce.

1521. d'un seul Gentilhomme François (1), afin qu'il réponde de la conduite de ses Gens ; le bruit court aussitôt parmi les François que le Maréchal est détenu prisonnier. A cette nouvelle l'effroi s'empare des uns, la rage des autres, ceux-là fuyent en désordre vers Parme, jettant leurs lances & leurs armures pour n'être point retardés, ceux-ci veulent donner l'assaut aux murs de Regge & frémissent de ne pouvoir le faire, d'autres délibèrent & attendent ; enfin le Maréchal leur est rendu, mais les Bannis sont conservés.

Gucciard
liv. 15.

Le Maréchal sentant qu'il avoit fourni au Pape les prétextes de rupture qu'il cherchoit peut-être, lui dépêcha promptement La Mothe-Groüin pour s'excuser & lui rendre compte des motifs de sa démarche, le Pape ne voulut rien entendre, il accabla la Mothe-Groüin de reproches, il protesta que toute alliance avec les François étoit désormais

(1). Nommé la Mothe-Groüin.

rompue, il assembla le Consistoire, il y tonna contre la France, il y excommunia le Maréchal de Foix, il y protiva que l'intérêt de la Religion & celui de l'Italie exigeoient qu'il agréât les propositions que lui faisoit Dom Juan Manuel, Ambassadeur de Charles-Quint; cependant les Auteurs qui pourroient être les plus favorables au Pape, conviennent que son Traité avec l'Empereur étoit consommé avant l'affaire de Regge, & que Dom Juan Manuel fit seulement semblant de négocier alors auprès du Pape l'alliance déjà conclue.

Milan éprouva vers le même tems une aventure horrible. Le Tonnerre tomba sur le magasin général des munitions de guerre qu'on devoit distribuer dans les différentes Places du Milanès, & pour le transport desquelles les Dames de Milan, voyant qu'on manquoit de chevaux, avoient eu le zèle d'offrir ceux de leurs carrosses. Il y avoit deux cents cinquante milliers de poudre, douze

1521.

cents pots à feu, six cents lances à feu & une provision de sel pour cinq ans. L'explosion fut épouvantable, une Tour du Château sauta en l'air, toutes les maisons contigues au Château furent renversées, toutes celles de la Ville furent ébranlées jusqu'aux fondemens; on voyoit voler çà & là des masses énormes; de grosses pierres furent emportées jusqu'à cinq cents pas; le Peuple consterné couroit de rue en rue en poussant des hurlemens affreux & se précipitoit au-devant de la mort en voulant l'éviter. Le bruit de la poudre enflammée, le choc & le fracas des ruines, les éclats de la foudre qui ne cessoit de gronder, les cris lamentables des Mourans faisoient frémir de douleur & de crainte ceux même qui étoient les plus éloignés du danger. Richebourg, Commandant du Château, trois cents Soldats de la Garnison, plusieurs Bourgeois qui étoient venus se promener sur l'Esplanade, furent écrasés. Guichardin rapporte une circonstance mer-

veilleuse , que Mézerai , assez ami
 du merveilleux , recueille avec soin ,
 & qui se trouve souvent dans la liste
 des prodiges dont les Historiens Ro-
 mains sont remplis , c'est que pen-
 dant tout ce renversement le ciel
 étoit d'une sérénité parfaite ; cette
 circonstance qui s'accorde avec celle
 de la promenade des Bourgeois sur
 l'esplanade , étant réduite à sa juste
 valeur , peut signifier que sur le soir
 d'un beau jour l'orage se déclara
 promptement , & que le premier coup
 de tonnerre fut celui qui tomba sur
 le magasin ; ce jour funeste fut le 29.
 Juin , fête de S. Pierre & de S. Paul.
 Si les Mécontents & les Partisans de
 l'Empereur eussent été moins con-
 ternés , ils auroient pu facilement
 s'emparer du Château ; les François
 & quelques Sénateurs attachés à la
 France , s'y rassemblèrent avec em-
 pressement , & y firent la garde jus-
 qu'à l'arrivée d'une Compagnie de
 cent hommes d'armes qu'on fit ve-
 nir de Novare ; les brèches furent
 promptement réparées.

1521.

 Mézerai ,
 Abr. Chrono-
 nolog.

 Belcar. liv.
 16. n. 40.

1521.

Belcar. liv.
10. ch. 41.

Léon X. eut la barbarie d'insulter à ce malheur des François , il le représenta comme un trait éclatant de la vengeance divine , qui avoit choisi le jour de la Fête de S. Pierre pour frapper les ennemis du Successeur de cet Apôtre. Ce qu'il dit dans cette occasion peut bien avoir donné lieu à l'histoire du Ciel serein pendant l'orage.

Le Pape & l'Empereur , avant de rendre leur Traité public , avoient tenté de surprendre Gênes & le Milanès , par le moyen des intelligences que les Bannis conservoient dans les principales Places de cet Etat. Les Adornes & les Fregoses étoient depuis long-tems à Gênes les Chefs de deux factions contraires ; les Fregoses triomphoient alors par la protection de la France. Octavien Fregose étoit Doge , ou plutôt comme on l'a dit , Gouverneur perpétuel pour le Roi , les Adornes exilés s'étoient retirés dans le Royaume de Naples , d'où ils entretenoient des intelligences dans Gênes ; Jérôme

Adorne ayant mis en mouvement tous les amis qu'il avoit, soit dans Gênes même, soit dans toutes les Places de la Côte nommée la Riviere de Gênes, parut tout d'un coup à la vue de cette Côte avec deux mille Espagnols distribués dans cinq Galères du Royaume de Naples, deux de l'Etat Ecclesiastique, quatre Brigantins & quelques autres navires. Ils espéroient escalader Gênes pendant la nuit; leurs vaisseaux étoient remplis d'échelles préparées pour ce dessein; mais le jour les surprit, d'ailleurs la vigilance de Fregose fit avorter leur projet, dont il fut averti malgré la précaution qu'ils avoient prise d'enfermer au Château-neuf de Naples tous les Marchands Génois qui tombèrent entre leurs mains, & de retenir sur les terres de l'Eglise tous les Couriers & Messagers qui passaient. Graces aux soins de Fregose, rien ne remua ni dans la Ville ni sur la Côte, la flotte ennemie fut obligée de se retirer sans avoir rien entrepris; elle perdit plusieurs Sol-

1521. dats & même quelques Officiers considérables (1) qui furent atteints par le canon de la Place, dont la flotte s'étoit trop approchée.

Le Pape, sur les plaintes que lui fit le Prince de Carpy de cette expédition, répondit qu'il n'y avoit eu aucune part, que si ces Galères avoient suivi les Galères d'Espagne, (2) elles l'avoient fait sans son aveu & pour faire quelque gain, qui pût leur tenir lieu de l'argent qu'il ne pouvoit pas leur donner.

Mém. de Du Bellay, l. 1. Dans le même tems les Bannis avoient formé le projet d'attaquer à la fois Côme, Milan, Crémone, Parme & Plaifance. L'entreprise sur Côme fut la première qui éclata. Mainfroi Pallavicin, parent de Cristophe, & un Chef de parti, errant dans les montagnes, nommé Matto de Brinzi, ayant fait embarquer sur le lac de

(1) Lettre d'Osavien Fregose au Roi du 28. Juin 1521, Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n°. 3486. fol. 12.

(2) Lettre du Prince de Carpy au Roi du 29 Juin 1521. Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n°. 3469. fol. 265.

Côme un Corps nombreux de Lanquenets & d'Italiens, choisirent pour prendre la place, un jour où des réjouissances publiques qui se célébroient hors de la Ville, en faisoient sortir la plûpart des habitans. Le Gouverneur, brave Capitaine Basque, nommé Garrou, en étoit sorti lui-même; tout-à-coup il entend sonner l'allarme, il apperçoit le détachement ennemi, il rentre précipitamment dans la Ville, & sedésiant de quelques Bourgeois, il les mêle avec des soldats qu'il range le long des murailles, il rend inutiles par cette adresse, les intelligences que l'ennemi pouvoit avoir dans la Place; Pallavicin & Matto se retirent, ils vont camper près de la Ville, dans l'espérance qu'un Bourgeois, nommé Antoine Rusquo, les introduira pendant la nuit par une ouverture qu'il devoit faire à la muraille derrière sa maison; mais Garrou ayant observé tous les mouvemens des ennemis, & ayant reconnu leur camp, remarqua que la garde y étoit négli-

1521.

g^e, il fait une sortie avec deux cent hommes, trouve les ennemis presque tous endormis, (1) en passe une partie au fil de l'épée, met le reste en déroute; les uns se jettent précipitamment dans les barques qu'ils trouvent sur les bords du lac, les autres se cachent dans les montagnes, Pallavicin & Matto prennent ce dernier parti, mais Garrou qui connoissoit tous ces détours, s'embarque sur le lac & arrive avant eux vers un défilé par lequel ils devoient passer, il les arrête avec tous les Italiens de leur suite, & donne la liberté aux Lansquenets. Pallavicin & Matto sont conduits à Milan, où leur procès est instruit avec rigueur. Pallavicin comptoit envain sur les avantages de sa naissance, il ne put échapper au plus horrible supplice, il fut écartelé ainsi que Matto & plusieurs autres Citoyens considérables du Milanès, qui avoient été ou pris

(1) Ils croyoient n'avoir rien à faire avant que Rusquo vint les introduire dans la Ville, & ils ne s'attendoient à rien moins qu'à être attaqués.

avec

avec eux , ou dénoncés par eux comme leurs complices. Le Maréchal de Foix se rassasia de vengeance cruelles & combla le désespoir des malheureux Milanois , le supplice fut le partage de tous ceux qui avoient eu les moindres relations avec Moron , l'ame de toutes ces intrigues & le véritable Chef des mécontents. Les autres entreprises formées sur les principales Places du Milanès , ou ne furent point tentées , ou furent déconvenues , prévenues & punies.

1521.

Lorsque le Pape crut les esprits des Milanois disposés par ces rigueurs à une révolution générale , lorsque l'affaire de Regge eut fourni les prétextes dont il croyoit avoir besoin , enfin lorsqu'il eut vû le mauvais succès de l'artifice & des tentatives secrètes , il leva le masque , entra en guerre ouverte avec les François , & rendit public le traité qu'il avoit fait avec l'Empereur.

L'objet principal de ce Traité , Sleidan, Commentar. l. 2. c. étoit de chasser les François du Milanès & d'y rétablir François Sforce

1521.

sous la protection de l'Empire & sous la condition que Parme & Plaisance seroient réunies au domaine ecclésiastique & que l'Etat de Milan & de Gênes se fourniroit de sel aux salines de Cervia ; Charles-Quint prit envers & contre tous la défense de la Maison de Médicis & de la République de Florence , il promit de secourir le Pape contre ses vassaux rebelles , (on a déjà dit ce que signifioit ce terme) & nommément contre le Duc de Ferrare , de donner dix mille ducats de pension au Cardinal de Médicis sur l'Archevêché de Tolède (1) , & des terres du même revenu dans le Royaume de Naples au Bâtard (2) qu'avoit laissé Laurent de Médicis , neveu du Pape. L'Empereur consentit aussi à augmenter le

(1) Il venoit de vaquer par la mort du Cardinal de Crouy , neveu de Chièvres.

(2) Il se nommoit Aléxandre. Ces deux articles ne sont pas exprimés dans le Traité ; c'étoit sans doute des articles secrets. On pourroit les regarder comme indiqués par l'article 14. de ce Traité. (Voir dans le Corps Diplomatique, Tome 4. ce Traité qui est du 8. Mai 1521.

Cens qu'il devoit au Pape. pour le Royaume de Naples. Le Pape reçut la Haquenée blanche en signe de vasselage , & releva l'Empereur de l'incompatibilité tant alléguée du Royaume de Naples avec l'Empire.

1521.

Charles-Quint tiroit deux avantages de ce Traité, le premier, d'être reconnu à la fois par le Pape pour Empereur & pour Roi de Naples, le second de rendre presque impossible aux François toute irruption dans le Royaume de Naples, en les chassant entièrement de l'Italie ; François Sforce paroïssoit y gagner une Couronne, il n'y gagnoit en effet qu'une protection aussi dure & aussi onéreuse que l'avoit été celle des Suisses pour Maximilien son frere, le Pape y gagnoit tout, le recouvrement de Parme & de Plaisance, la facilité d'usurper l'Estat de Ferrare, l'augmentation du Cens de Naples, l'aggrandissement de sa Maison, l'expulsion des François remplacés dans le Milanès par un petit

Souverain qu'il seroit aisé de dépouiller un jour. L'Empereur étoit à la Diète de Wormes lorsque ce Traité fut signé, Chièvres y étoit avec lui. Ce sage Ministre qui de concert avec son ami Boisy, n'avoit cessé de travailler à la Paix, & qui mettoit sa gloire à écarter de l'Europe les orages que la mésintelligence de ses deux plus grands Monarques lui préparoit, ne fut point consulté sur cette fatale alliance, il ne l'apprit qu'après la conclusion, il vit bien que son indocile élève s'affranchissoit de ses foibles liens, que les maximes de son administration étoient changées, que Charles-Quint & François I. alloient se livrer à toute leur haine & que leurs flatteurs ne cesseroient de la nourrir. Il pleura son crédit tombé, il pleura plus amèrement encore la tranquillité de l'Europe détruite, il pleura sur tant de sang que l'ambition de deux hommes alloit verser. Ce chagrin vivement senti, joint à la douleur de la mort encore récente de

son neveu (le Cardinal de Croy) le précipita en peu de jours au tombeau. On dit qu'au milieu de l'agonie , l'esprit toujours frappé des calamités qu'il prévoyoit , il s'écrioit : *Ah ! que de maux !* & qu'il expira en prononçant ces tristes & prophétiques paroles.

1521.

Les deux Puissances ennemies ne tardèrent pas à les justifier , & bientôt on vit éclater en Champagne , en Picardie , en Navarre , en Allemagne toutes les hostilités dont on a parlé.

La Bourgogne , à cause des prétentions que la Maison d'Autriche avoit au Duché & la France au Comté , reste des querelles qu'avoit produites la succession de Bourgogne , sembloit devoir être un des théâtres de la guerre , elle eut pourtant le privilége de vivre en paix ; elle l'obtint en considération du Corps Helvétique , que le voisinage intéressoit au sort de ces Provinces. Il y eut à leur égard un Traité de

Neutrahité conclu entre François I.

1521.

(1) & Marguërite d'Autriche, tante de Charles Quint, qui étoit restée en possession de la Franche-Comté.

Du côté de l'Italie les nouveaux Confédérés se dispoisoient à entrer dans le Milanès par le Parmesan & le Plaisantin ; il leur étoit important d'avoir pour ami dans ces contrées le Marquis de Mantoue (Frédéric de Gonzague). Ce Seigneur avoit été attaché à la France dès le regne de Louis XII. François I. lui avoit donné le Collier de Saint-Michel & une Compagnie de cent hommes d'armes ; mais du Reffuge, Lieutenant de cette Compagnie, prétendant qu'on n'avoit donné au Marquis de Mantoue qu'un simple titre d'honneur, usurpoit le commandement, dispoisoit de tout dans la Compagnie, nommoit aux places de Guidon, d'Enseigne, &c. Les Confédé-

(1) A Saint-Jean de Laune le 8. Juillet 1522.

rés profitèrent du mécontentement que cette conduite inspiroit au Marquis de Mantoue pour l'attirer à la Ligue , en lui offrant la dignité de Gonfalonnier ou Capitaine Général des Troupes de l'Eglise qu'il accepta. C'étoit chez le Marquis de Mantoue que s'étoit retiré ce malheureux François-Marie de la Rovère , après la perte de son Duché d'Urbain ; le Marquis de Mantoue ne pouvant le secourir contre le Pape , le nourrissoit du moins , il lui donnoit une pension de mille écus , cette pension fut supprimée , & la Rovère chassé de son asyle , vint s'offrir aux François avec toute sa misère , & leur demander de l'argent & de l'emploi ; il s'adressa au Maréchal de Foix , il le pria de lui faire donner quinze cens écus pour pouvoir retirer de Mantoue sa femme & son fils , qu'il craignoit que le Marquis ne livrât au Pape , s'il lui laissoit le tems de prendre des engagements plus étroits avec la Ligue. Le Maréchal écrivit au Roi en sa faveur. *Je vous advise ,*

1521.

dit-il, (1) qu'il a si très-grant envye de vous faire service que impossible seroit de plus ; mais il est pouvre comme Job, & m'a affermé qu'il n'avoit quant il est arrivé que quinze écus. Le Maréchal touché de compassion, lui avança quinze-cens écus, dussent-ils être à sa charge, si le Roi en désapprouvoit l'emploi.

Le Duc de Ferrare d'un autre côté armoit pour recouvrer, s'il pouvoit, Modène & Regge ; les François ne cessoient de l'animer à cette expédition.

Les Suisses avoient alors trop d'influence sur les affaires de l'Europe en général, & sur celles du Milanès en particulier ; ils pouvoient fournir au parti qu'ils favoriseroient des secours trop puissans & trop décisifs, pour qu'on ne s'empressât pas de part & d'autre à les gagner. Dans les Traités qu'ils avoient faits jusqu'a-

(1) Lettre de M. de Lescun au Roi du 22. Juillet 1521. Biblio. héque du Roi, Manuscrits de Béthune, n°. 8493. fol. 33.

dors avec la France , ils avoient toujours excepté le Pape & l'Empereur du nombre des Puissances contre lesquelles ils seroient obligés de se déclarer ; il s'agissoit donc alors de décider entre des Puissances également alliées du Corps Helvétique ; la neutralité sembloit le parti le plus convenable aux conjonctures , mais la vente des soldats étoit le grand objet de commerce des Suisses , & la neutralité les en eût privés. Ils résolurent donc d'appuyer la cause qui leur paroîtroit la plus juste ; ils furent d'ailleurs sensibles à l'orgueil de citer , en quelque sorte , à leur Tribunal les plus grandes Puissances de l'Europe. Le Cardinal de Sion vivoit encore , il haïssoit plus que jamais les François , il étoit à Zurich ; où il répandoit l'argent , prodiguoit les promesses , & déployoit sa dangereuse éloquence ; il peignoit le Roi comme un schismatique , comme un ennemi déclaré du Pape & de l'Eglise , comme un perturbateur odieux du repos de l'Europe. L'affaire de

1521.

Regge étoit représentée comme un attentat énorme , comme une hostilité violente , toute la haine de l'aggression étoit rejetée sur le Roi de France , & on alléguoit en preuve la conduite du Roi d'Angleterre , qui aussi mécontent que François I. de n'avoir pû obtenir l'Empire , n'auroit pas manqué de s'unir avec lui contre l'Empereur , pour peu que celui ci eût pû être regardé comme l'agresseur.

Les Ministres de France , Lamet & des Réaux , négocioient à Lucerne , y détruisoient toutes ces accusations , donnoient aux Cantons la liste des bienfaits du Roi envers le S. Siège & des ingrattitudes du Pape , ils chargeoient l'Empereur par une récrimination naturelle des infractions qu'on imputoit à leur Maître. Les Suisses prévenus d'abord par les discours du Cardinal de Sion , crurent ensuite voir la vérité du côté du Roi , & furent très-mauvais gré au Cardinal de les avoir trompés ; ils se rappellèrent la conduite qu'il

avoit tenue en 1515. , & qui leur
 avoit attiré l'échec de Marignan ; 1521.
 ils tinrent une Diète à Lucerne (au
 commencement d'Août ,) l'Evêque
 de Veroli Ennio y comparut pour
 le Pape , & demanda huit mille sol-
 dats. Des Réaux y comparut aussi ,
 & en demanda encore plus pour le
 Roi. L'Ambassadeur du Pape eut le
 désagrément d'entendre les Cantons
 lui reprocher les calomnies dont les
 Agens du Pape avoient osé noircir
 le Roi . lui déclarer que les secours
 de la République Helvétique étant
 dûs à la justice & non au mensonge ,
 ils seroient accordés au Roi & refu-
 sés au Pape ; qu'on ne verroit jamais
 les Suisses réunis sous les mêmes dra-
 peaux avec les Lansquenets qui
 étoient en grand nombre dans l'ar-
 mée de la Ligue (1) , qu'ils alloient
 ordonner au Cardinal de Sion de for-

(1) Lettre de M. Des Réaux à M. Robertet du 3.
 Août 1521. Bibliothèque du Roi, Manuscrits de
 Béthune, n°. 3469. fol. 199.

1521. tir de la Suisse pour toujours.

Cependant cette décision n'avoit point été unanime, les intrigues du Cardinal de Sion avoient prévalu dans plusieurs Cantons. Il avoit gagné celui de Zurich, qui avoit déclaré (dès le 25. Mai) qu'il n'entre-roit point dans l'alliance que le Roi pourroit renouveler avec les Treize Cantons (1). D'ailleurs, le Maréchal de Foix dans les levées qu'il fit en Suisse témoigna pour certains Cantons une prédilection dont les autres se vengèrent en acceptant l'argent du Cardinal de Sion, & en fournissant des secours à la Ligue; de ce nombre furent Lucerne, Ury, Schwitz & Unterwald; de-là vient que dans cette guerre on voit les Suisses servir presque également dans les deux armées ennemies.

Guicciard.
liv. 14.

Les Vénitiens encore fidèles à leur alliance avec les François, sur

(1) Lettre de la Ville de Zurich à François I. Manuscrits de Bérhune, vol. cotté 8489. fol. 21.

le bruit de toutes les entreprises qui se formoient contre le Milanès , envoyèrent Théodore Trivulce avec quatre cens lances & un corps considérable de Cavalerie - Légère qui joignirent le Maréchal de Foix ; mais ils ne purent , ou peut-être de peur d'attirer la guerre sur les terres de la Seigneurie , ils ne voulurent pas empêcher les Lansquenets arrivés à Trente , d'aller joindre l'Armée des Confédérés qui s'assembloient dans la Romagne.

Ainsi donc les François appuyés par les Vénitiens , par une partie des Suisses , & chargés de la défense du Duc d'Urbain & du Duc de Ferrare , avoient à combattre en Italie les Espagnols , le Pape , les Florentins , François Sforce , le Marquis de Mantoue , & une autre partie des Suisses.

Le commandement général de l'Armée de la Ligue Papale fut confié à l'expérience éprouvée de Prosper Colonne , à qui la surprise de

1521.

Villefranche avoit fait moins de tort qu'elle n'avoit fait d'honneur aux François ; les Espagnols étoient commandés sous lui par Dom Ferdinand d'Avalos , Marquis de Pescaire , déjà son égal pour le moins dans l'Art de la Guerre , le Marquis de Mantoue étoit Gonfalonnier , comme il avoit été en France Capitaine de cent hommes d'armes ; quoiqu'il fût censé avoir le commandement particulier des Troupes de l'Eglise , il étoit subordonné non-seulement à Prosper Colonne & au Marquis de Pescaire , mais encore à Guichardin , Commissaire Général de l'Armée. Jérôme Adorne commandoit les deux mille Espagnols qu'il avoit ramenés de sa stérile navigation sur les côtes de Gênes ; Antoine de Lève , soldat de fortune , qu'un mérite éminent élevoit aux honneurs militaires , & qui en 1503. avoit vaincu d'Aubigny à la seconde bataille de Seminare , commandoit quatre cens Lances qu'il avoit amenées du Royaume de Na-

ples ; Jean de Médicis (1) qui avoit fait les premières armes dans la guerre d'Urbain en 1517. & qui déployoit alors le courage & les talens d'un Héros , commandoit la Cavalerie-Légère du Pape ; le Comte Guy Rangon étoit Capitaine Général de l'Infanterie de l'Eglise , Vitelli avoit la conduite des Troupes Florentines. La multiplicité de ces Chefs particuliers pouvoit être indifférente , leur mérite pouvoit être utile ; mais le partage du pouvoir entre les deux Généraux Colonne & Pescaire , fit naître parmi eux une mésintelligence qui éclata souvent , & dont les François pouvoient profiter. Ces deux hommes étoient d'un caractère opposé. Colonne prudent , mesuré , temporisateur comme Fabius , & comme lui taxé de timidité ; Pescaire vif , ardent , présomptueux ,

1521.

(1) Il étoit d'une branche cadette de la Maison de Médicis , qui s'affit encore plus solidement que l'aînée sur le Trône de Florence , il fut pere de Cosme second , qui porta le premier le titre de *Grand Duc de Toscane*.

1521.

capable de témérité, joignant d'ailleurs la ruse Italienne à la fierté Espagnole. Colonne étoit particulièrement attaché au Pape, Pescaire à l'Empereur; les vûes de ces deux Puissances, quoique réunies dans cet instant, n'étoient pas exactement les mêmes.

Cette armée étoit d'environ dix-huit mille hommes d'Infanterie & de douze cens hommes d'armes, sans compter les bannis, qui avoient des intelligences dans toutes les Places du Milanès, & dont le courage enflammé par la fureur, sembloit propre à produire de grandes choses. Moron étoit dans l'Armée. Tous les corps particuliers se réunirent à Bologne, où les chefs délibérèrent sur les opérations de la campagne.

Le Maréchal de Foix voyant une guerre ouverte succéder dans le Milanès aux entreprises secrètes, écrivoit d'un côté au Roi qu'il avoit pourvû à tout, qu'il rioit des projets de l'ennemi, qu'il étoit disposé

à le bien recevoir , qu'il avoit plus de Suisses qu'il n'en vouloit ; d'un autre côté il appelloit à grands cris le Maréchal de Lautrec son frere pour lui remettre son Gouvernement orageux & se décharger sur lui du poids des événemens ; mais le Maréchal de Lautrec ne se pressoit point de se rendre à ses invitations ; il sentoît , il disoit , il répétoit sans cesse que sans argent , on ne pourroit conserver le Milanès , parce que les Suisses mal payés déserteroient & le laisseroient sans défense au moment où leurs secours seroient le plus nécessaires. Lautrec connoissoit d'ailleurs les dispositions de la Duchesse d'Angoulême à son égard , il savoit qu'elle auroit voulu faire donner au Bâtard de Savoye son frere le commandement de l'Armée d'Italie , & détruire tout le crédit de la Maison de Foix ; il la croyoit capable de traverser ses travaux dans le Milanès , pour se ménager le plaisir perfide de lui attribuer les disgraces des armes Françoises ; il s'obstinoit à ne vou-

1521.

loir quitter la Cour que quand il auroit reçu tout l'argent dont il croyoit avoir besoin ; il ne partit enfin que sur les assurances réitérées du Roi , de la Duchesse d'Angoulême , de la Comtesse de Château - Briant , du Chancelier Duprat & du Sur-Intendant Semblançai , que peu de jours après son arrivée à Milan, il y recevrait quatre cens mille écus qu'il demandoit.

Mém. de Du
Bellay, liv. 12.

Lautrec (1) arrivé à Milan , loin de blâmer les rigueurs de son frère, voulut encore y ajoûter , il commença par donner à cette Ville un spectacle douloureux & terrible , il fit traîner à l'échaffaud & décapiter un vieillard de soixante & quinze ans , d'une naissance illustre , allié aux plus grandes Maisons d'Italie & particulièrement à celle de Médicis. C'étoit ce Christophe Pallavicin ,

(1) Ce Général étoit d'une sévérité inflexible , il aimoit à punir. On voit dans une de ses lettres qu'il s'oppose de tout son pouvoir à la grace que le Roi vouloit accorder aux bannis & aux rebelles du Milanais.

qui avoit si légèrement immolé Car-
din à ses soupçons ; il avoit eu le
malheur de tomber entre les mains
des François dès les premières hos-
tilités ; son supplice révolta ceux
même qui n'avoient point été frap-
pés du supplice plus cruel de Main-
froy Pallavicin son parent ; c'est que
Mainfroy n'étoit qu'un aventurier ,
& qu'il avoit été pris les armes à la
main dans une entreprise qu'on pou-
voit taxer de trahison , au lieu que
Christophe avoit cru punir un com-
plot formé contre lui , & n'avoit
été cruel que par crédulité. Ce qui
mit le comble à l'indignation publi-
que , fut le motif odieux de cette
violence sur lequel il ne fut plus pos-
sible de se méprendre , lorsqu'on vit
la riche confiscation des Pallavicin
donnée par le Maréchal de Lautrec
au Maréchal de Foix son frère. Tous
les François modérés & bien inten-
tionnés vouloient qu'on se contentât
d'envoyer Pallavicin en France pour
y servir d'otage , la plupart des Sé-
nateurs de Milan refusèrent de le

1521.

Belcar. liv.

16. n. 42.

1521.

gner la sentence , comme les Juges de Buffeto avoient refusé de signer celle de Cardin.

Mém. de Du
Bellay, liv. 2.

Belcar. liv.
26. n. 43.

Les Confédérés , pour venger les Pallavicins , pour servir le Pape & pour ne point laisser derrière eux de Place ennemie , se déterminèrent à faire le siège de Parme ; ce ne fut qu'après bien des incertitudes & des longueurs , les Chefs s'étant partagés sur le plan des opérations , les uns ayant opiné pour le siège de Parme , les autres pour qu'on s'avancât vers le Pô , qu'on surprît Plaisance , Place moins forte & moins défendue que Parme , qu'on y passât le Pô , & qu'on marchât directement vers Milan , sans s'arrêter à faire des sièges. Ce dernier avis , qui étoit celui de Colonne , avoit même prévalu ; mais lorsqu'on voulut se mettre en marche , il s'éleva entre Colonne & Pescaire une contestation semblable à celle qui s'étoit élevée entre le Connétable de Bourbon & le Duc d'Alençon au passage de l'Escaut. Colonne , en qualité de Gé-

néral, prétendit être à la tête de l'Avant-garde, Pescaire soutint que lui seul avoit droit de commander l'Infanterie Espagnole dont cette Avant-garde étoit composée; la querelle fut vive, Brantôme & Varillas pour embellir cette Histoire, disent que le fougueux Pescaire s'emporta jusqu'à tirer l'épée contre Colonne, quoique ce Général fût son oncle (1); l'effet de cette division fut de réunir tous les esprits en faveur du siège de Parme, où il n'y avoit point d'Avant-garde à conduire; mais Prosper qui n'avoit ni cru ni voulu faire une guerre de sièges, n'étoit point muni de l'artillerie nécessaire, il fallut en faire venir de Bologne.

Mém. de
Du Bellay
l. 2.

Ces lenteurs donnèrent le tems aux François de mettre la Place en état de défense; plusieurs braves Capitaines, tels que Pontdormy, le Prin-

(1) Il étoit l'oncle de sa femme, à la mode de Bretagne; Pescaire avoit épousé Victoire Colonne, fille de Fabrice Colonne, cousin-germain de Prosper.

1521.

cede de Bozzolo (1), le Maréchal d'Aubigny, s'y enfermèrent avec leurs Compagnies d'hommes d'armes & d'autres troupes, le Maréchal de Foix vint y commander en personne, en attendant que son frere eût pu rassembler les troupes qui devoient lui arriver de France, de Venise & de Suisse.

Le Maréchal de Foix brûla les Fauxbourgs de Parme, désespérant de les défendre. La riviere de la Parma qui traverse cette Ville du Sud au Nord, la divise en deux parties inégales, dont la moindre, située au Couchant, du côté de Plaisance, est principalement habitée par le peuple, & se nomme le Codiponté. Comme cette partie étoit aussi la plus foible de la Place, ce fut celle que les Confédérés attaquèrent d'abord avec d'autant plus de raison, que par-là ils ôtoient à la Place toute communication avec Plaisance & le Milanès; lorsqu'au bout d'un tems

(1) Seigneur Milanois.

fort long, leur foible Artillerie eut fait quelques brèches, ils livrèrent jusqu'à trois assauts où ils furent repoussés; cependant le Maréchal de Foix ne croyant pas pouvoir garder le Codiponté, se jeta dans la partie de la Ville située au-delà de la Parma; les Confédérés instruits de sa retraite, entrèrent dans le Codiponté, les uns par les brèches, les autres par escalade; les habitans les reçurent avec une joie, qui attestoit leurs dispositions à l'égard de la France. Le Maréchal de Foix cherchoit à rallentir l'ardeur des Assiégeans par de vaines négociations que le Prince de Bozzolo faisoit semblant d'entamer avec le Marquis de Pescaire; en même tems il mandoit au Maréchal de Lautrec que pour peu qu'il différât, il trouveroit la Place rendue aux ennemis.

Lautrec parut enfin sur la rive ultérieure du Pô avec une Armée encore foible (1). Il fondeoit sa prin-

1521.

(1) Il avoit cinq cent lances Françoises, quatre

1521.

cipale espérance sur sept mille Suisses qui l'avoient déjà joint & qui devoient être incessamment suivis de six mille autres ; mais ces sept mille Suisses pensèrent l'empêcher de secourir Parme par le refus qu'ils firent de passer le Pô avant l'arrivée de leurs compatriotes. Lautrec fut longtemps réduit à faire de petites marches en côtoyant toujours ce fleuve , il le passa pourtant enfin & s'approcha de Parme dans l'intention de livrer bataille.

Vers le même tems , on apprit que le Duc de Ferrare (1) à la tête de cent Gendarmes , de deux cens Chevaux-Légers , & de deux mille hommes d'Infanterie , faisoit une diver-

Belcar liv.
26. D. 44.

mille hommes d'Infanterie arrivés de France sous la conduite de Jean de Poitiers , Comte de Saint-Vallier , pere de la fameuse Diane ; quatre cens Gendarmes , & quatre mille Fantassins Vénitiens que commandoient Théodore Trivulce & André Gritti ; le Duc d'Urbin & Marc-Antoine Colonne , neveu de Prosper , servoient dans l'Armée Françoisse comme Volontaires.

(1) La rupture de François I. avec le Pape attachoit plus que jamais le Duc de Ferrare au parti de la France.

sion

don dans le Modénois, qu'il s'étoit emparé de Final & de San-Félicé, qu'il paroiffoit menacer Modéne; il fallut détacher de l'Armée des Confédérés le Comte Guy-Rangon avec deux cens Chevaux-Légers, & huit cens hommes d'Infanterie choifis pour se jeter dans la Place.

1521.

Mém. de ;
Du Bellay,
liv. 2.

Cependant Parme réfiftoit toujours, le Maréchal de Foix se défendoit avec d'autant plus de courage, qu'il voyoit le fecours approcher; fa conftance, l'arrivée de Lautrec, l'expédition du Duc de Ferrare, le détachement qu'il avoit fallu envoyer à Modéne, les renforts qu'il faudroit y envoyer encore, fi l'Armée Ferraroife groffiffoit, la méfintelligence de Colonne & de Pefcaire, tout contribua dès-lors à répandre le découragement parmi les Confédérés; la défiance, fille du malheur, vint encore les divifer. Les Impériaux fe perfuadèrent que fi le recouvrement de Parme & de Plaifance procuroit d'abord au Pape tout le fruit qu'il pouvoit re-

1521.

cueillir de la guerre, il deviendrait plus froid sur les intérêts communs, qu'il ne seconderoit plus de si bonne foi les Alliés dans la conquête du Milanès, que peut-être même passant à l'infidélité, il feroit sa paix particulière avec les François pour s'assurer par un Traité la possession de ces deux Places. En effet peu de temps après, Léon X. entama une négociation secrète avec l'Ambassadeur de France ; mais ces soupçons étoient prématurés, ils étoient même alors d'autant plus injustes, que Colonne, l'homme de l'armée le plus attaché au Pape après Guichardin, avoit fait malgré lui le siège de Parme, & que c'étoit lui qui avoit proposé d'aller droit à Milan.

Au milieu de ces mouvemens d'inquiétude & de crainte, on tint Conseil pour examiner si on continueroit le siège. Tous les Chefs à l'envi exposèrent, exagérèrent les périls, les difficultés de cette entreprise; on alloit se voir serré entre

la Place & l'Armée Françoisé, Lautrec alloit bloquer le Camp des Confédérés : plus de fourages , plus de convois à espérer sans combat , Lautrec du côté du Milanès , le Duc de Ferrare du côté des Etats de l'Eglise alloient fermer tous les passages aux vivres , une affaire générale pouvoit détruire l'armée , un blocus ne pouvoit manquer de l'affamer ; on insistoit avec affectation sur tous ces inconvéniens , mais un reste de pudeur retenoit encore , on n'osoit risquer le mot de retraite ; Pescaire fut plus franc ; » Je vois bien , dit-il , » Messieurs , que nous sommes » tous d'accord sur le parti qui reste » à prendre , & qu'il n'y a plus que » le mot qui nous coûte. Eh bien ! » je le prononce , je soutiens qu'il » faut lever le siège , tandis que nous » le pouvons encore sans un extrême » me péril. » J'allois le dire , répondit Prosper , » & je suis charmé que » vous m'ayez prévenu. » Vitelli fut du même avis. Antoine de Lève en fut aussi , mais il se fit du moins

1521.

l'honneur de demander si en quittant Parme, on ne feroit pas bien d'aller attaquer Lautrec ; » Ce seroit un coup de désespoir, répondit-on unanimement, » & l'Armée n'est point réduite à ces violentes ressources. Si elle ne doit point continuer un siège si difficile à la vue d'une armée supérieure, elle doit encore moins attaquer cette armée en restant exposée aux sorties que les Assiégés ne manqueraient pas de faire, mais elle peut, en s'éloignant & en attendant un renfort nécessaire, retrouver des conjonctures plus heureuses.

Guichardin écoutoit tout en silence ; cependant Colonne & Pescara, qui n'étoient pas sans inquiétude sur ce que le Pape pourroit penser de la levée d'un siège auquel il avoit tant d'intérêt, eurent ensemble un long & secret entretien ; à la suite duquel ils demandèrent à Guichardin ce qu'il croyoit que le Pape penseroit du parti qu'on al-

loit prendre. Guichardin saisit cette occasion de les engager à révoquer une résolution si humiliante. » Sou-
 » venez-vous , dit-il à Pescaire ,
 » qu'hier au soir vous nous assuriez
 » que ce jour nous verroit Maîtres
 » de Parme. » Nous ne prendrons
 » Parme , reprit Pescaire , ni aujour-
 » d'hui ni demain , ni après-demain ,
 » cependant Lautrec s'avance , nous
 » serons bloqués dans notre Camp ,
 » la retraite deviendra impossible.
 Prosper en dit autant ; Guichardin
 n'osant avoir un avis contraire à
 celui de deux Généraux si célè-
 bres , se contenta de répondre : » il
 » ne faut point douter que cette
 » nouvelle n'afflige & n'irrite le Pa-
 » pe , mais s'il étoit ici , s'il voyoit
 » comme vous , l'impossibilité de
 » réussir , & le danger de persis-
 » ter , il approuveroit peut-être vo-
 » tre avis.

Cependant Guichardin ne se re-
 buta point encore , il alla trouver
 Moron dont il connoissoit le zèle
 & l'esprit de ressource ; tous deux

1521.**Belcar. liv.
16. B. 450**

firent leurs efforts pour regagner Prosper, ils le forcèrent d'assembler de nouveau le Conseil & d'y admettre tous les Capitaines qui n'avoient point été appelés au premier ; mais Pescaire refusa de s'y trouver, il s'en tint à sa première résolution, il fit démonter les batteries & commencer la retraite ; ces démarches entraînèrent le reste de l'Armée. Ce même Pescaire osa pourtant écrire au Pape qu'il avoit combattu de tout son pouvoir la levée du siège de Parme, qu'il ne falloit l'imputer qu'à la lâcheté de Prosper, & qu'on ne pouvoit attendre aucune entreprise courageuse d'un Général si froidement circonspect. On sent tout ce que cette lettre dut ajouter à la haine réciproque des deux Généraux.

Pour en arrêter les suites & pour s'assurer que les intérêts du Saint Siège seroient consultés dans les opérations, le Pape se hâta d'envoyer à l'Armée le Cardinal de Médicis.

La retraite de cette Armée qui recula d'abord (1) jusqu'aux portes de Regge (2), eût pu être considérablement troublée, si Lautrec plus vigilant eût vu avec quelle précipitation tumultueuse elle se faisoit, s'il eût été instruit de quelques troubles excités par les Lansquenets & auxquels il donna le tems de se calmer en s'amusant à battre, inutilement, l'inutile Château de Roqueblanque.

Une lettre de l'Evêque de Tarbes chargé des affaires Ecclésiastiques dans le Milanès, nous apprend qu'on découvrit vers ce tems une conspi-

 1521.

(1) Mézerai dans sa grande Histoire, dit que les Confédérés ayant levé le siège de Parme, repassèrent tumultuairement le Pô, & reculerent jusqu'à Lenza près de Regge; s'ils reculerent vers Regge, comme cela est certain, ils ne passèrent point le Pô, puisque Parme est entre ce Fleuve & Regge.

(2) A l'occasion de cette fuite, la Duchesse d'Angoulême écrivit à Robertet : « Le Pape dans ses lettres appelle toujours mon Fils *le François*, » sans daigner joindre à ce nom le titre de Roi, » il doit bien le reconnoître à présent pour Duc de Milan tout au moins. (Bibliot. du Roi. Manuscrits de Béthune, n°. 8503, fol. 110.)

1521.

ration formée contre Milan par les Bannis, & dont les circonstances ont été inconnues à tous les Historiens ; les Viscontis (1) en étoient l'ame, l'Evêque d'Alexandrie (2) en étoit le chef. Il s'étoit répandu un faux bruit que Parme avoit été obligé de se rendre aux Confédérés. Cette nouvelle ayant encouragé les Bannis, l'Evêque d'Alexandrie s'avançoit vers Milan avec quinze cent hommes d'Infanterie & deux cent chevaux ; il marchoit à la faveur de la nuit par des routes détournées, & devoit se trouver au point du jour, à une porte de Milan ; les Mécontents qui étoient dans la Place, s'assembloient par pelotons pour se joindre aux Troupes de l'Evêque & leur livrer cette porte. Il y avoit cent hommes cachés dans la maison d'un des habitans, nommé Alexandre

(1) Ces Viscontis, comme on l'a dit dans l'Introduction, n'étoient pas de la Branche Ducale, & il ne paroît pas qu'ils prétendissent au Trône de Milan par les droits de la naissance.

(2) Du même nom de Visconti.

Dappian ; un autre détachement de deux cent hommes occupoit des jardins autour de cette même porte. Tout devoit se réunir à l'arrivée de l'Evêque d'Aléxandrie ; un autre Conjuré , nommé Mapello , devoit ouvrir une autre porte , on devoit courir au Palais de l'Evêque de Tarbes , égorger ce Prélat , faire un massacre général des Guelphes , c'est-à-dire des François & de leurs partisans. L'Evêque d'Aléxandrie s'approchant de la Ville , fut fort surpris d'y entendre de grandes décharges d'artillerie & des sons de cloches , qui annonçoient des réjouissances publiques. En effet, Lautrec avoit mandé à l'Evêque de Tarbes la levée du siège de Parme , & l'avoit chargé de faire célébrer à Milan cet heureux succès par des fêtes ; ce fut ainsi que les Bannis apprirent la levée du siège de Parme ; ils apprirent en même-tems qu'on faisoit à Milan une garde exacte & dans la Ville & à toutes les portes ; ils désespérèrent alors du succès de leur entreprise , ils envoyèrent ce-

pendant prier les Conjurés enfermés dans la maison de Dappian & ceux qui étoient dans les jardins , de ne point perdre patience , & de rester où ils étoient , jusqu'à ce qu'on eût trouvé un moment favorable pour surprendre la vigilance des sentinelles ; mais ces Conjurés voyant le jour paroître, craignirent d'être aperçus ; c'étoient pour la plûpart des Bourgeois , des Artisans peu propres à un coup de main , qui avoient tout à craindre s'ils étoient connus , & qui , dans l'incertitude du succès , ne vouloient pas perdre les heures du travail ; ils se retirèrent chacun dans leurs maisons ; l'Evêque de Tarbes en effet fut averti de ces attroupe-
mens par des espions , il envoya dans la maison de Dappian , on n'y trouva qu'une femme & qu'un enfant qui avouèrent ce qui s'étoit passé la nuit précédente ; on ne trouva personne non plus dans les jardins , on arrêta ce Mapello qui devoit livrer une porte , les tortures ne lui arrachèrent aucun aveu. Le Capitai-

ne Sillac fut envoyé avec des Chevaux-légers contre les Bannis commandés par l'Evêque d'Alexandrie; il les poursuivit le long du Tésin jusqu'au Lac Majeur & jusqu'à Sesto, Place qui appartenoit aux Viscontis; les habitans de Sesto fournirent des bateaux aux Bannis pour se sauver par le Lac; les François pour les en punir, entrèrent dans Sesto & le saccagèrent; les Bannis se réfugièrent, comme ils purent, chez les plus puissans d'entr'eux, dont les Châteaux furent aussi pour la plupart saccagés & brûlés par la troupe de Sillac. On publia dans tout le Duché une défense de donner asyle aux Bannis, & un ordre de les poursuivre à outrance, & de sonner le tocsin contr'eux; il eût mieux valu peut-être les rappeler & leur pardonner.

Cependant l'armée des Confédérés s'augmentoît de six mille hommes d'Infanterie Italienne qu'on levoit de jour en jour; elle alloit aussi recevoir douze mille Suisses, que les instances de l'Evêque de Veroli &

1521.

les intrigues du Cardinal de Sion lui avoient procurés, & qui étoient alors en marche sous la conduite de ce Cardinal; mais de ces deux secours, le second n'étoit point encore reçu, le premier se recevoit, pour ainsi dire par morceaux, & ne mettoit point l'armée en état de reparoitre devant Parme & Plaifance à la vûe du même ennemi devant qui elle venoit de fuir; elle prit le parti sage, & hardi d'aller tenter de plus heureux hafards au-delà du Pô, dans un pays qui n'ayant point encore éprouvé les ravages de la guerre, fourniroit des vivres en abondance; on passa le Pô un peu au-dessus de Bersello, sans que Lautrec, dont la vigilance fut toujours endormie dans cette expédition, se mît en devoir d'en disputer le passage; il le pouvoit aisément; il avoit des pontons rassemblés auprès de Crémone; une partie de son armée pouvoit passer promptement sur ces pontons vers la rive ultérieure & en défendre ensuite l'abord aux Confédérés, tandis

que l'autre partie de l'armée Francoise, qui seroit restée en-deçà du Pô, attaquant en queue les Confédérés dans le moment du passage, les eût mis en désordre. Les Confédérés l'avertirent même en quelque sorte de leur projet malgré eux. Dans la crainte d'être prévenus, ils détachèrent Jean de Médicis avec quelques troupes pour aller brûler pendant la nuit les pontons de Lautrec. Médicis ne put arriver qu'après le soleil levé, on l'apperçut, & les Bateliers mirent les pontons en sureté. D'après ces mouvemens, il étoit aisé de juger que les Confédérés vouloient passer le Pô, & tout autre que Lautrec auroit eu les yeux ouverts sur leurs démarches, cependant toute l'armée des Confédérés employa tranquillement un jour entier & une partie de la nuit à passer le Pô, puis laissant le Crémonois à gauche, elle s'avança, en côtoyant l'Oglio, vers les frontières des Vénitiens, par un pays où aucune Place forte ne pouvoit l'arrêter. Cette marche savante

1521.

dont l'idée étoit de Prosper, avoit deux objets, l'un de recevoir les Suisses qui arrivoient par le pays des Grisons, l'autre d'effrayer par l'approche du péril les Vénitiens déjà ébranlés, qui commençoient à s'excuser auprès du Pape de leurs liaisons avec les François; ils ne les entretenoient, disoient-ils, que par égard » pour d'anciens engagements qu'ils » ne pouvoient violer; mais leur respect pour le S. Siège sauroit mettre des bornes à tous les engagements qui pourroient lui être contraires.

C'est ainsi que les Politiques peuvent compter les uns sur les autres. Les Vénitiens alliés de la France, traitent avec le Pape son ennemi; le Pape allié de l'Empereur, traite avec la France; la France elle-même traitoit dans le même tems avec l'Empereur; toujours une négociation particulière tend en secret à détruire les Traités publics. Tout allié puissant est traître & trahi tour à tour; il n'y a d'alliés sûrs que les foibles & les op-

primés, dont la fidélité ne vaut pas la peine d'être tentée.

1521.

Lautrec ayant passé trop tard le Pô, poursuivoit de loin les Confédérés qui lui échappoient sans cesse, il les joignit enfin, près de Rebec, toujours sur les bords de l'Oglio & se dispoisoit à troubler leur marche le lendemain; son arrivée & la difficulté de transporter de l'Artillerie dans le chemin qui restoit à faire pour s'approcher du Pays des Grisons, déterminèrent les Confédérés à rester dans ce poste pour y attendre les Suisses. Cette situation étoit très-périlleuse; les Suisses pouvoient tarder beaucoup, les vivres devoient manquer aisément dans un Pays ennemi, à la vûe d'une armée supérieure; le danger étoit même plus grand qu'on ne le croyoit. Rebec est entièrement dominé par Pontevico, Ville située sur l'Oglio à la rive opposée: cette Ville appartenoit aux Vénitiens; les Confédérés comptoient un peu trop sur les soumissions politiques que la Sei-

gneurie avoient récemment faites au Saint Siège, & sur quelques négociations à peine entamées. Gritti & Trivulce étoient toujours dans l'Armée Françoisse, les Confédérés n'en étoient point émus, ils espéroient une défection prochaine de leur part; ils l'espéroient en vain, ils virent dès le troisième jour Lautrec transporter une partie de son Canon de l'autre côté de l'Oglio & le faire entrer dans Pontevico, en présence de Gritti qui feignit de s'y opposer, mais qui évidemment y consentoit. Les Confédérés alloient être exposés au feu de cette Place & ne pouvoient l'éviter qu'en s'exposant à tous les coups de l'Armée Françoisse; ce moment sembloit être celui de leur ruine, ils s'y attendoient eux-mêmes, mais les événemens confondent quelquefois toutes les règles de la prévoyance humaine; on laissa les Confédérés décamper tranquillement, pendant la nuit, en ordre de bataille, menant leurs bagages devant eux. Leur marche fut

respectée , rien ne fut attaqué ni même insulté ; ils arriverent à Gabbionetta sur les frontières du Mantouïan , & avouèrent qu'ils avoient miraculeusement évité une perte inévitable. Ce fut encore une faute grossière que la France eut à reprocher à Lautrec & que la Duchesse d'Angoulême put opposer au crédit de la Comtesse de Château-Briant. Il sembloit que Lautrec s'attachât à prolonger la guerre , qu'il prît plaisir à laisser échapper les ennemis de ses mains , content de les voir fuir devant lui & sûr de les retrouver quand il voudroit ; il avoit eu la fortune & la victoire en sa puissance , il avoit eu jusqu'au choix de la manière de vaincre ; soit qu'il attaquât les Confédérés dans leur Camp , soit qu'il attendît que la faim les en chassât , leur sort ne dépendoit que de lui. Tous les Officiers de son armée le pressèrent de donner du moins au moment de la retraite ; il résista toujours , soit par pure indocilité , soit par d'autres

motifs qu'on ne fait pas ; les Suisses de son armée lui demandèrent en murmurant les gratifications qu'on avoit coutume de leur donner après le gain d'une bataille ; ils disoient qu'il n'avoit pas tenu à eux que la guerre n'eût été terminée , que le caprice du Général ne devoit pas les frustrer des avantages que le sort offroit à leur valeur ; Lautrec avoit mérité ces affronts.

Il s'empara du poste que les ennemis avoient quitté , de ce poste qui le condamnoit & dont la connoissance plus parfaite fit encore mieux sentir le prix de l'occasion qu'il avoit laissé perdre.

Tout ce qui arriva dans la suite , dut faire repentir Lautrec de son opiniâtreté , & doit servir à jamais de leçon aux Généraux , s'il en est qui , par des vûes odieuses , soient capables de se refuser à des avantages décisifs ; ils doivent apprendre que la fortune se venge quelquefois , non-seulement par des refus éternels ,

mais encore par les plus sanglans outrages , du mépris qu'on fait de ses faveurs offertes ; le reste de cette guerre du Milanès ne fut plus pour Lautrec qu'un tissu de disgraces à peine interrompues par quelques légers succès , qui ne servoient qu'à rendre ces disgraces plus cruelles.

1521.

Les Suisses que les Confédérés attendoient , arrivèrent à Coire & demandèrent seulement un corps de Cavalerie , qui assurant leur marche , facilitât la jonction ; Prosper détacha aussi-tôt quelques escadrons de Chevaux-Legers , qui volant plutôt qu'ils ne passèrent sur les terres de la Seigneurie , trompèrent à la fois la vigilance & des Vénitiens & des François ; en vain Pontdormy avec deux compagnies de Gendarmes & douze cens hommes d'Infanterie , alla occuper près du lac d'Istria un poste par où les Suisses devoient passer ; ce poste fut forcé , les Suisses arrivèrent avec ce petit avantage au Camp des Confédé-

Mém. de
Du Bellay
liv. 2.

1521.

rés. Le Cardinal de Sion étoit à leur tête (1).

Les Confédérés ayant reçu ce renfort, ne bornèrent plus leurs projets à une simple défense. Bien-tôt une révolution à laquelle leur adresse contribua autant que leur bonheur, vint encore ranimer leur audace. Les Suisses voyoient depuis long-temps avec indignation qu'au mépris des Recès de leurs Diètes,

(1) « Alors on vit dans cette armée, dit Guichardin, « deux Légats, le Cardinal de Médicis « & le Cardinal de Sion, qui faisoient porter de- « vant eux leurs Croix d'argent, au milieu d'une « foule de Blasphémateurs, de Meurtriers & de « Voleurs.

Ce tableau de l'armée Pontificale & Impériale paroît un peu chargé; si Guichardin n'a prétendu que peindre une armée en général, c'est une déclamation peu digne de la sagesse de ce grand Historien.

Le Cardinal de Médicis, dévot & scrupuleux, se plaignoit souvent des dérèglemens des Soldats, & des désordres qu'ils commettoient; le Marquis de Pescaire, ennuyé de ses plaintes, lui dit; *M. le Légat: Mettez-vous bien dans la tête que Mars & J. C. sont essentiellement bronillés ensemble, & que notre métier ne peut être asservi aux loix rigoureuses de la Justice & de l'Evangile. Comment donc des Chrétiens font-ils la guerre? mais comment des hommes la font-ils?*

au mépris de la décence publique & des liens patriotiques, leurs Sujets entraînés par des intrigues particulières, se partageoient à leur gré entre les différentes Puissances & s'exposoit souvent à tremper leurs mains dans le sang de leurs Concitoyens; il y avoit alors douze mille Suisses dans l'armée des Confédérés & treize mille dans l'armée Françoise, tous prêts à s'entr'égorguer; la République Helvétique voulut absolument faire cesser ce scandale, elle envoya des ordres à tous les Suisses des deux armées de revenir dans leurs pays. Le Cardinal de Sion, qui veilloit à tout, fut instruit de cette résolution & fut en tirer parti. Le Courier dépêché à l'armée Françoise, signifia l'ordre de la République, aussi-tôt tous les Suisses obéirent & quittèrent l'armée; mais le Courier qu'on envoyoit à l'armée des Confédérés, arrêté & gagné par le Cardinal de Sion, ne publia point l'ordre dont il étoit chargé, ainsi tous les Suiss-

1521.

Belcar. liv. 1
16. n. 47.

1521.

ses de l'armée Confédérée restèrent. C'étoit déjà beaucoup, ce ne fut pas tout encore. L'ordre que les Suisses de l'armée Françoisse avoient reçu, ne leur apprenoit pas qu'on eût adressé un pareil ordre à ceux de l'armée Pontificale. Le Cardinal de Sion profita de leur ignorance, il leur persuada que la République avoit reconnu la justice de la cause des Confédérés, que c'étoit aux seuls François qu'elle refusoit des Troupes, & qu'en prenant parti dans l'armée des Confédérés, les Suisses rempliroient le véritable esprit de l'ordre qu'ils avoient reçu; ces raisons appuyées de l'argent du Cardinal, persuadèrent les Suisses, qui passèrent presque tous du camp des François au Camp des Confédérés. Le Maréchal de Lautrec leur ayant en vain rappelé leurs sermens & reproché leur infidélité; se vit réduit à une guerre de défense; il se retira vers Milan dont il fit relever à la hâte les fortifications; le Roi qui avoit tout remarqué,

lorsque six ans auparavant il avoit si glorieusement fait la guerre dans ce pays-là, lui manda de veiller principalement sur l'Adda & d'en disputer le passage aux Confédérés; Lautrec dans ses lettres orgueilleuses l'assuroit que les Ennemis ne passeroient jamais cette riviere, qu'il sauroit les en empêcher; il accompagnoit ces promesses de bravades dédaigneuses sur la timidité de Colonne, sur l'inexpérience de Pescaire. Pour toute réponse les ennemis passèrent l'Adda, Moron & les autres Bannis qui avoient une connoissance particulière du pays, leur ayant indiqué un endroit mal gardé, où ils trouvèrent des bateaux cachés dans des roseaux; ils mirent en fuite le Comte de Pepolo (1), qui s'étoit posté avec un corps des troupes vers l'endroit où il avoit cru que le passage pourroit

1521.

(1) Paul Jove dit que le Comte de Pepolo envoya demander du secours à Lautrec, mais que Lautrec dormoit, & que ses Valets-de-chambre ne voulurent jamais le réveiller.

1521.

être tenté, ils pénétrèrent au fond du Milanès, ils forcèrent Lautrec d'abandonner la campagne & d'aller se renfermer dans Milan après avoir jetté une garnison considérable dans Crémone,

Tandis que les Confédérés délibéroient sur les opérations d'une campagne, qui ne pouvoit désormais qu'être heureuse, un Paysan vint se présenter à eux sous la forme de ce Spectre politique dont l'apparition avoit fait tourner la tête à notre malheureux Roi Charles VI ; mais au lieu de menacer, celui-ci encourageoit ; il ordonnoit de la part de Dieu aux Confédérés de marcher droit à Milan, il promettoit que cette ville ouvriroit à l'instant ses portes au son de toutes les cloches ; il avoit l'air, le ton, l'enthousiasme d'un Prophète, & ce qui est essentiel à ces sortes de machines, il disparut tout d'un coup. Un des meilleurs moyens de vérifier ces sortes de prédictions, c'est d'y croire, & on crut à celle-ci ;
ceux

ceux pourtant à qui cet homme parut moins envoyé de Dieu que des Mécontens, restés en foule dans Milan, n'eurent guères moins d'ardeur & d'assurance que les autres ; ils comprirent que ces Mécontens devoient exciter des soulèvemens dans la ville à l'arrivée des Confédérés. On courut donc à Milan. Le Marquis de Pescaire avec ses Espagnols arrive le premier à l'entrée d'un des fauxbourgs vers le commencement de la nuit ; il épouvante & dissipe le Corps-de-Garde composé de Vénitiens, il se saisit de la barrière. Théodore Trivulce, un des Chefs des Vénitiens, apprend tout ce désordre dans son lit où une maladie le retenoit, il se leve à la hâte, tout foible, tout languissant qu'il étoit ; il se traîne mal accompagné, mal armé au devant de la captivité, il eut du moins la gloire de ne l'avoir pas attendue dans son lit ; on l'entoure, le nombre l'accable, il est pris avec Jules de S. Severin & le Marquis de Vi-

Belcar. liv.
16. n. 46.

Mém. de
Du Bellay,
liv. 2.

1521.

gevano. Le Maréchal de Foix, qui depuis long-temps avoit joint son frère, étoit aussi dans son lit & pensa y être pris ; le Maréchal de Lautrec se promenoit en robe-de-chambre dans la Place ; les Factieux à la faveur de tant de négligence se rassemblent, remplissent la ville de troubles, y introduisent les Impériaux. Le Maréchal de Lautrec abandonne la ville, & rassemblant en tumulte toutes ses troupes sur l'esplanade du château, il en laisse une partie dans cette Forteresse sous le commandement de Mascaron, Capitaine Gascon, il se sauve avec le reste à Côme ; André Gritti l'y suit avec ses Vénitiens, tandis que le Cardinal de Médicis, qui avec les Italiens avoit suivi de près Pescaire, entroit comme en triomphe dans la ville de Milan. Cette malheureuse Capitale fut pendant dix jours en proie aux horreurs du pillage, les Bannis vengeant avec fureur sur les Partisans de la France tous les maux qu'ils avoient soufferts.

La ville de Crémone apprenant le désastre des François dont elle détestoit le joug , se hâta de se rendre aux Confédérés.

1521.

Le Maréchal de Lautrec ne se crut pas même en sûreté dans Côme , lorsqu'il vit le Marquis de Pescaire , qui ne perdoit pas un instant , s'avancer pour en faire le siège ; il en sortit , & y laissa le frère du Maréchal de Chabannes , le brave Vandenesse , ce généreux Emule de Bayard , avec cinquante hommes d'armes seulement & cinq cens Fantassins François , (alors mauvais soldats). Pour lui , il alla passer l'Adda vers l'endroit où cette rivière sort du lac de Côme , & il se retira sur les terres de la Seigneurie avec ses troupes & celles des Vénitiens.

Le Marquis de Pescaire pressa la ville de Côme avec tant de vivacité , il la canonna si fortement , qu'au bout de dix ou douze jours , elle fut obligée de capituler , malgré toute l'audace & toute la valeur de Vandenesse ; il fut arrêté que la gar-

1521.

nison sortiroit avec armes & bagages & qu'elle pourroit se retirer sur les terres des Vénitiens. Les Assié-geans introduits dans la ville en vertu de cette capitulation, la pillèrent indignement, firent mille insultes aux Habitans, poursuivirent même les Soldats de la garnison dans leur retraite & les dépouillèrent. Vandenesse témoin de cette perfidie, en avoit le cœur percé de rage & de douleur ; Pescaire arrêta le pillage, fit rendre aux François ce qui leur avoit été pris & n'oublia rien pour persuader qu'il n'avoit eu aucune part à cette violence. Vandenesse ne crut ni les protestations sincères ni la réparation suffisante, il en demanda une autre, il envoya au Marquis un cartel de défi, dans lequel il lui reprochoit son manque de foi, Pescaire y répondit par un autre cartel, suivant l'usage de ce tems, qui vouloit que les cartels fussent réciproques ; le combat cependant n'eut point lieu ; on s'accusa de part & d'autre de l'avoir

évité; ce qu'il y a de certain, c'est que
 ni Vandenesse ni Pescaire n'étoient 1521.
 capables de crainte, mais peut-être
 la réflexion leur fit-elle sentir qu'ils
 pouvoient rendre à leurs Maîtres
 des services plus utiles.

Vandenesse alla joindre Lautrec
 sur les terres de la Seigneurie. Il
 étoit bien dur & bien humiliant d'être
 réduit à chercher un asyle & de
 ne porter à ses alliés que le fardeau
 d'une disgrâce à partager; les Vénitiens
 s'ennuyèrent bientôt de voir
 l'armée Françoisse vivre à discrétion
 sur leurs terres, on craignit de laisser
 leur amitié, & l'on résolut de s'avancer
 vers Crémone, dont Janot d'Herbouville
 défendoit encore le Château contre les
 Rebelles qui s'étoient emparés de la
 Ville pour les Impériaux, & qui s'y
 fortifioient de jour en jour. Quelques
 troupes que Lautrec jeta dans le Château,
 mirent d'Herbouville en état de livrer
 l'assaut à la Ville. Les habitans soutinrent
 le premier avec courage & avec succès,
 mais ils prévinrent le second

par une capitulation ; les rebelles obtinrent la permission de se retirer où il leur plairoit. Le Maréchal de Lautrec entra dans Crémone, il recueillit ce prix de sa diligence, vertu à laquelle il sembloit avoir renoncé depuis long-tems, & qu'il retrouva fort à propos dans cette conjoncture ; il est certain que pour peu qu'il eût laissé respirer les Rebelles, il n'auroit plus été possible de les réduire.

Lorsque ce petit avantage l'eût tiré de l'accablement où tant de pertes l'avoient plongé, il se hâta d'envoyer en France le Maréchal de Foix son frère, pour représenter la situation des affaires du Milanès, & l'impossibilité de défendre ce pays sans un prompt & puissant secours ; le Maréchal de Foix eut bien des affronts à dévorer à la Cour ; on n'y étoit que trop bien instruit des fautes de son frère & des siennes, le Roi lui reprocha son imprudence, son avidité, ses violences, les proscriptions intéressées de tant de Citoyens

confidérables, le supplice des Pallavins, &c. Tandis que le Maréchal de Foix se justifioit avec peine, que la Duchesse d'Angoulême l'accusoit avec hauteur, que la Comtesse de Château-Briant l'excusoit avec précaution, que tous les bons Citoyens sentoient & prouvoient la nécessité de porter dans le Milanès des secours qui en empêchassent la perte entière, Lautrec pourvoyoit, autant qu'il le pouvoit, à la sûreté du peu de Places qui lui restoit; il jettoit des troupes dans Pizzighitone, dans Cremonne, &c. mais il ne pouvoit arrêter les conquêtes des Confédérés en-deçà & au delà du Pô, & presque toujours ces conquêtes étoient l'effet de la haine que les de Foix avoient inspirée; Lodi se soumit, les habitans de Pavie, aussitôt qu'ils virent paroître les Impériaux, déclarèrent à la garnison (1) que, si elle osoit se défen-

1521.

(1) Elle consistoit dans la seule Compagnie d'hommes d'armes du Comte de S. Pol.

1521.

dre, ils alloient la livrer à l'ennemi, & qu'elle ne pourroit manquer d'être passée au fil de l'épée, il fallut qu'elle sortît précipitamment de la Place; elle s'enfuit à Ast. Alexandrie se fit aussi prendre elle-même, elle n'avoit point de garnison, les habitans se gardoient, Colonne le fut, & jugea qu'il seroit aisé de les gagner. La faction Gibeline qui dominoit dans cette Ville, eût dû être contraire au Pape, si elle se fût souvenue de son origine; mais tout étoit changé: les anciens intérêts, les anciens sentimens avoient disparu, les Gibelins alors détestoient les François, ils dissimulèrent leur haine pour la mieux signaler, ils parurent zélés pour la défense, ils proposèrent une sortie, on l'approuva; ils la firent, ils eurent soin d'être repoussés, & les Impériaux en les poursuivant, sans leur nuire, furent introduits dans la Place.

Dans ce torrent de bonne fortune, Vitelli (1) s'empara sans effort de

(1) Vitelli étoit celui qui commandoit les trou-

Plaisance & même de Parme, cette dernière Place étant restée sans défense depuis que Lautrec en avoit fait sortir le Maréchal de Foix son frère, & le Prince de Bozzolo.

1521,

Le Pape reçut à la fois toutes ces heureuses nouvelles, il en ressentit une joie qui par son excès même lui fut, dit-on, funeste. Il avoit dit plusieurs fois qu'il mourroit content, pourvu qu'il vît Parme & Plaisance enlevés aux François ; ce mot sembla le condamner. Il mourut le 2, Décembre au bout de trois jours de maladie. Les uns attribuèrent sa mort à ce saisissement de joie, les autres accusèrent Barnabé Malespine son Camérier, qui faisoit l'office d'Echançon, de l'avoir empoisonné. Un grand Pape peut-il mourir jeune d'une mort naturelle ? cependant il paroît certain qu'il fut étouffé par un catharre violent, accompagné d'une fièvre continue.

Belcar. liv.
16. n. 37.

Cet événement si important dans

des de Florence dans l'armée des Confédérés,

M v

1521.

les conjonctures , pouvoit changer entièrement la face des affaires ; il ouvroit un nouveau théâtre où les talens politiques de l'Empereur & du Roi de France devoient s'exercer à l'envi. La Brigue Impériale & la Brigue François alloient partager tout le Sacré Collège. Le Ministère François pouvoit regagner en Italie ce qu'il avoit perdu en Allemagne. Indépendamment de l'intérêt toujours si pressant de conserver ou de recouvrer la considération , un intérêt plus pressant encore devoit tourner vers le Conclave toutes les vûes des deux Cabinets rivaux. Il y avoit lieu de penser que le Pape , quel qu'il dût être , embrasseroit le parti auquel il seroit redevable de son Election.

Quoique l'âge de Léon X. (1) ne parût laisser aux ambitieux que des espérances très-éloignées , quelques Cardinaux avoient fait éclater d'avance leurs prétentions à la Thiare.

(1) Il n'avoit que quarante-six ans.

le Cardinal Volfey n'avoit favorisé le parti de l'Empereur que dans l'espérance d'être appuyé de la Brigue Impériale à la premiere vacance. Léon X. d'un autre côté avoit fait des dispositions pour assurer le Pontificat après sa mort au Cardinal de Médicis son cousin ; c'étoit dans cette vûe qu'il avoit porté un Décret par lequel tous les Bénéfices que possédoit celui qui étoit élu Pape , devoient être partagés entre les Cardinaux ; or le Cardinal de Médicis étoit de tout le Sacré Collége celui qui en possédoit le plus. La concurrence fut donc d'abord ouverte entre ces deux Cardinaux.

Mais le Cardinal de Médicis avoit contre lui son nom même , & sa qualité de cousin du Prédécesseur , qui faisoient craindre aux Cardinaux de rendre en quelque sorte la Thiare héréditaire dans une Maison puissante ; le Cardinal Volfey eut contre lui la Faction même de l'Empereur sur laquelle il avoit tant compté ; il n'avoit pas manqué, aussi-tôt après la

1521.

mort de Léon, d'écrire à l'Empereur pour lui rappeler ses promesses, Richard Pacé, le grand Négociateur de l'Angleterre, avoit en même-tems par son ordre quitté Venise où il ne servoit que son Maître, pour aller à Rome servir ce Cardinal ambitieux ; mais la fausseté habile de la Faction Impériale trompa la pénétration de ce Ministre, elle paroît même avoir échappé à l'œil perçant des Italiens ; Guichardin représente l'Élection qui fut faite dans ce Conclave comme un de ces coups singuliers du hazard, dont on ne peut rendre raison. Cette raison se trouve dans la finesse de la trame qui fut ourdie par les Cardinaux du parti de l'Empereur ; ils ne vouloient nommer ni le Cardinal de Médicis ni le Cardinal Volfey, mais cet Adrien, qui avoit été Précepteur de Charles-Quint, & qui avoit gouverné l'Espagne en son absence. Il devoit toute sa fortune à l'Empereur, & s'il alloit encore lui devoir la Papauté, pourroit-il ne pas seconder aveuglément tous

ses projets ? D'un autre côté comment proposer l'Election d'un homme, qui ayant passé toute sa vie en Flandre & en Espagne, & n'ayant jamais paru en Italie, n'y étoit connu de personne, plus décrié d'ailleurs par les troubles d'Espagne, qu'illustré par les dignités accumulées sur sa tête ? Comment oser nommer son nom étranger & obscur par préférence à tant de noms illustres, d'origine Italienne, & bien plus capables de soutenir la Majesté du Trône Pontifical ? comment enfin espérer que le Professeur de Louvain se transformât tout-à-coup en un grand Prince, qui fût concilier tant d'intérêts contraires, marcher d'un pas ferme & libre à travers tant de Puissances divisées, gouverner l'Italie en paix, agiter ou calmer l'Europe par les ressorts de sa politique ?

Tels étoient les obstacles qui s'opposoient à l'Election d'Adrien ; il n'y avoit peut-être qu'un moyen de les surmonter, c'étoit d'embarrasser tellement le scrutin par des intrigues

1522.
Pâques le 20.
Avril.

secrètes, & d'opposer tant de suffrages au parti qui paroîtroit prépondérant, que les Cardinaux égarés dans ce labyrinthe, fussent trop heureux de trouver le fil qu'on leur présenteroit à propos pour en sortir. Le Cardinal de Médicis, malgré les raisons d'exclusion dont on a parlé, paroissoit alors le sujet le plus éligible. Il avoit été nourri dans les affaires, il avoit participé, quelquefois même présidé aux principales délibérations d'un des plus habiles Pontifes, il avoit seul la clef des projets de Léon X. & des divers Cabinets de l'Europe. Sa Maison étoit une des plus puissantes de l'Italie, elle avoit l'intérêt le plus sensible à la pacification de cette contrée. La Toscane & le Saint Siège n'avoient formé qu'un seul Etat sous le Gouvernement de Léon; il étoit dangereux de les diviser, d'ailleurs les grandes promotions que Léon X. avoit faites, & les bénéfices que le Cardinal de Médicis laisseroit à partager, rendoient sa brigue puissante;

la Faction Impériale s'attacha donc 1522.
à entasser des poids contraires dans la balance, elle embrassa hautement le parti du Cardinal Volsey, tandis qu'elle cabaloit secrètement & efficacement pour Adrien. Par cette conduite adroite, elle persuadoit à Volsey que l'Empereur lui tenoit parole, elle l'endormoit & l'empêchoit de prendre d'autres mesures.

On alloit tous les jours au Scrutin sans rien conclurre, Médicis & Volsey avoient tour-à-tour l'avantage, il ne s'élevoit pas une voix en faveur d'Adrien, mais aucun des Compétiteurs ne l'emportoit irrévocablement, une intrigue toujours subtile combinait les suffrages en mille manières, dont aucune n'étoit décisive.

Les Cardinaux s'ennuyèrent enfin de ce flux & reflux de suffrages inutiles ; la brigade d'Adrien, croyant avoir acquis toutes les forces dont elle avoit besoin, (1) un Cardinal

(1) Bibliothèque du Roi, Manuscrits de l'éthug

1522.

le nomma tout-à-coup avec un air d'inspiration affecté ; il fut appuyé à l'instant par le Cardinal de Saint Sixte, que suivirent les Cardinaux Colonne, Cavalieri, Monti, Frustio, &c. Il eut d'abord plus de vingt-six voix, toutes du parti de l'Empereur, c'étoient déjà plus des deux tiers ; les autres Cardinaux, qui n'étoient pas du secret, voyant la pluralité des voix si parfaitement décidée, y joignirent les leurs ; de sorte que l'élection du Pape qui prétendoit le moins à la Thiare, & qui devoit le moins y prétendre, se fit d'un consentement unanime. Tous les Cardinaux, ceux même qui étoient du secret, s'en étonnèrent, quelques-uns s'en indignèrent, les Romains en furent humiliés & irrités : lorsque les Cardinaux passèrent sur le Pont Saint-Ange, en sortant du Conclave, le peuple les accabla d'injures & de malédictions ;

Guicciard,
liv. 4.

le Cardinal de Gonzague, se tournant vers lui, s'écria : *Vous êtes trop bons de vous en tenir aux injures, nous méritons d'être lapidés.* 1522.

Les François qui avoient tant d'intérêt de traverser l'élection d'un Pape dévoué à l'Empereur & de faire élire un de leurs amis, n'eurent pas même un parti dans le Conclave. On avoit prévenu l'arrivée des Cardinaux de Bourbon & de Lorraine ; ils étoient partis pour Rome, ils apprirent en chemin que l'élection étoit faite. Nouvel avantage éclatant de la politique de Charles sur celle de François ; la prévoyance du premier avoit embrassé jusqu'aux hazards, tout étoit disposé d'avance, & dès le tems de la mort de Léon X. la brigue Impériale étoit prête.

En attendant qu'Adrien reçût la nouvelle de son exaltation & vînt prendre possession de la Thiare, les Cardinaux partagèrent entr'eux l'administration des affaires.

La mort de Léon X. avoit donné

1522.

lieu à diverses révolutions ; le Cardinal de Médicis dans l'incertitude des événemens , avoit cru devoir licentier les troupes Pontificales , & avoit pris précipitamment la route de Rome pour veiller à ses intérêts dans le Conclave ; cet affoiblissement des Confédérés avoit arrêté le cours de leurs conquêtes ; l'argent commençoit d'ailleurs à leur manquer , & sans argent comment retenir les Troupes mercenaires qui étoient en si grand nombre dans l'armée ? Les Confédérés avoient toujours compté sur les trésors de Léon X. Ce Pontife avoit fait presque seul tous les frais de la guerre. François-Marie de la Rovere profita du moment où il étoit sans ennemi , pour rentrer dans son Duché d'Urbin ; sa valeur , sa pauvreté , ses infortunes le rendoient intéressant ; cinq ou six cens hommes de bonne volonté s'attachèrent à lui sans intérêt , sans solde , il reconquit avec eux presque tout son Duché en peu de jours. Les

Mém. de
Du Bellai,
liv. I.

Baglions s'efforçoient aussi de rentrer dans Pérouse; le Duc de Ferrare étoit encore en armes pour recouvrer ses Etats. D'un autre côté les Confédérés avoient à rendre compte à la République Helvétique de ses ordres interceptés & violés, de ses Soldats trompés & débauchés; les Confédérés s'étoient flattés de lui faire approuver cette supercherie, d'en tirer encore de nouveaux secours & de la détacher entièrement du parti de la France; ils lui députèrent dans ce dessein l'Evêque de Vérone & quelques Seigneurs Milanois du parti des Impériaux. Ces Ambassadeurs étant arrivés sur les frontières de la Suisse, crurent qu'après les sujets de plainte qu'on avoit donnés à la République, l'intérêt de leur sûreté exigeoit qu'ils prissent des passeports avant de passer outre. L'Evêque de Vérone seul fut plus hardi; les caractères d'Evêque & d'Ambassadeur réunis en sa personne, lui persuadèrent qu'il n'avoit rien à craindre;

1522.

Belcar. liv.

16.

1522.

il se trompa , les Suisses le firent arrêter pour être entré, disoient-ils , sans passeport dans un Pays allié des François: Ils étoient justement indignés de la surprise faite à leurs Sujets. Le Cardinal de Sion en réunissant tous les Suisses des deux armées dans l'armée Impériale par le stratagème hardi dont on a parlé, n'avoit peut-être rien fait que de légitime contre les François ses ennemis , mais il avoit manqué essentiellement à la République dont il étoit Membre, & cette République sentit vivement une injure qui rappelloit & aggravoit tous les torts passés du Cardinal; les Cantons même qui lui avoient été les plus attachés; tels que Lucérne, Ury, Schwitz & Underwal, l'abandonnèrent (1). On ne donna point de passeports aux Ambassadeurs que les Confédérés avoient envoyés avec l'Evêque de Vérone, on ne voulut point les

(1) Bibliothèque du Roi, Manuscrits de Béthune, n. 8491. fol. 136:

entendre, on accorda au contraire aux François seize mille hommes qu'ils demandèrent & que le Bâtard de Savoye, le Maréchal de Chabannes (1), le Grand-Ecuyer Saint-Severin, &c. avoient eu ordre d'aller lever en Suisse sur les remontrances du Maréchal de Foix.

1522.

Tout sembloit vouloir prospérer aux François ; les Suisses étoient désormais pour eux & pour eux seuls ; le zèle des Vénitiens se réchauffoit & préparoit de nouveaux secours ; on rassembloit aussi en France un renfort considérable pour l'Italie, les Confédérés étoient sans argent & presque sans Troupes, obligés de laisser partir les Suisses & les Grisons que leur République rappelloit & qu'ils ne pouvoient payer, privés des troupes Italiennes que le Car-

(1) Les Advoyers de Lucerne dans une Lettre du 3. Octobre 1521. l'appellent *le faux & traître Cardinal*, & se plaignent amèrement de quelques levées qu'il leur avoit extorquées. Manuscrits de Béthune, vol. cotté 8496. fol. 23.

1522. dinal de Médicis avoit licentiées, il fallut à leur tour qu'ils quittassent la campagne. Cependant Colonne & Moron ne s'abandonnèrent point dans cette extrémité; Colonne mit sa Cavalerie en quartier d'hiver dans les Duchés de Parme & de Plaisance; l'Infanterie tant Espagnole qu'Allemande fut distribuée dans toutes les Places du Milanès dont la Ligue s'étoit emparée. Jérôme Adorne fut envoyé en Allemagne pour faire de nouvelles levées de Lansquenets. Moron, prenant le titre d'Ambassadeur de François Sforce, courut à Milan avec Colonne pour chercher de l'argent & pour achever de soulever tous les esprits en faveur du Maître (1) sous lequel il espéroit gouverner; un Moine enthousiaste ou fourbe lui prêta le secours de ses fureurs éloquentes. C'étoit un Augustin, nommé André (2) de Ferrare; ce fou-

Mém. de
Du Bellay,
L. 2.

(1) François Sforce.

(2) Guichardin & Beaucaire l'appellent André Barbato.

gueux Orateur imprima si fortement dans toutes les ames l'horreur du nom François & l'amour de Sforce, il persuada si pleinement la nécessité de sacrifier tout pour s'assurer de l'expulsion des François, il étala d'une manière si frappante tous les signes du courroux céleste contre ce Peuple ennemi, que chaque Citoyen s'empressa de contribuer aux frais d'une guerre qui paroissoit si sainte & si juste ; tous se disputoient l'honneur de porter la première & la plus forte offrande. L'enthousiasme alla si loin, que des pauvres, qui n'avoient que deux écus, en portoient un, & consentoient à manquer du nécessaire, pourvu que les François fussent chassés du Milanès. On sent combien ces effets de l'éloquence d'André de Ferrare étoient préparés par la disposition des esprits, naturellement soulevés contre le joug cruel des De Foix, & ceci doit prouver de plus en plus que la rigueur est un moyen inefficace pour s'assurer de la fidélité des

1522.

Belcar. liv
17. n. 4.

Sujets, sur-tout des Sujets conquis,
1522. L'effet que la rigueur produit ne dure qu'autant que la Puissance de celui qui l'employe. La haine qu'elle irritoit en l'enchaînant, éclate avec fureur au premier revers, la clémence seule auroit pu l'étouffer.

Belcar. liv.
16. n. 52.

Guichardin ne servit pas moins bien la cause commune par sa belle défense de Parme. Les François avoient regardé la vacance du Saint Siége comme une occasion favorable de reprendre cette Place. Pendant ces interregnes, les peuples se piquent peu d'un zèle dont l'objet est encore incertain, les Gouverneurs songent plus à leurs intérêts qu'à la sûreté des Places. Guichardin alors Gouverneur de Parme, pensa plus noblement, il mit sa gloire à mériter la confiance dont on l'avoit honoré. Chargé par les Médicis ses amis de la garde de cette Place au nom du Saint Siége, il crut devoir la conserver au Saint Siége, dût-il être occupé par un ennemi des Médicis. Rien n'est plus beau

beau que le récit de cette défense dans l'histoire des Guerres d'Italie; on voit dans la conduite de Guichardin tout ce que peut l'intrépidité dirigée par la prudence, on voit ce Gouverneur, seul exactement instruit des forces des Assiégés, que la crainte exagéroit aux Assiégés, animer des Soldats qu'il ne pouvoit payer, rassurer le Peuple épouvanté, résister jusqu'à trois fois aux remontrances, aux instances, aux menaces du Conseil de Ville, impatient de se rendre. Le Conseil enfin lui déclare que puisqu'il s'obstine à vouloir périr, les Habitans ont résolu de capituler sans lui. Pendant qu'on lui signifie cette délibération, il s'élève de grands cris des remparts & de tous le Corps-de-Garde des portes; on entend sonner les cloches de la Haute-Tour; c'étoit le signal de l'assaut; on apperçoit les François, qui sortant du *Codiponté* dont ils s'étoient emparés, s'avançoient avec leurs échelles vers le corps de la

1521,

1521.

Place. Guichardin pour toute réponse aux Députés du Conseil de Ville, vote à la défense des remparts, tout le monde le suit. Tout s'anime par son exemple ; la garnison est inébranlable, les Habitans fidèles, tout combat jusqu'aux Moines, les femmes portent à leurs défenseurs des rafraichissemens sur les murailles, les François sont repoussés & levent le siège. Guichardin eut seul la gloire de ce succès, il ne la partagea point avec les Généraux du Saint Siège ; dont aucun n'osa ou ne voulut lui envoyer les secours qu'il demandoit.

Belcar. liv.

8.

Le détachement de l'armée Française qui avoit fait le siège de Parme (1), repassa promptement le Pô & alla rejoindre le gros de l'armée entre Milan & Crémone. Cette armée grossissoit tous les jours ; les Suisses l'avoient jointe, Jean de Médicis dont Léon X. soudoyoit

(1) Sous la conduite du Prince de Bozzolo & de Marc-Antoine Colonne.

autrefois les Troupes, se voyant sans emploi par sa mort, avoit d'abord voulu offrir ses secours à Sforce, mais les François l'avoient attiré à eux par des bienfaits plus considérables & des établissemens plus solides [2].

1522.

L'autrec sembloit toucher au moment de réparer ses fautes & ses malheurs. Les forces combinées de France & de la Seigneurie se dispoient à ouvrir la campagne par les plus brillantes expéditions. On commença cependant par une faute, mais elle ne put être imputée à Lautrec, il avertit les Vénitiens de s'opposer au passage de six mille Lansquenets que Jérôme Adorne conduisoit par le Bergamasque, le Bressan & le Mantouan ; mais les Vénitiens croyant avoir assez fait pour la cause commune en joignant leurs Troupes à l'armée Françoisise, ne voulurent point en envoyer de nouvelles contre Adorne.

(1) Ses Troupes consistoient en 3000. hommes d'infanterie & 200. chevaux.

Le Château de Milan n'avoit point été entraîné par la révolution qui avoit mis la Ville au pouvoir des Impériaux ; le Commandant (Mascaron) que Lautrec y avoit laissé lorsqu'il avoit fui de cette Capitale , s'y défendoit encore. L'armée Francoise & Vénitienne alla droit à Milan pour délivrer le Château & reprendre la Ville , car c'étoit toujours du sort de cette Place que dépendoit celui du Duché. La Ville se rendoit facilement au Vainqueur , mais le Château étoit un asyle sûr pour le Vaincu , & on ne se regardoit comme vraiment Duc de Milan , que lorsqu'on avoit réuni ces deux parties de la Capitale. Colonne avoit relevé avec une diligence incroyable les murailles de la Ville , & pour empêcher tout secours de pénétrer dans le Château , il l'avoit enfermé d'une double circonvallation , & le tenoit investi de tous côtés. Tandis que Lautrec observoit ces nouvelles fortifications , accompagné de ses principaux Officiers , que l'éclat de leurs

armes & la beauté de leurs plumes faisoient remarquer sans qu'on pût les connoître, un grand coup de coulevrine, parti des retranchemens, emporta Marc-Antoine Colonne (1), qui commandoit la Cavalerie-Légère de France, quoiqu'il fût neveu de Prosper. C'étoit un des meilleurs Officiers de l'armée Françoisse. Brantôme dit que ce fut Prosper (1) lui-même qui pointa la coulevrine, & qu'il pensa mourir de douleur, quand il sut qu'il avoit tué son neveu. Le même coup brisa la tête de Camille Trivulce, fils naturel du célèbre Maréchal de ce nom, jeune homme de grande espérance; son sang & sa cervelle rejallirent sur Pontdormy & sur Lautrec lui-même.

Celui-ci ayant bien reconnu ces lignes, désespéra de les forcer. Il

1522.

Le 4. M.
1522.

Belcat. liv
17. n. 5.

(1) C'est celui qui avoit si bien défendu Vérone contre les François & les Vénitiens; il avoit passé depuis au service de France.

(2) Hommes illustres & Capitaines Etrangers, a Fabricé & Prosper Colonne.

1522.

alla établir son camp à Cassano, à quelques lieues de Milan, pour arrêter six mille autres lansquenets que François Sforce lui-même amenoit du Trentin; Sforce passa sur les terres des Vénitiens aussi impunément qu'Adorne y avoit passé, il entra dans le Mantouan, passa le Pô à Casal-Maggiore, gagna Plaisance par le Parmesan, & y repassant le Pô, s'avança jusqu'à Pavie pour y attendre une occasion favorable de pénétrer jusqu'à Milan. Mais la situation du camp de Lautrec entre Pavie & Milan sur la route même de Pavie, rendoit cette entreprise impossible, & le dégât que faisoit sa Cavalerie - Légère autour de Milan, affaibloit insensiblement cette Ville. Lautrec fut qu'un grand convoi venoit du Parmesan & du Plaisantin à Milan sous une puissante escorte; il envoya pour l'enlever Montmorenci & Du Refuge avec cent hommes d'armes & deux cens Arquebusiers. Du Refuge s'étant mis à la tête des Coureurs, rencontra

Mém. de Du
Bellay, liv. 2.

les Ennemis, & les chargea imprudemment, sans en donner avis à Montmorenci qui le suivoit de près avec le reste de la troupe. Du Refuge fut mis en déroute, & sa fuite tumultueuse alloit entraîner la troupe de Montmorenci, si celui-ci n'eût tout réparé par une manœuvre habile, il vit de loin Du Refuge qui fuyoit vers lui le long du grand chemin, & que l'ennemi poursuivoit ; il s'ouvrit promptement, jetta ses Arquebuziers sur les deux côtés du chemin, laissa passer Du Refuge, se reforma aussitôt & fit face aux Ennemis, tandis que Du Refuge, à l'abri de tout danger, se rallioit tranquillement derrière lui : le convoi fut enlevé, l'escorte fut détruite. Le Lieutenant, l'Enseigne, le Guidon & plusieurs Gendarmes de la Compagnie de Raimond de Cardonne, Viceroy de Naples, furent faits prisonniers.

Au milieu de la joie que donnoit aux François cet avantage, Lautrec apprit que le Maréchal de Foix lui

1522.

amenoit de France un renfort considérable, & avec ce renfort deux hommes qui valoient seuls une armée, l'un étoit Pierre de Navarre, l'autre le Chevalier Bayard (1). Ils avoient pris la route de Gênes & ils ne pouvoient aller joindre Lautrec qu'à travers la Lomeline ; dont les Impériaux étoient en possession. Cette circonstance jetta Lautrec dans l'incertitude. Sa jonction avec le Maréchal de Foix devoit être son principal objet, mais s'il abandonnoit son poste pour aller à la rencontre de son frère, il ouvroit au Duc Sforce le chemin de Milan, & il étoit dangereux de laisser entrer dans cette Capitale un Prince dont le nom étoit si cher aux Peuples ; Lautrec prit le parti de rester dans son camp, & d'envoyer au devant du Maréchal de Foix ces mêmes Montmorenci & Du

(1) Je tiens par votre seule arrivée votre camp renforcé de deux mille hommes, disoit au Chevalier Bayard, avant la bataille de Ravenne, le brave Dcm Pedro de Paz, Espagnol & par conséquent ennemi. Hist. du Chevalier Bayard.

Reffuge qui venoient de fe signaler par la prise du convoi ennemi, il leur donna trois mille Suiffes, mille Fantaffins Milanois, deux cens hommes d'armes & quatre pieces d'artillerie. Il falloit que cette petite armée paffât le Tefin à Porto-Falcone. On n'y trouva qu'un feul bac, on fut obligé de fe divifer. Le bac alloit & revenoit fans cefse d'une rive à l'autre; l'Infanterie paffa la premiere avec l'artillerie, le bac devoit enfuite venir prendre les Gendarmes. L'empreflement des Soldats à fe jeter dans le bac, en fit d'abord noy-r un grand nombre, mais ce ne fut là que le moindre malheur. Le Batelier étoit né fujet de l'Empereur, il haïffoit les François, il faifit l'occafion de leur nuire & de fervir fon Maître; des idées de fortune fe préfenterent à lui, il difsimula d'abord fon projet, il paffa & repaffa plusieus fois fidèlement, jufqu'à ce qu'il eût entièrement féparé l'Infanterie de la Gendarmerie; alors feignant de repaffer à la rive gauche pour prendre

Nvj

1522.

Belcar. liv.

17. n. 6.

1522.

la Gendarmerie, lorsqu'il fut au milieu de la rivière, il abandonna son bac à la rapidité naturelle du cours du Tésin & se rendit en peu de tems à Pavie, où passe cette rivière, lorsqu'elle est prête de se jeter dans le Pô; il alla rendre compte à Sforce de l'état où il avoit laissé le Détachement François; Montmorenci étoit à la tête de l'Infanterie qui avoit passé à la rive droite; Du Refuge étoit resté sur la rive gauche avec la Gendarmerie, qui n'avoit pu passer.

Sur l'avis du Batelier, le Marquis de Mantoue qui étoit à Pavie avec François Sforce, partit à la tête de quatre mille Lansquenets, de deux mille Fantassins Italiens, & de quelques Compagnies de Gendarmes, pour aller accabler l'Infanterie Française, que la Cavalerie ne pouvoit soutenir. Cependant les François qui avoient aisément compris le projet du Batelier, avoient remonté vers la source du Tésin, pour chercher quelque autre bac ou quelque pont où la Cavalerie pût passer; l'Infan-

serie qui étoit à l'autre rive , voyant la Cavalerie remonter , avoit pris le même parti , pour s'éloigner tant qu'elle pourroit de Pavie , & se rapprocher de sa Cavalerie. Bientôt on vit le Marquis de Mantoue qui s'avançoit , déjà il étoit à la portée du canon : & Montmorenci toujours avec sa seule Infanterie , ne pouvoit lui échapper ; Montmorenci fit ce qu'il put dans cette extrémité , il mit entre l'ennemi & lui un large fossé , il se dispoisoit à vendre chèrement sa vie. Du Refuge eut le bonheur de prendre la revanche du secours utile que Montmorenci lui avoit prêté dans l'expédition du convoi , il passa promptement le Tésin au premier bat , & bientôt on vit la Cavalerie , développée avec beaucoup d'art & présentant un front plus menaçant que formidable , s'avancer au grand trot à la défense de Montmorenci. Les Impériaux avoient toujours craint de se commettre avec la Cavalerie Française , le Marquis de Mantoue d'ailleurs

1522.

Mém. de
Du Bellay ,
liv. 20.

1522.

étoit timide, il retourna lâchement à Pavie sans avoir rien tenté : le Détachement François pénétra sans obstacle dans la Lomelline, & alla faire le siège de Novare pour frayer une route plus sûre & plus facile au Maréchal de Foix.

Guicciard,
liv. 14.

Le Gouverneur de cette Place étoit le Comte Philippe Torniello, fameux par les cruautés qu'il exerçoit sur les François qui tomboient entre ses mains. Nos Historiens le représentent comme un de ces brigands féroces dont les Thésées, les Hercules, les Philoctètes délivroient autrefois la terre ; on prétend qu'après avoir plongé les prisonniers François dans des cachots, il leur ouvroit le ventre, leur dévorait le cœur & faisoit manger l'avoine à ses (1) chevaux dans leurs entrailles déchirées & palpitantes. Le Château tenoit en-

(1) Il semble par la manière dont Duplex s'exprime, qu'il ait cru Torniello innocent de ces cruautés ; mais ce seroit trop s'éloigner du récit de Du Bellai qui l'accuse nommément.

coré pour les François , & le Château & la Ville s'assiégeoient réciproquement comme à Milan ; la Ville s'étoit munie de forts retranchemens, qui ne permirent pas à la garnison du Château de seconder les assiégeans par des sorties. Du Refuge qui dirigeoit l'artillerie , eut une jambe fracassée de l'éclat d'une coulevrine trop chargée qui creva , il en mourut peu de jours après ; Montmorenci continua seul le siège , il augmenta son artillerie de quelques pièces qu'il tira du Château , & il fit à la Ville une brèche assez grande pour pouvoir donner l'assaut ; il avertit les Suisses de s'y préparer , ceux-ci par un de ces caprices qui leur étoient assez ordinaires , & dont l'excès apprit enfin aux François à former une Infanterie nationale , répondirent qu'on les trouveroit toujours prêts à combattre en pleine campagne , mais qu'ils n'entendoient rien à la guerre de sièges & qu'ils n'étoient point tentés d'apprendre cet art. On eut bien de la peine à obtenir qu'ils escortassent

ceux qui monteroient à l'assaut, & qu'ils se missent en bataille pour les soutenir. La Gendarmerie fut obligée de mettre pied à terre pour remplacer les Suisses; quand la garnison du Château vit les Gendarmes François montés au haut de la brèche, elle les aida par de violentes décharges de toute son artillerie, qui barlayerent entièrement les remparts; les assiégés se retirèrent dans un retranchement ultérieur, d'où ils firent à leur tour un feu terrible, qui emporta beaucoup de François; mais les Gendarmes s'étant coulés le long du retranchement, abbatirent quelques maisons par derrière, prirent l'ennemi en queue & l'enveloppèrent facilement. Alors les Suisses qui n'avoient point voulu prendre part à l'assaut, vinrent en prendre au pillage, ils firent un massacre horrible & des Bourgeois & des Soldats. Plusieurs des habitants convaincus d'avoir été les ministres des cruautés de Torniello, furent pendus: Torniello lui-même fut pris, on eut la générosité

fité de ne le pas faire servir à son tour
de ratelier aux chevaux, on ne lui fit
même aucun mal.

1522.

Après la prise de Novare (1) rien
n'arrêta la jonction de Montmorenci
avec le Maréchal de Foix, on prit en
passant Vigevano, & l'on se hâta d'al-
ler trouver Lautrec à Cassano.

Lautrec n'avoit pas si bien rempli
l'objet qui l'avoit fait rester dans ce
poste, Sforce avoit trompé sa vigi-
lance toujours trop peu active, il
étoit sorti de Pavie pendant la nuit
à la tête de ses Lansquenets, & pre-
nant un long détour pour éviter le
camp de Lautrec, il s'étoit rendu à
Sesto où Prosper Colonne, avec le-
quel il avoit concerté cette marche,
étoit venu à sa rencontre, ils étoient
allés ensemble à Milan; François
Sforce y avoit été reçu avec des

(1) La Duchesse d'Angoulême dans une lettre du
5. Avril 1522, félicite Montmorenci sur la prise de
Novare qu'elle représente comme une conquête
très-glorieuse, & en effet elle étoit très-importante
pour la jonction. (Bibliothèque du Roi, Manuscrits
de Béthune, n°. 3506. fol. 34.

1522.

transports de joie. On se flattoit de voir revivre en lui ce premier François Sforce, dont le Gouvernement avoit été si glorieux & si doux. Son arrivée redoubla le zèle & la confiance des Milanois.

Toutes les jonctions étant ainsi faites , les deux armées étoient en état de tenter le fort des armes ; elles n'étoient qu'à une très-petite distance l'une de l'autre , leurs forces étoient à peu-près égales , tout annonçoit un événement décisif. Colonne persuadé qu'il perdoit sa gloire à s'enfermer dans des murailles , sortit de Milan & tint la campagne ; Lautrec indigné que Sforce lui eût échappé , voulut s'en vanger sur Pavie , il crut que le départ même de Sforce avec ses Lansquenets , en rendroit la prise plus aisée. Sforce en partant avoit laissé au Marquis de Mantoue deux mille hommes d'Infanterie & trois cens chevaux pour la garde de cette Place. Lautrec pressa ce siège si vivement , son artillerie & celle des Vénitiens batti-

rent la Place avec tant de vigueur ,
 que les brèches permirent bien-tôt de
 livrer l'assaut : on disposa tout pour
 cette expédition , mais Sainte-Co-
 lombe , ce Lieutenant de la Compa-
 gnie de Lautrec , qui par son avarice & ses mauvais conseils avoit
 causé en Espagne le malheurs de
 Lefparre , exécuta mal les ordres
 dont dépendoit le succès de l'assaut ;
 deux mille hommes d'Infanterie qu'il
 commandoit , ne soutinrent point ,
 comme ils devoient le faire , qua-
 tre cens Archers que commandoient
 Riberac , Guidon de la même Com-
 pagnie de Lautrec , & Rocheposay ;
 Guidon de la Compagnie du Bâtard
 de Savoye ; ces Archers ainsi aban-
 donnés furent taillés en pièces , Ri-
 berac fut tué , Rocheposay eut une
 jambe cassée d'un coup de mousquet,
 enfin les Assiégeans furent repoussés
 avec perte ; de plus Prosper Colonne
 envoya au secours de la ville assié-
 gée deux mille hommes d'élite , qui
 à la faveur de la nuit , passèrent avec
 autant d'habileté que de hardiesse au

1522.

Mém. de
 Du Bellay ,
 liv. 2.

Paul. Jove
 histor. suh
 temp.

1522

travers du camp des Assiégés, l'Officier qui les conduisoit, ayant rencontré un Corps de Garde François, parla Italien à l'Officier de garde, & se fit passer pour un Capitaine Vénitien qui alloit au quartier des Troupes de la République; au quartier des Vénitiens, il parla François, & dit qu'il alloit, par ordre de Lautrec, occuper un poste qu'il indiqua; on le crut, on le laissa passer, & il ne fut reconnu pour ennemi que lorsqu'il donna aux portes de Pavie le signal de son arrivée; on n'eut alors que le tems de charger son arrière-garde, qui fut peu endommagée. Colonne non-content d'avoir fait entrer ce secours dans la Place, s'avança lui-même avec toutes les forces pour en faire lever le siège. Il vint camper à la Chartreuse, le plus beau Monastère de l'Italie à trois milles du camp des François. Tandis qu'à la faveur de ce voisinage les deux armées escarmouchoient & que les braves de part & d'autre s'exerçoient à rompre des lances pour

L'honneur de la Nation , des pluies enflèrent tellement le Tésin , que les barques qui nourrissoient l'armée Françoisé , ne purent plus y porter de vivres de la Lomelline ; les François furent donc obligés de décamper , ils allèrent d'abord à Marignano pour recevoir des vivres du Lodéfan & du Crémonois , ils prirent ensuite la route de Monza , où ils pouvoient tirer leurs vivres du Bergamasque. Un intérêt pressant les obligeoit de s'avancer ainsi vers le Nord du Milanès ; les Suisses mal payés commençoient à murmurer , & la caisse Militaire étoit restée à Arona sur la rive droite du Lac Majeur ; on l'y avoit laissée pour ne pas l'exposer au pillage dans un pays coupé de tous côtés par les différens Corps ennemis. Moron, pour ôter aux François toute communication avec Arona & pour enlever la caisse , si elle sortoit de cette Place , avoit fait partir de Milan Anchise Visconti avec un camp volant. Visconti alla occuper le poste de Sesto sur la rive gau-

1522.

che du Lac Majeur & du Tésin ; de là il avoit les yeux sans cesse fixés sur Arona & sur le cours du Tésin , où rien ne pouvoit passer sans être exposé au feu de Sesto. C'étoit ce poste qu'il falloit que les François forçassent pour pouvoir toucher leur argent & payer les Suisses ; tous les autres postes situés entre le Tésin & Milan étoient occupés par les Ennemis , il falloit donc faire un long circuit par le Levant de Milan & tourner ensuite au Nord-Ouest ; ce fut pour commencer cette route que les François allèrent d'abord camper à Monza ; cette marche fut suspecte aux Impériaux , moins à cause d'Arona , qu'à cause de Milan , dont on s'approchoit , & qu'on pouvoit surprendre ; ils remontèrent aussi vers Milan & vinrent se poster à La Bicoque entre Lodi, Milan & Monza. Ce poste qu'un grand événement va rendre mémorable , étoit un vieux Chateau , bâti au milieu d'un Parc immense , où les anciens Ducs de Milan venoient prendre le plaisir de

la chasse. Ce Parc environné de toutes parts de profonds fossés , pouvoit contenir une armée de plus de vingt mille hommes & formoit naturellement un camp inexpugnable ; la campagne des environs étoit coupée d'une infinité de ruisseaux, dérivés & conduits , selon l'usage de la Lombardie , pour arroser les pâturages. Colonne ajouta encore aux avantages naturels de ce camp , en faisant relever les fossés , en élevant de distance en distance des platte-formes qui dominoient toute la campagne , & qu'il garnit d'artillerie. Les François n'avoient d'autre parti à prendre que de laisser les Impériaux dans ce poste & de continuer leur route vers Sesto & Arona ; c'étoit aussi le projet de Lautrec , mais il ne fut pas le maître de le suivre ; les Suisses se plaignoient de ce qu'on fuyoit encore devant Colonne avec des forces supérieures ou pour le moins égales , mais sur-tout ils se plaignoient de ce qu'on ne les payoit pas. On les pria de considérer qu'on

1522.

ne s'approchoit d'Arona que pour y prendre l'argent qui leur étoit dû, qu'on forceroit aisément avec une armée si puissante le poste de Sesto, qu'alors la caisse passeroit sans danger le Tésin avec son escorte, qu'après cette expédition l'on se rapprocheroit de Milan, & que s'il le falloit, on marcheroit aux Ennemis, mais qu'il n'étoit ni prudent ni utile de les attaquer dans le camp de la Bicoque, que c'étoit s'exposer à une défaite certaine. Le Bâtard de Savoie, le Maréchal de Chabannes, tous les Officiers dont la prudence ne pouvoit être soupçonnée de timidité, joignirent leurs instances à celles de Lautrec. Il paroît qu'on ne peut disculper les Suisses d'un peu d'humeur & d'impatience dans cette occasion, ils n'écoutèrent rien, ils s'obstinèrent à vouloir combattre ou être payés sur le champ, ils menacèrent de quitter l'armée. Ce même Albert de La Pierre, autrefois si attaché à la France, mais qui alors paroissoit tendre à la défection, fut

chargé de porter à Lautrec les dernières propositions des Suisses, qui se réduisoient à ces trois mots. *Argent, Congé ou Bataille*. Lautrec n'ayant point d'argent, puisqu'on l'empêchoit d'en aller chercher, choisit des deux derniers inconvéniens celui qui lui parut le moindre, celui qui d'ailleurs étoit le plus conforme à son caractère, il livra les Suisses (1) à toute leur ardeur, & disposa tout pour le combat ou plutôt pour sa défaite. L'équitable Histoire doit à Lautrec le témoignage que non-seulement il céda malgré lui à la violence des Suisses, mais encore qu'il fit pour cette funeste bataille, où on le forçoit, les meilleurs dispositions que le génie & la prudence pouvoient suggérer. Il obtint d'abord des Suisses qu'ils allaissent eux-mêmes reconnoître le camp

(1) » Il les devoit très-bien & beau laisser aller
 » & les recommander à tous les diables, dit Brancé-
 » me...., car jamais le fait ne va bien quand il
 » faut que le Général obéisse à ses Soldats, & con-
 » batte à leur volonté,

1522.

ennemi ; c'étoit un moyen adroit de leur faire abandonner le projet de combattre , pour peu qu'ils eussent été capables de réflexion ; mais leur opiniâtreté ne fut point fléchir ; six mille hommes de leur Nation & quatre cens chevaux commandés par Pontdormy , firent le tour des retranchemens de la Bicoque , ils observèrent tout , & le compte qu'ils rendirent de leurs découvertes , ne servit qu'à confirmer de plus en plus les Généraux François dans la conviction qu'on alloit le lendemain mener les troupes à une boucherie horrible & infructueuse. Il le fallut enfin , & le lendemain matin , jour de *Quasimodo* , toute l'armée fut prête à combattre.

La Gendarmerie placée à l'avant-garde & commandée par le Maréchal de Foix , devoit attaquer un pont de pierre qui avoit été reconnu la veille. C'étoit le seul endroit par où il fût possible , à force de courage & de bonheur , de pénétrer dans le camp ennemi.

Montmorenci

Montmorenci à la tête de huit mille Suisses devoit faire son attaque du côté diamétralement opposé à ce pont. Comme il n'y avoit là aucune ouverture par où l'on pût s'introduire dans le camp, & qu'il falloit percer ou franchir les retranchemens même, cette attaque devoit être la plus meurtrière, & il étoit juste d'y envoyer les Suisses, puisque c'étoient eux qui vouloient combattre malgré tout le monde; mais Lautrec n'eut à se reprocher d'avoir négligé aucun des moyens qui pouvoient faciliter le succès de leur attaque; & le choix qu'il avoit fait d'un favori tel que Montmorenci pour les conduire, prouvoit assez qu'il ne vouloit pas les sacrifier; il les fit appuyer de son artillerie, tandis qu'un valon, dont Lautrec avoit bien apperçu toute l'utilité, les mettoit hors de la portée de l'artillerie des ennemis.

Il se plaça lui-même avec le Maréchal de Chabannes, le Bâtard de Savoye & le Grand-Ecuyer S. Se-

Tome II.

1522.

Mém. de Du
Bellay, l. 2.

O

1522.

verin au corps de bataille, qui devoit attaquer par où il pourroit.

Sa conduite avec les Vénitiens fut encore extrêmement sage ; il voulut qu'ils n'eussent à se plaindre ni d'avoir été trop exposés au danger, ni d'en avoir été trop écartés par des ménagemens injurieux, il leur offrit l'attaque d'un des quartiers du camp, & lorsque leur prudence eut refusé ce périlleux honneur, il les mit à l'arrière-garde sous le commandement du Duc d'Urbin, qui, après avoir reconquis ses Etats, étoit revenu à l'armée.

Pierre de Navarre dirigea les travaux des Pionniers destinés à aplanner les chemins.

Pontdormy à la tête d'une espèce de corps de réserve devoit tout observer, se porter par-tout, empêcher toutes les sorties que l'ennemi voudroit faire.

A cet ordre admirable, où le Maréchal de Lautrec s'étoit montré si supérieur à lui-même, & qui mérit

toit d'être couronné par le succès, Colonne n'opposa que l'assiette de son camp, & qu'une sage distribution de ses troupes dans les différens postes. Le Capitaine Allemand Georges Frönsberg avec toute l'Infanterie Allemande & toute l'artillerie, fut chargé de repousser l'attaque de Montmorenci ; Sforce lui-même, qui sur le bruit d'une bataille prochaine, étoit accouru de Milan au camp de la Bicoque, se chargea de défendre avec quatre cens chevaux, & six mille Fantassins Italiens de nouvelle levée, le pont que le Maréchal de Foix devoit attaquer. Le reste des troupes étoit répandu avec intelligence le long des retranchemens.

Belcar. liv.

17. n. 8.

Lautrec s'étoit proposé de livrer une troisième attaque aux environs du pont avec le corps de bataille qu'il commandoit : pour en assurer le succès, il avoit imaginé un stratagème ingénieux, il avoit fait quitter à ses Soldats la Croix blanche, signal du parti François, & leur avoit fait prendre des croix rouges, c'é-

1522.

toit la marque des troupes Impériales. En même-tems ayant fait un détour , il avoit pris la route de Milan à la Bicoque , pour persuader aux Impériaux que c'étoit un renfort qui leur arrivoit de Milan ; mais Prosper trop bien instruit de tout par ses espions , ne fut point la dupe de ce déguisement , & afin que dans la mêlée , il n'y eût point de confusion ni d'équivoque , il eut soin de distinguer ses soldats , en leur faisant mettre des épics de bled sur leurs casques.

Le succès des deux grandes attaques , qui devoient être celle du Maréchal de Foix & celle de Montmorenci , dépendoit principalement du concert qui régneroit entre elles ; il est certain qu'en commençant toutes deux à la fois avec une égale vivacité , elles pouvoient embarrasser l'ennemi dont elles diviferoient les forces. Montmorenci s'arsêta , suivant les ordres de Lautrec , dans le vallon qui devoit garantir sa troupe de l'artillerie des retranchemens ; il

voulut y attendre que son artillerie fût arrivée & dirigée de manière à démonter celle des ennemis, que le Maréchal de Foix, qui étoit obligé de tourner autour d'une partie des retranchemens, fût arrivé au pont qu'il devoit attaquer, & que Pierre de Navarre, avec ses Pionniers soutenus de l'artillerie, eût ouvert en quelques endroits le front de cette circonvallation redoutable ; mais l'impatience des Suisses ne souffrit aucun délai ; leur valeur ce jour-là étoit une ivresse, une fureur ; ils accumuloient faute sur faute, ils entraînèrent Montmorenci à l'assaut, plutôt qu'il ne lès y conduisit ; l'élite de la jeune Noblesse Françoisise, qui avoit brigué l'honneur de mourir à ses côtés, secondoit leur ardeur ; on prévint tous les préparatifs, on dérangerait tout le plan de Lautrec, on sortit du vallon, on parut à la vue des retranchemens & à la portée du canon dont ils étoient couverts. Bientôt plus de mille Suisses renversés & foudroyés par les premières

décharges, payèrent de leur vie cette imprudence ; les autres n'en deviennent que plus furieux , ils se précipitent en foule dans le fossé , ils veulent s'élancer par dessus les retranchemens. Ce fut alors qu'ils virent avec désespoir ce qu'ils n'avoient pas voulu comprendre la veille ; ces retranchemens étoient par-tout si escarpés , qu'à peine pouvoient-ils y atteindre du bout de leurs piques ; on les voyoit mesurer cette hauteur inaccessible , s'exciter à la franchir , grimper avec effort , retomber ; regrimper encore , tandis que le canon & la mousqueterie , tonnant sur eux sans relâche , éclaircissant leurs rangs , mettant tout en désordre , irritoient leur rage impuissante ; en même-tems des Mousquetaires Espagnols que Pescaire avoit fait cacher dans les bleds hors du camp , faisoient un feu terrible sur les Suisses , qui se voyoient ainsi enveloppés de toutes parts , sans pouvoir faire face d'aucun côté ; ils frémissaient , ils pleuroient de colère , ils poussaient des

hurlemens affreux , ils se' consu-
moient en efforts furnaturels & su-
perflus. Montmorenci les consoloit,
les encourageoit , descendoit avec
eux dans ces fossés profonds , gé-
missoit comme eux de l'impossibilité
de les franchir. Albert de la Pierre ,
leur célèbre Commandant , & vingt-
deux de leurs Capitaines furent tués
sur la place.

1522.

Parmi les jeunes Gentilshommes
qui accompagnoient Montmorenci ,
le canon moissonna Roquelaure ,
La Guiche , Tournon , Miolans de
Savoie , Montfort , fils aîné du
Comte de Laval , Graville , frère du
Vidame de Chartres , de Launai ,
Gentilhomme de la Chambre , &c.
Montmorenci lui-même fut porté
par terre d'un coup de mousquet
qui l'étourdit & le laissa sans con-
noissance , il tomba & fut à l'ins-
tant couvert d'un monceau de ca-
davres qui l'auroient étouffé , si les
Gentilshommes de sa suite ne l'eus-
sent tiré de ce péril avec beaucoup
de peine.

O iv

memi, qui étoit ouvert de ce côté; mais les Suisses qui avoient tout perdu, n'osèrent rien réparer; en vain on leur promettoit une victoire certaine & presque sans péril, s'ils vouloient se porter du côté du pont, ils avoient trop souffert pour espérer encore, leur courage lassé avoit fait place à une timidité que rien ne put vaincre.

Colonne voyant l'ordre de bataille changé, ne laissa du côté des Suisses que ce qu'il falloit de troupes pour faire face & pour l'avertir si le combat recommençoit de leur part, & il porta toutes ses forces contre le Maréchal de Foix. Adorne, Antoine de Leve, tous les Capitaines, tous les corps particuliers se réunirent de côté-là, Colonne y envoyoit à tout moment des troupes fraîches. Le Maréchal de Foix dont les Troupes fatiguées, chargées sans interruption, diminuoient toujours & n'étoient jamais remplacées, fut obligé de reculer après avoir vu la meilleure partie de ses

1522. Gendarmes taillée en piéces. Malheureusement il falloit repasser en combattant par ce pont étroit qu'il avoit forcé & où trois hommes d'armes pouvoient à peine défilér de front. Le reste de sa troupe alloit être écrasé à ce passage, mais de Foix ranimant toute son audace dans cet extrême danger, soutint presque seul aux avenues du pont tous les efforts de l'Armée ennemie, tandis que sa troupe, protégée par lui, passoit sans aucune confusion & se remettoit en bataille au-delà du pont. Dans ce moment difficile & terrible il eut un cheval tué sous lui, il dut la vie à la promptitude avec laquelle il fût remonté, il continua de combattre & d'assurer la retraite. Jamais peut-être les François n'avoient été si grands que dans cette journée. Tout Capitaine, tout Officier, tout Soldat fut un Héros (1).

(1) Il est assez singulier qu'aucun Historien ne nous apprenne si le Chevalier Bayard étoit au combat de la Bicoque. s'il y étoit, il a dû s'y distinguer. & il

Le Général fut vigilant, actif, intelligent, au milieu du désordre, savant dans les combinaisons qu'il falloit changer à tout moment ; il eût eu la gloire de vaincre des difficultés jugées insurmontables, s'il eût été seulement obéi ; mais peut-être n'avoit-il pas autrefois assez mérité de l'être, peut-être le punissoit-on alors de ses fautes passées, peut-être éprouvoit-il les effets naturels d'un crédit perdu par sa mauvaise conduite à la retraite de Parme, au passage du Pô, à la retraite de Rebec, au passage de l'Adda ; il est certain qu'à la Bicoque tout concourut à rompre ses plus sages mesures ; on combattit quand il ne falloit point combattre, on refusa de combattre quand on auroit pu vaincre, on rendit inutiles l'artillerie & les Pionniers qui auroient pu faciliter les attaques ; la conduite des Suisses &

1522.

devoit y être, puisqu'il étoit arrivé dans le Milanès au commencement de l'année 1522.

Q. vj.

1522.

avant & pendant & après la bataille fut extravagante ; s'ils eussent été traîtres , ils n'auroient pu faire plus mal ; les Vénitiens firent plus mal encore , ils osèrent rester jusqu'au bout dans l'inaction la plus honteuse ; on leur proposa de tenter une fausse attaque d'un côté où ils n'auroient point été exposés à l'artillerie , seulement pour occuper l'ennemi & l'empêcher de se réunir contre le Maréchal de Foix , ils le refusèrent constamment ; ils virent le Maréchal de Foix repoussé , accablé par leur faute , ne se ménager une retraite honorable qu'au prix du sang le plus précieux , ils le virent & ne daignèrent pas l'appuyer par le moindre mouvement ; ce n'étoit pas ainsi que l'Alviane s'étoit comporté à Marignan.

Guicciard.

liv. 14.

Belcar. liv.

17. n. 10.

Pescaire & d'autres Officiers aussi bouillans que lui , ne manquèrent pas de proposer qu'on poursuivît les François & qu'on les mît en déroute , mais le sage Colonne connoissoit trop les ressources du désespoir.

pour vouloir y réduire de si braves gens; il s'étoit assuré par le rapport de quelques soldats qu'il avoit fait monter sur des arbres, que la retraite des François n'étoit point une fuite, il ne voulut point faire oublier la témérité de l'ennemi par la sienne, ni remettre au caprice du sort une victoire déjà certaine. Pescaire prit sur lui de sortir des retranchemens avec ses Espagnols, & de fondre sur les Suisses, dont il savoit la consternation; mais Pontdormy qui se portoit par-tout avec son corps de réserve & qui étoit chargé d'empêcher les forties, repoussa si vivement Pescaire, qu'il le força de rentrer dans les retranchemens & de s'en tenir à l'avis de Colonne.

Rien ne développe mieux la grande ame de Lautrec, que la proposition qu'il fit à son Armée de passer la nuit à la vue de la Bicoque & de renouveler le combat le lendemain; ce n'étoit point un trait de désespoir; il avoit très-bien vû ce qu'on auroit pu faire & ce qu'on n'avoit point

1522.

Mém. d'
Du Bellay.
liv. 2.

1522.

fait : il ne demandoit que de la docilité aux Suisses , que de la valeur aux Vénitiens , que de l'ordre & du concert à tous ; il devoit d'abord faire jouer son artillerie & travailler ses Pionniers , puis quand les retranchemens auroient été entamés , il devoit faire livrer à la fois quatre attaques par quatre côtés ; & afin que les Suisses ne pussent alléguer ce qu'ils avoient souffert la veille pour se dispenser de remonter à cet assaut meurtrier , il offrit de mettre à la tête de chaque attaque ce qui lui restoit de Gendarmerie , & de la faire seulement soutenir par l'Infanterie , soit Suisse , soit Vénitienne. Mais les Suisses étoient plus incapables que jamais de rien entendre , ils déclarèrent qu'ils vouloient retourner dans leur pays , ils reprirent la route du Camp de Monza , mais avec tant de confusion & de désordre , que si Laurec , qui espéroit toujours de les ramener , ne les eût couverts de sa Gendarmerie , les Impériaux n'auroient pu résister à la tentation de les

charger, sûrs de les tailler en pièces. Lautrec pour les rassurer, voulut bien encore mettre la rivière d'Adda entre lui & les ennemis, mais rien ne put retenir les Suisses; ils quittèrent brusquement l'Armée & rentrèrent dans leurs Montagnes.

1522

Cette nouvelle défection des Suisses remit Lautrec dans l'impuissance de tenir la Campagne, il fallut qu'il jettât dans les Places les Troupes qui n'estoient. Lautrec tourna d'abord toute son attention vers Lodi, Place importante par la communication qu'elle procuroit avec le Crémonois à la faveur d'un pont de bateaux que Lautrec avoit fait construire; mais on n'eût jamais eu le tems d'introduire du secours dans cette Place, sans une violente sédition qui s'éleva dans le Camp des Confédérés. Les Lansquenets demandèrent une gratification pour la victoire qu'on venoit de remporter sur les François, Colonne la refusa, prétendant qu'il n'en étoit dû que dans le cas d'une bataille rangée, & qu'on ne pouvoit

1522.

regarder comme bataille une action dans laquelle on n'avoit fait que repousser l'ennemi, des lignes qu'il avoit témérairement attaquées; c'étoit, selon lui, plutôt un siège qu'une bataille. L'ennemi s'étoit retiré en bon ordre avec son artillerie, avec son bagage; on n'avoit pas même troublé sa retraite. Ces raisons parurent de mauvaise foi aux Lansquenets; ils repliquèrent qu'il n'avoit pas tenu à eux que l'ennemi n'eût été chargé hors des lignes, ils reprochèrent à Colonne de ne les avoir retenus dans le Camp que pour se ménager un prétexte odieux de leur refuser une gratification méritée, ils s'emportèrent, & bravant toute discipline, ils mirent l'épée à la main contre lui; Colonne alloit trouver la mort dans le sein de la victoire, si Sforce pour qui seul ces Troupes étrangères avoient quelque attachement, n'eût apaisé le tumulte en promettant la gratification sous la caution de six des plus riches Bourgeois de Milan. Pendant cette

contestation, Jean de Médicis & le Prince de Bozzolo, envoyés par Lautrec, entrèrent dans Lodi avec l'Infanterie Italienne de l'Armée Françoise, & deux ou trois cens hommes d'armes. Bonneval, qui étoit Gouverneur, l'avoit fait fortifier avec assez de soin; ce qu'il avoit de Troupes, joint au secours que Médicis & Bozzolo lui portèrent, formoit une garnison de trois mille hommes d'Infanterie & de quatre cens chevaux. Médicis & Bozzolo comptant sur la vigilance de Bonneval, ne songèrent qu'à faire reposer leurs Troupes fatiguées & de la bataille & de la marche forcée qu'elles venoient de faire pour se rendre à Lodi. L'Armée des Confédérés qu'il avoit fallu éviter par un long détour, venoit de camper à Maringnan, bientôt Sforce & Pescaire parurent à la tête de l'avant-garde aux portes de Lodi, les Troupes de Bonneval firent une sortie, elles furent repoussées & rentrèrent dans la Ville avec tant de confusion, que les en-

1522.

Belcar. liv.

27. n. 11.

nemis y rentrèrent sur leurs traces ; ils trouvèrent les soldats de Médicis & de Bozzolo presque tous endormis , ils brisèrent le pont de bateaux que les François avoient sur l'Adda, & qui pouvoit faciliter leur retraite à Crémone ; presque toute la garnison fut faite prisonnière. Médicis & Bozzolo purent à peine gagner Crémone. Lodi fut livré au pillage en haine de son attachement pour la France. Lautrec apprit cette désespérante nouvelle des confins du Bergamasque où il étoit alors , il vit bien que Crémone alloit suivre le sort de Lodi ; on ne pouvoit y jeter du secours qu'en traversant un pays occupé par une Armée triomphante , dont les partis étoient sans cesse en mouvement de l'Adda au Tesin , & du Pô jusqu'aux frontières de la Seigneurie ; Lautrec n'osoit proposer à personne cette périlleuse expédition ; le vaillant Pontdormy n'attendit point qu'on la lui proposât , il offrit de se jeter dans Crémone avec sa Compagnie d'hommes ;

d'armes , & le peu de Volontaires qui oferoient le suivre ; il jura qu'avec certe poignée de foldats , il combatroit tout ce qui s'oppoferoit à fon paffage , dûe-il attaquer l'Armée entière des ennemis , s'il ne pouvoit l'éviter , & qu'enfin il verferoit jufqu'à la dernière goutte de fon fang , ou qu'il entreroit dans Crémone. Il tint parole , il fut éviter les ennemis avec autant d'adrefse que de bonheur , il entra dans cette Place où le Maréchal de Foix le fuivit peu de tems après.

1522.

Cependant les François éprouvoient le fort ordinaire des malheureux , d'être abandonnés ou foiblement défendus par leurs alliés. Les Vénitiens , dans la crainte de voir entamer leurs frontières , traitoient de leur paix particulière avec l'Empereur , auquel ils faisoient valoir leur inaction au combat de la Bicoque. Lautrec , pour rompre le cours de ces négociations , envoya Montmorenci à Venife , & le chargea d'y foutenir les droits d'une alliance.

1522.

ancienne, si conforme aux intérêts des deux Nations, & dont les Vénitiens s'étoient si bien trouvés (1); pour lui, voyant que sans de nouveaux efforts du côté de la France, il étoit impossible de soutenir les affaires du Roi en Italie, il parcourut les Places qui lui restoit dans le Milanès, & qui se réduisoient à peu près à la Ville & au Château de Crémone, aux Châteaux de Milan, de Novare & de Pizzighitone, il exhorta les Gouverneurs à être fidèles, il remit entre leurs mains l'honneur & le salut de la Nation, il leur fit espérer des secours qu'on préparoit dès-lors, & dont il alloit hâter la levée par ses remontrances, puis il partit pour la France.

Rien ne retardoit les succès des Impériaux en Italie, le Maréchal de Foix découragé, mal obéi, défendoit difficilement contre eux les res-

(1) Elle leur avoit valu le recouvrement de leurs Etats de terre ferme, comme on l'a vu dans le Livre premier, Chapitre 2.

tes du Milanès. Déjà Pizzighitone s'étoit rendu au Marquis de Pescaire.

1522.

Jean de Médicis , qui malheureusement étoit dans Crémone , remplissoit de troubles cette Place importante qu'il étoit venu défendre , il s'étoit saisi d'une des portes , & menaçoit insolemment de la livrer aux Impériaux , si l'on ne payoit dans l'instant à ses Troupes tout ce qui leur étoit dû (1) , il fallut le satisfaire par des emprunts forcés & ruineux , ou en puisant dans les bourses des Officiers François. Crémone n'en fut pas moins perdue. Le Maréchal de Foix qui se défioit & du sort & de Jean de Médicis & de sa garnison , consentit enfin à rendre cette Place s'il n'étoit secouru dans trois mois , (2) il ne le fut point , & Crémone

(1) Brantôme place ce soulèvement de Jean de Médicis & de sa troupe après la capitulation de Crémone , & il en donne pour cause le silence de la capitulation sur le sort de Médicis & de sa troupe , silence qui leur fit craindre d'être sacrifiés à l'Armée des Confédérés qu'ils avoient quittée.

(2) Brantôme dit que cette capitulation n'étoit

1522. fut rendue, le Château seul resta aux François.

Avec cette Place (que les Vénitiens regardoient comme la plus puissante barrière qui séparât les ennemis de leurs Etats) tomba tout le crédit des François auprès de cette République ; Montmorenci avoit tâché de le ranimer , pendant son séjour à Venise , il avoit presque disposé les Vénitiens à renouveler les anciennes alliances avec la France, La Cour également contente de ses négociations & de ses services militaires , venoit de récompenser les uns & les autres , en lui donnant le Bâton du Maréchal de Châtillon son beau-frere, qui étoit mort , comme on l'a dit, à Dax, en allant secourir Fontarabie (1). La prise de

pas seulement pour Crémone , mais pour les autres Places du Milanès, qu'un Capitaine Gascon nommé Cossaniz qui commandoit dans Lecco, près du Lac de Côme, refusa de l'exécuter, & que le Roi approuva fort sa conduite. Beaucaire dit du moins que le Roi blâma celle du Maréchal de Foix.

(1) Voir le Chapitre précédent.

Crémone détruisit presqu'entière-
ment l'ouvrage de Montmorenci, & 1522.
si les Vénitiens ne prirent point en-
core d'engagement avec les ennemis
de la France, du moins ils ne firent
plus aucun effort en sa faveur.

Le Château de Milan fut obligé
aussi de se rendre faute de munitions,
& l'Empereur le remit fidèlement en-
tre les mains de François Sforce.

Prosper, poursuivant ses conquê-
tes, court avec son Armée à l'autre
bout de la Lombardie, pour s'empa-
rer de Gêne, où Octavien Frégose
qui commandoit au nom du Roi,
succomboit sous le poids de la fidé-
lité qu'il lui avoit jurée : Colonne
fondoit sur la prise de cette riche

Le Roi donna aussi à Montmorenci la confiscation
de Jean de Saint-Aldegonde & de Philippe de Mont-
morenci qui s'étoient mis au service de l'Empereur.
Dans cette donation, qui est du 20. Octobre 1522.
(Bib. du Roi, Cabin. de Gagnière, Manuscrits in-
folio sans n°. fol. 69.) le Roi rappelle avec éloge les
services d'Anne de Montmorenci, & dit que cette
même année 1521., il a mis en Italie sa personne en
plusieurs périls & dangers.

1522.

Place, l'espérance de payer son Armée victorieuse & mécontente ; le parti des Adornes se fortifioit de plus en plus dans Gênes , ils promettoient de livrer cette Place aux Impériaux ; Frégose malade ou découragé , réclamoit en vain les secours des François accablés , on faisoit vainement en France des levées qui ne pouvoient jamais être prêtes assez tôt ; le Duc de Longueville (1) se dispofoit en vain à passer les Alpes avec six mille hommes d'infanterie , & quatre cens hommes d'armes qui ne devoient point arriver. Pierre de Navarre qui étoit à Marseille depuis la dispersion de l'Armée de Lautrec , eut ordre d'embarquer pour Gênes tout ce qu'il pourroit rassembler de soldats , en attendant l'arrivée du Duc de Lon-

(1) Claude d'Orléans , Duc de Longueville , fils aîné de ce Louis I. Duc de Longueville , qui ayant été fait prisonnier à la bataille de Guinegaste , avoit négocié la paix entre la France & l'Angleterre.

gueville ,

gêeville, il ne put se procurer que deux galères montées de cent hommes chacune, avec lesquelles il entra dans le Port de Gênes, au moment où les promesses & les menaces du Marquis de Pescaire (1) commençoient d'ébranler les habitans. Navarre empêcha qu'il ne fût introduit alors dans la Place, mais il ne put empêcher qu'on ne capitulât. Vivaldi député par les habitans, alla trouver le Général Espagnol dans sa tente; on étoit convenu d'une suspension d'armes pendant les Conférences; les Génois endormis sur la foi de cette trêve, négligeoient la garde de leur Ville; quelques soldats Espagnols, en se promenant sans dessein autour de la Place, apperçurent à la muraille une brèche qu'on avoit oublié de relever, ils s'en emparèrent, toute l'Infanterie Espagnole les suivit,

1522.

(1) Détaché par Colonne pour faire ce siège.

1522.

Mém. de,
Du Bellay,
liv. 2.

Belcar. liv.
17. n. 14.

on monte sur les remparts, on entre dans la Ville, Frégose est pris dans son lit, où la maladie le retenoit, Antoine Adorne est proclamé Doge à sa place; l'Evêque de Salerne, frere de Frégose, eut à peine le tems de se jeter dans une barque, qui le conduisit à Marseille avec quelques autres Chefs du parti de Frégose. Navarre rassemble à la hâte tout ce qu'il peut trouver de soldats, il gagne la Place d'armes, range en bataille sa petite troupe, fait la plus belle & la plus inutile résistance, on l'enveloppe, il est pris. Quelques Gendarmes de la Compagnie du Comte de Saint-Pol, se jettent dans le Château, & ne se rendent qu'après avoir essuyé tout ce que la famine a d'horreurs. La Ville est pillée, on y fait un butin immense, le Marquis de Pescaire proteste qu'il n'a aucune part à cette infidélité, comme il l'avoit protesté lorsque ses troupes avoient violé

la capitulation de Côme ; mais il se commettoit trop d'infidélités sous sa conduite , on ne le crut pas plus à Gênes qu'à Côme. Colonne lui-même , qui à la vérité le haïssoit , blâma hautement sa conduite. Pescaire avoit enrichi ses soldats Espagnols , mais il avoit ôté à Colonne les moyens de payer le reste de son Armée , comme il avoit compté le faire , en tirant de grandes sommes des Génois.

Prosper ayant appris la marche du Duc de Longueville à travers les Alpes , s'avança contre lui & l'obligea de rester à Villeneuve d'Ast sans pouvoir rien entreprendre.

Ainsi par la sagesse de Colonne , par l'activité de Pescaire , par la défection des Suisses , par les fautes de Lautrec , sur-tout par les rigueurs & par celles de son frere , peut-être plus encore , comme on va le voir , par les intrigues de la Duchesse d'Angoulême & par

1522.

doient par de malignes insinuations ; la Comtesse de Château-Briant osoit à peine le défendre, le Roi refusoit de le voir.

Lautrec eut recours au Connétable de Bourbon, chez qui la Cour étoit alors à Moulins ; il avoit été Lieutenant du Connétable dans le Milanès ; ils étoient amis. Le lien le plus fort de leur amitié étoit leur haine commune pour la Duchesse d'Angoulême leur persécutrice & pour Bonnivet son protégé.

Le Connétable trouvant dans la justification de Lautrec un moyen de nuire à la Duchesse d'Angoulême, lui obtint une audience du Roi ; mais le Roi reçut Lautrec avec une froideur si marquée, que ce Général osa lui en demander la raison. Le Roi perd patience & l'accable de reproches sur la perte du Milanès. Lautrec, sans s'émouvoir, lui rappelle la répugnance qu'il avoit toujours témoignée à se charger de la défense du Milanès, si on ne lui fai-

soit (1) tenir quatre cens mille écus, il ajoute qu'il avoit reçu des lettres par lesquelles le Roi lui-mandoit qu'il alloit recevoir cette somme, mais que jamais l'argent n'étoit parvenu jusqu'à lui; que cependant la Gendarmerie avoit eu la générosité de servir dix-huit mois sans toucher un sol, qu'à l'égard des Suisses il avoit eu besoin d'une adresse ex-

(1) Il ne faut pas dissimuler les difficultés, même lorsqu'on ne peut les résoudre. Il est singulier que cette affaire des quatre cent mille écus n'ait pas été discutée, lorsqu'à la fin de l'année précédente le Maréchal de Foix étoit venu en France demander du secours. Ce manque de parole de la Cour sur l'envoi des quatre cent mille écus, étoit le premier mot qu'il avoit à dire pour sa justification & pour celle de son frère. D'ailleurs, de quoi étoit composée cette caisse militaire d'Arona dont on a parlé? Cette dernière difficulté est moins embarrassante que la première. Il est aisé de penser qu'on avoit envoyé quelque argent, quoiqu'on n'eût pas envoyé les quatre cent mille écus, ou que la Noblesse Françoisé, toujours prête à prodiguer son argent comme son sang pour les besoins de l'Etat, avoit fourni le fonds de cette caisse. Quant au silence du Maréchal de Foix sur les quatre cent mille écus, le Lecteur, pour concilier les faits, peut faire toutes les suppositions qu'il voudra, mais l'Historien n'en doit point faire; je me contente donc de rapporter les faits & de montrer la difficulté.

1522.

traordinaire pour les retenir si long-tems dans un service si ingrat , & qu'ils ne lui avoient pas donné une légère marque de considération , en ne le quittant qu'après l'avoir forcé d'exercer leur valeur à la Bicoque. Le Roi connoissant qu'il étoit trahi , entra dans une violente colére, mais dont Lautrec n'étoit plus l'objet , il fait venir le Sur-intendant Semblançai (1) , il lui demande compte des quatre cens mille écus qu'il l'avoit chargé de faire tenir à l'Armée d'Italie. Semblançai avoue en tremblant qu'il n'a point exécuté les ordres du Roi , parce que le jour même, où il devoit envoyer cette somme, la Duchesse d'Angoulême avoit exigé qu'il la lui remît , en l'assurant qu'elle se chargeoit de l'événement :
 » Je n'ai osé , dit-il , refuser la mere
 » de mon Roi , mais j'ai son reçu qui
 » prouve ce que j'avance.

(1) Jacques de Baune , Baron de Semblançai, Viscomte de Tours , Baillif & Gouverneur de Touraine, Sur-Intendant des Finances.

Le Roi parut alors pour la première fois s'écarter de ce profond respect qu'il avoit toujours eu pour sa Mere ; il entre dans son appartement , & lançant sur elle un regard furieux : » C'est donc à votre av-
 » rice , Madame , lui dit-il , que je
 » dois la perte du Milanès & la ruine
 » de mes affaires. La Duchesse peu
 accoutumée à ce ton , s'emporte ,
 nie tout , accuse le Sur-Intendant
 d'insolence , exige qu'il paroisse de-
 vant elle ; il paroît , il répète ce
 qu'il a dit , la Duchesse lui donne
 un démenti formel & demande ven-
 geance de sa calomnie ; mais avec
 quelque hauteur & quelque avan-
 tage qu'une femme toute-puissante ,
 qu'une mere révérée accablât de-
 vant son fils un Ministre sans appui ,
 dont le respect , l'étonnement gla-
 çoient la timide apologie , François
 I. n'eut pas besoin de toute sa pé-
 nétration pour reconnoître le vrai
 coupable. En effet la Duchesse , après
 tout l'éclat de ses démentis , fut obli-
 gée de convenir qu'elle s'étoit fait

Mém. de
 Martin du
 Bellay, l. 2.
 Belcar. hist.
 Gallic. l. 17.
 no 12.

remettre, dans le tems dont il s'agissoit , une somme de quatre cens mille écus ; mais c'étoit , disoit-elle, le produit de ses épargnes , c'étoit un dépôt qu'elle avoit confié au Sur-Intendant , qui lui en devoit même encore une partie, toutes allégations que Semblançai persista toujours à nier. » N'y songeons plus , dit le » Roi ; nous n'étions pas dignes de » vaincre : la fortune vouloit en » vain se déclarer pour nous , nous » mettions à ses faveurs de trop » puissans obstacles. Cessons, s'il se » peut , de nous trahir , & allons » désormais au bien avec plus de » concert & d'intelligence.

Semblançai resta en place , mais la Duchesse jura sa perte.

Semblançai avoit joui jusqu'alors d'une réputation sans tache , il s'étoit distingué parmi les Ministres chargés de la dangereuse administration des Finances , par un esprit d'ordre & d'exactitude qui formoit un préjugé avantageux pour sa probité. Renfermé dans les fonctions

de son ministère , il vivoit parmi les intrigues & les passions , sans y prendre part. Le Roi avoit pour lui une amitié qui tenoit du respect , il l'appelloit son Père. La faveur pleine de considération dont il avoit joui , lui avoit fait beaucoup d'ennemis ; son œconomie , son intégrité en augmentoient le nombre , il défendoit les intérêts du Peuple contre l'avidité des Grands , crime ou sottise à la Cour ! Malgré toutes ses représentations , le Roi dissipoit les Finances en profusions envers ses Favoris , & sa Mere en intrigues contre ses ennemis.

On trouve dans les manuscrits de Béthune une lettre de Semblançai du 15. Octobre 1521. par laquelle il fait au Roi de fortes représentations sur sa dépense , augmentée , dit-il , de cent cinquante mille livres par mois , il craint de ne pouvoir suffire aux dépenses extraordinaires de la Guerre , il dit que le fardeau du Gouvernement des Finances devient plus pesant de jour

en jour, qu'il le devient trop pour lui, il demande d'être aidé dans son travail, peu s'en faut qu'il ne demande sa retraite. *Si je demeure en chemin, ce sont ses propres termes, j'aimerois mieux desloger d'avance sans retour pour moi.*

Dans la même lettre Semblançai dit formellement au Roi : *Vous avez pu entendre par Madame la provision qui a été donnée pour le secours de M. de Lautrec.*

Paroles qui semblent ne pouvoir s'entendre que des quatre cens mille écus donnés à la Duchesse d'Angoulême, pour l'Armée de Lautrec.

La Duchesse d'Angoulême avoit toujours montré une estime singulière pour Semblançai, avant que la nécessité de se défendre eût obligé ce Ministre de l'accuser elle-même, ce qu'on ne peut pas supposer qu'il eût osé faire, s'il n'avoit eu la vérité pour lui. On trouve les témoignages les plus éclatans de cette estime de la Duchesse. 1) pour Semblançai

(1) Manuscrits de Béthune, n°. 8503. fol. 19.

dans une lettre du 23. Octobre 1521. Elle y donne les plus grands éloges à sa probité , à son ardeur pour le travail , à son zèle généreux & désintéressé. Les paroles dont elle se sert , sont remarquables.

J'ai été acertenée que le principal secours de la dépense (2) est venu par le moyen du Sr. de Semblançai & par les emprunts particuliers qu'il a faits en son propre & privé nom , & dont il a fait cédulles & promesses en divers lieux , & comme bon , loyal & affectionné Serviteur , n'a jamais regardé à sa seureté pour l'avenir , mais y a mis le tout pour le tout & pour dix fois plus qu'il n'a vaillant. Le Roi le doit remunerer de ses services , ainsi que chacun congnoist qu'il mérite , & qu'il appartient à recongnoistre à ung si grand Maître.

Peut-on à la lecture de cette lecture , ne pas frémir d'horreur en songeant à la récompense que la Du-

(2) Il pourroit bien encore être question ici des quatre-cens mille écus destinés pour Lautrec.

chesse d'Angoulême procura dans la suite à Semblançai !

En 1524. il étoit encore à la tête des Finances ; Bonnivet alors avoit reperdu le Milanès , le Roi vouloit aller le reconquérir , mais l'argent manquoit ; on proposa encore à Semblançai d'en avancer , il osa refuser , alléguant qu'il lui étoit déjà dû trois cens mille livres ; ce refus lui fit perdre sa place & sa faveur , mais il conserva sa liberté. Il rendit ses comptes , & prouva qu'en effet le Roi lui redevoit trois cens mille livres ; cette somme lui fut allouée malgré sa disgrâce & la haine de la Duchesse d'Angoulême ; c'étoit en 1525. La Duchesse gouvernoit alors en l'absence de son fils , comme on le verra dans la suite : combien il falloit que Semblançai eût raison !

La Duchesse voulant libérer l'Etat de cette somme & soutenir ce qu'elle avoit dit , intenta un procès civil à Semblançai pour être payée de ce qui lui restoit dû de son prétendu dépôt ; cette idée d'un dépôt

confié au Sur-Intendant étoit une défaite dont elle s'étoit servie au hazard , lorsqu'elle s'étoit vu pressée par les reproches de son fils , ce fut au bout de trois ans qu'elle s'avisa de la renouveler , lorsque toute-puissante par l'absence de son fils & par la disgrâce du Sur-Intendant , elle crut pouvoir aisément accabler celui ci ; Semblançai qui savoit que la prétention de la Duchesse n'avoit aucun fondement , ne s'en inquiéta guères , & alla vivre en paix dans sa Terre de Balan sur le Cher , près de Tours ; il y étoit encore au mois de Juillet 1526. & même plus tard. Cependant il se formoit en secret contre lui un orage qu'il contribua lui-même à grossir par l'imprudente vivacité avec laquelle il se mit à solliciter son payement dans un tems où l'Etat écrasé sous la chute de son Roi sembloit absolument sans ressource ; il fut aisé à la Duchesse d'empoisonner une démarche à la vérité légitime , mais un peu déplacée , & de faire regarder comme coupable

une demande qui n'étoit qu'importune. » C'est peu, disoit-elle à son
 » fils, de ne vous point aider dans
 » de pareils malheurs, il veut vous
 » ruiner. Voilà l'homme pour qui
 » vous vous étiez presque déclaré
 » contre votre mere. Eh ! à qui doit-il
 donc sa fortune ? Cette fortune
 étoit assez grande en effet pour ir-
 riter l'envie, même du sein de la re-
 traite, & on l'exageroit encore. On
 rechercha toute la conduite du Sur-
 Intendant, non par des voies juri-
 diques, mais par ces moyens tor-
 tueux que l'intrigue & la haine fa-
 vent employer avec tant de succès
 contre l'innocence. On menaça, on
 intimida un nommé Prévôt, de
 Tours, Commis de Semblançai, on
 lui montra les supplices tout prêts à
 le punir comme complice du Sur-
 Intendant, s'il n'en devenoit l'ac-
 cusateur. On sut par lui tout ce qu'on
 vouloit savoir & au-delà, tous les
 profits de la place de Sur-Inten-
 dant devinrent autant de malver-
 sations ; enfin quand l'acharne-

ment à lui chercher des crimes eut vaincu la difficulté de lui en trouver, le procès-civil fut transformé en procès-criminel ; aussi bien ce procès-civil n'avoit pas réussi, car Semblançai avoit prouvé que bien loin qu'il dût de l'argent à la Duchesse, c'étoit la Duchesse qui lui en devoit, mais s'il étoit coupable de péculat, on ne lui devoit plus rien ; on le mit donc à la Bastille (1), on lui fit son procès par Commission, & ce procès aboutit à un Arrêt du 9. Août

(1) Ce ne fut que vers la fin de 1526. au plutôt, car au mois de Juillet de cette année, il étoit encore à la terre de Balan ; ce fait est prouvé par des Lettres de Commission du grand Sceau, obtenues le 4. Janvier 1528. par les *Marchands fréquentans la rivière de Loire & autres y affluentes, pour faire assigner au Parlement Jean Prévôt, Général des Finances & Commissaire aux biens confisqués de Semblançai.* On voit dans ces Lettres que Semblançai ayant fait construire sur le Cher, près de Balan, un moulin qui pouvoit nuire à la navigation, le Procureur des *Marchands fréquentans* se transporta sur les lieux avec Semblançai, pour juger de l'obstacle que ce moulin apportoit à la navigation. On y voit aussi que la perfidie de Prévôt à l'égard du Sur-Intendant, avoit valu au premier une place de Général des Finances, & l'avoit fait nommer Commissaire à la confiscation de celui qu'il avoit trahi ; car il par

1527(1) qui sans parler du divertissement des fonds destinés pour l'Italie, déclare vaguement Semblançai convaincu de concussions & de malversations, confisque les biens sur lesquels il prélève une somme de trois

paroît qu'il s'agit toujours du même Prévôt de Tours. Ces Lettres nous fournissent quelques traits de son caractère, qui annoncent de la violence & de la témérité. Il avoit arraché des mains de l'huissier les Lettres de Commission qu'on lui signifioit, il les avoit retenues, sans vouloir donner acte de cette rétention. Il voulut en faire autant, lorsqu'on lui signifia de nouvelles Lettres, il fit fermer les portes de sa maison, & refusa long-tems de répondre; enfin il envoya sa réponse écrite de la main de son Commis ou de son Clerc, qui portoit le nom singulier de *Jean Putain*. Par cette réponse il déclinoit la Jurisdiction du Parlement, quoique par les Edits de Charles VII. & de ses successeurs, les causes des Marchands fréquentans fussent attribuées à la Grand' Chambre. Prévôt, je ne sais sur quel fondement, demandoit d'être renvoyé au Grand-Conseil. On voit par les mêmes Lettres, qu'il étoit vendu à tous les caprices de la Duchesse d'Angoulême.

Ces Lettres sont dans les Archives des *Marchands fréquentans*; elles ont été imprimées in-8°. chez Hottot à Orléans avec d'autres Lettres des Rois de France.

(1) On le trouve dans les Bannières du Châtelet, Tome 2, fol. 249. Du Bouchet le rapporte aussi dans la quatrième Partie de ses Annales d'Aquitaine.

cens mille livres (1) par forme d'amende envers le Roi, condamne le Sur-Intendant à être pendu à Montfaucon, (ce qui fut exécuté (2), & ne parle des contestations civiles, élevées entre la Duchesse & Semblançai, que pour déclarer qu'il ne statue rien sur cet article.

On lit dans le Journal de la Duchesse d'Angoulême écrit depuis cette aventure, ces paroles remarquables.

» L'an 1515. 1516. 1517. 1518. Journal de
 » 1519. 1520. 1521. 1522. sans y Louise de Sa-
 » pouvoir donner provision, mon voye.
 » fils & moifusmes continuellement
 » defrobez par les Gens de Finan-
 » ces.

Si c'est à Semblançai qu'elle en veut, il n'y a qu'à rapprocher le

(1) C'étoit précisément la somme que le Roi lui devoit.

(2) Dom Montfaucon dans ses Monumens de la Monarchie Française, T. 4. p. 230. dit que Guillaume de Beaune, fils du Sur Intendant fut banni, mais qu'en 1529. il fut rétabli dans ses biens & dignités.

Journal , de la lettre qu'on a citée plus haut , on y verra le mensonge mal-adroit de l'iniquité qui se dément & qui se trahit elle-même. On peut dire que ce fut la Duchesse d'Angoulême qui vola lâchement & les Gens de Finances & son Fils & l'Etat.

Elle fit plus que de voler l'Etat ; elle le perdit. Moins coupable encore par son avidité que par sa haine , elle vouloit en retenant les quatre cens mille écus , faire échouer l'expédition de Lautrec , pour pouvoir le détruire & détruire avec lui le crédit de la Comtesse de Château-Briant , elle espéroit donc fermer à Lautrec toutes les avenues du Trône & empêcher l'éclaircissement , qui en effet sans l'entremise de Bourbon , ne se fût peut-être jamais fait.

Il faut convenir au reste que le fonds de l'histoire de Semblançai (1) n'est pas suffisamment éclairci.

Belcar. liv.
36. n. 47.

(1) L'article de Semblançai dans le second Volume de l'Ouvrage , intitulé : *Les Vies des Hommes*.

On raconte cette histoire de diverses manieres , dont il résulte trois opinions principales , qu'on trouvera discutées dans une des dissertations placées à la fin de ce volume. L'horrible résultat de cette discussion est que Semblançai étoit innocent (1). Le peuple en jugea ainsi dès le tems de son supplice , il n'imputa la perte du Milanès qu'à la mauvaise conduite de Lautrec (1) & à la

illustres de la France, par M. d'Auigny , n'est exact que dans les Episodes , c'est un tissu de fautes & d'erreurs, sur-tout ce qui concerne directement Semblançai.

Une chose assez singulière & qui prouve bien ce qu'a dit M. le Président Hénault, *qu'il ne faut pas toujours rejeter l'autorité de Varillas*, c'est que cet Auteur est peut-être celui qui a le mieux entrevû la véritable Histoire de Semblançai, assez ignorée jusqu'à présent.

(1) C'est l'opinion la plus généralement établie, & il me semble que c'est la plus juste. Les raisons qui paroissent prouver l'innocence de Semblançai, seront rassemblées dans la Dissertation ; on n'a mis ici que celles qui pouvoient entrer dans la partie purement historique.

(1) » Le Roi , dit Brantôme , lui scut bien repro-
 » cher , que Prosper Colonne & le Marquis de Pes-
 » caire , & toute l'armée Espagnole n'avoient pas
 » plus d'argent que lui , qui sans argent l'avoient
 » chassé & battu, & lui sans argent n'avoit scu se dé-
 » fendre.

358. HISTOIRE
perfidie de la Duchesse d'Angoulême. » Lautrec , disoit-il, après avoir
» jusqu'à quatre fois épargné les en-
» nemis qu'il pouvoit accabler , con-
» serve son crédit à la Cour , parce
» que la Comtesse de Château-
» Briant étoit sa sœur. La Duchesse
» d'Angoulême après avoir trahi le
» Roi & sacrifié l'Etat à ses pas-
» sions , est toujours triomphante &
» régné encore despotiquement ,
» parce que le Roi est son fils. Un
» Citoyen vertueux , un Ministre
» vigilant , un vieillard vénérable ,
» parce qu'il est foible & sans ap-
» pui , parce que la mere du Roi le
» persécute & qu'une Maîtresse ne
» le défend pas , est traîné indigne-
» ment au gibet. Pour prix des longs
» services qu'il a rendus avec hon-
» neur à plusieurs Rois , il périt à

Ce reproche pouvoit être fondé , mais il semble
que Lautrec pouvoit répondre : » Je ne m'étois
» engagé à le défendre qu'avec de l'argent ; & vous
» Sire , vous auriez dû être mieux instruit de ce que
» devoit l'argent destiné par vous-même à défen-
» dre vos Etats.

» soixante-deux ans d'un supplice
 » réservé aux hommes les plus vils,
 » & aux crimes les plus bas.

Tous ceux qui furent spectateurs
 de cette exécution , frémissaient
 d'indignation & de douleur. » Est-
 » ce-là , s'écrioient-ils , ce Pere du
 » Roi & du Peuple ? Quel exemple
 » de l'inconstante faveur des Rois !
 » Quel monument d'injustice & de
 » barbarie !

On varie sur la manière dont cet
 illustre Malheureux soutint son sort.

Les uns prétendent qu'il mourut
 en Sage , en Héros Chrétien , qui
 triomphe d'une mort injuste , qui
 sans envier les succès passagers du
 crime , s'enveloppe dans son inno-
 cence & attend un meilleur sort dans
 une Patrie plus heureuse. Ils mettent
 même sa fermeté en contraste avec
 l'air effrayé , abbatu du Lieutenant-
 Criminel Maillard , qui le menoit à
 la mort (1).

(1) Ce contraste a fourni à Marot une Epigramme
 contre ce Lieutenant-Criminel. C'est la quarantié-
 me de ce Poète ; elle est intitulée : *Du Lieutenant-
 Criminel & de Semblançai*.

D'autres disent que Semblançai montra dans ces affreux (1) momens une foiblesse bien pardonnable à son âge & à son malheur ; qu'il pleura beaucoup sur la rigueur de son sort & sur l'injustice atroce qu'il éprouvoit, qu'il se flatta même que le Roi ne la laisseroit point consommer ; qu'étant arrivé à une heure après midi à Montfaucon (1), il obtint à force

Lorsque Maillard, Juge d'enfer, menoit
A Montfaucon Semblançai l'ame rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillard sembloit homme que mort va prendre,
Et Semblançai fut si ferme vieillard,
Que lon cuidoit pour vrai qu'il menât pendre,
A Montfaucon le Lieutenant Maillard.

*Le même Marot dans sa 22^{ème} Elégie, fait dire
au Sur-Intendant.*

Si qu'à mon los n'est chose demeurée
Qu'une constance en face coulorée
Qui jusqu'au pas de mort m'accompagna,
Et qui les cueurs du peuple tant gaigna,
Qu'étant mêlée avecque mes ans vieux,
Fit larmoyer mes propres envieux.

(1) Du Bouchet, Annales d'Aquitaine, quatrième Partie.

(2) Sauval dans ses Antiquités de Paris, tome premier, pages 482. & 574., rapporte d'après un Journal manuscrit qu'il cite, des détails de la marche de Semblançai à Montfaucon, détails qui ne
de

de prières qu'on différât l'exécution jusqu'à sept heures, pour donner le tems à la grace d'arriver, qu'enfin lorsqu'il eut appris par le Prêtre qui l'exhortoit, que le Roi étoit inexorable, il s'abandonna au Bourreau en gémissant, & en s'écriant : *Je reconnois trop tard qu'il vaut mieux servir le Maître du Ciel que ceux de la Terre ; si j'avois fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le Roi, j'en reserois une autre récompense.*

C'est à cette horrible aventure qu'il faut attribuer la haine attachée encore aujourd'hui au nom de la Duchesse d'Angoulême. Abuser du pouvoir pour faire périr un innocent, en le chargeant de ses pro-

sont curieux que parce qu'ils attestent des usages du tems ; mais ces usages sont assez indifférens. Ce Ministre, dit-il, fut conduit de la Bastille aux Filles-Dieu, rue Saint Denis à Paris, comme les autres criminels qu'on y menoit, avant de les pendre à Montfaucon. Là, pour obéir à la coutume, on lui fit recevoir de l'eau bénite, boire un verre de vin, manger trois morceaux de pain, & baiser un vieux Crucifix de bois, qui est encore dressé dans l'Eglise de ce Monastère.

pres crimes, c'est sans doute l'attentat le plus énorme qu'on puisse commettre contre l'humanité, & c'est cet attentat dont la mémoire de la Duchesse d'Angoulême est restée chargée.

La Cour conserva long-tems avec amertume le souvenir de cette violence. Brantôme rapporte une anecdote que la Duchesse d'Usès lui avoit apprise ; elle avoit été dans sa jeunesse attachée à la Duchesse d'Angoulême, & toujours, dit Brantôme, *fort éveillée de quelque bon mot*. Le Roi l'appelloit un jour sa fille ; à ce nom elle se mit à pleurer. Le Roi lui en demande la raison : Sire, répondit-elle, *après le traitement que vous avez fait à votre Pere, que ne doit pas craindre votre Fille ?* Le Roi ne fit que sourire de cette leçon, mais la Duchesse d'Angoulême la trouva fort mauvaise, & en fit de dures réprimandes à celle qui l'avoit donnée (1).

Brant. Vies
des Hom. Illustres, art. de
Franç. I.

(1) Brantôme allonge beaucoup cette historiette.

Au milieu de toutes ces agitations de la France & de l'Europe, (1) le jeune Soliman II., le plus grand des Empereurs Turcs après Mahomet II. reculoit de plus en plus les bornes de son Empire vers l'Occident, il venoit de renverser ces deux Boulevards de la Chrétienté, ces deux écueils de la Puissance Ottomane, Belgrade & Rhodes, il avoit trouvé dans l'un & dans l'autre des Ennemis dignes de son courage. La défense de Rhodes sur-tout est un des plus beaux modèles qu'on puisse proposer aux cœurs passion-

je n'en rapporte ici que l'essentiel, sans me piquer de suivre Brantôme. On a remarqué que ce titre de *Pere* sembloit avoir été plus d'une fois fatal aux Sujets à qui les Princes l'ont donné. Néron le donnoit à Corbulon, l'Empereur. Commode au Préfet Julien, François I. à Semblançai, Charles IX. à l'Amiral de Coligny. Néron & Commode firent périr, l'un Corbulon, l'autre Julien; François I. fit pendre Semblançai, Charles IX. fit égorger l'Amiral de Coligny. Mais ces petites observations n'ont qu'un petit mérite de singularité, & le même Charles IX. donnoit le même titre de *Pere* à Villeroy, dont la carrière fut brillante & heureuse.

(2) B-lcar, liv. 17. n. 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35.

nés pour la gloire. Ces généreux Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem , y signalèrent une valeur , une constance , une patience , supérieures aux forces ordinaires de l'humanité , & que peut-être la Religion seule peut inspirer dans un pareil degré. Le Grand-Maître Villiers de l'Isle-Adam fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Héros Chrétien. Son courage , sa prudence , son zèle , son activité , sa piété , forment le tableau le plus sublime & le plus touchant. Toujours sur les remparts ou aux pieds des autels , Soldat , Général & Religieux , il bravoit tous les dangers , il essuyoit toutes les fatigues , il repoussoit tous les assauts , il animoit ses Freres par ses exhortations , par ses exemples , il se produisoit par-tout , il se multiplioit ; ses prières appelloient le secours de Dieu , ses négociations le secours des hommes , mais Dieu vouloit l'éprouver & les hommes l'abandonnèrent ; il ne s'abandonna pas lui-même , il n'abandonna pas ses Fré-

rés , un désespoir héroïque ranima
 ses efforts ; on le vit , oubliant son
 âge & sa dignité , passer trente-qua-
 tre jours & trente-quatre nuits dans
 les retranchemens , ne se permet-
 tant qu'à peine quelques instans de
 sommeil sur un matelas qu'on lui
 jettoit au pié des retranchemens , il
 auroit rebuté toutes les forces de
 l'Empire Ottoman rassemblées de-
 vant Rhodes , si elles n'eussent pas
 eu Soliman à leur tête ; il succomba
 enfin , il se rendit au bout de cinq
 mois , mais dans quelles circonstan-
 ces ! De cent cinquante mille Com-
 battans qui formoient l'Armée des
 Turcs , plus de quarante mille
 avoient été tués dans les sorties &
 dans les différentes attaques ; les fa-
 tiges & les maladies , suites d'un
 si long siège , en avoient emporté
 un pareil nombre. La Place avoit
 été battue de plus de cent vingt
 mille coups de Canon , elle n'étoit
 plus qu'un monceau de cendres ou
 qu'un amas de ruines ; tout ce qui
 avoit résisté au Canon , avoit été

1522.

Sléidanus,
 Commentar.
 liv. 3.

1522.

renversé par le jeu terrible des mines. Les Assiégés n'avoient plus ni poudre , ni vivres , ni pionniers , ni défenseurs. Presque tous les Chevaliers étoient ou morts , ou mourans , ou du moins mis hors de combat. Une cause si noble & si noblement défendue , méritoit d'être triomphante , elle méritoit du moins de n'être pas abandonnée par tout le reste de la Chrétienté. Quels hommes deux Princes ambitieux laissoient exterminer ! Que l'Isle-Adam étoit alors supérieur & à Charles-Quint & à François I ! Cet Ordre détruit portoit de mer en mer ses respectables débris , l'admiration & la douleur publique illustroient leur fuite glorieuse , ils débarquèrent à Civita-Vecchia , ils obtinrent du Pape la ville de Viterbe pour leur résidence , en attendant qu'ils eussent trouvé quelque'autre asyle plus conforme à leur institution & à leurs projets. Enfin en 1530. Charles-Quint , par des vûes d'intérêt , se fit l'honneur de les recueillir dans l'Isle

de Malthe, dont ils portent aujourd'hui le nom, il la leur donna ainsi que l'Isle du Goze & la petite Isle du Cuming(1), afin qu'ils réprimassent les brigandages des Corsaires de Barbarie, & qu'ils missent à couvert de leurs incursions toutes les Isles voisines de la Sicile, la Sicile elle-même & les côtes du Royaume de Naples (2).

1522.

Tandis que des Rois avoient trahi par leur coupable indifférence la cause commune de la Chrétienté, des Moines, des Cordeliers avoient formé le projet chimérique, mais noble, d'une Croisade perpétuelle & universelle contre le Turc; ils commençoient par s'exécuter eux-mêmes. » Notre Ordre possède, disoient-ils, » dans l'étendue de la Chrétienté, au moins trente six mille » Monastères, que chacun fournis-

(1) Toutes trois dans la Méditerranée, aux pieds de la Sicile.

(2) Les Lettres de Donation de l'Isle de Malthe aux Chevalier de S. Jean de Jérusalem, sont du 10. Janvier 1529. Vieux style, c'est-à-dire, 1530.

1522.

» se un homme , que les Frères Prê-
 » cheurs , Augustins & Carmes en
 » fournissent tous ensemble à-peu-
 » près trente-six mille aussi ; les
 » Chevaliers de l'Ordre Teutoni-
 » que, ceux de Rhodes , les Bernar-
 » dins , Bénédictins , Chartreux ,
 » Célestins , &c. autant ; que cha-
 » que Couvent de Filles soudoye
 » un homme , que chaque Paroisse
 » en fournisse un , on aura en tout
 » tems une armée de cinq cens qua-
 » rante mille hommes à opposer aux
 » Turcs.

Ils pourvoyoient à la subsistance
 de cette Armée , à la fourniture des
 armes & des munitions de toute es-
 pèce , par des contributions légè-
 res , qui produisoient des sommes
 immenses sans être à charge à aucun
 des Contribuans ; ils n'oublioient
 pas de faire contribuer & même as-
 sez fortement , les Juifs.

Ils faisoient ensuite divers arran-
 gemens œconomiques & militaires
 pour assurer l'exécution de leur en-
 treprise. Leurs réflexions étoient

DE FRANÇOIS I. 369
toujours assaisonnées de quelques
invectives contre les Turcs, marque
d'un zèle plus ardent qu'éclairé; ils
ne les appelloient jamais que *Mau-*
dit, *Malheureux*, *Chiens*, *Mutins*,
&c. Ce projet (1) fut présenté au
Pape en plein Consistoire, le 12. Juin
1523. nous ne voyons point qu'il
ait été suivi; l'Italie avoit bien d'au-
tres affaires.

(1) Manuf. de Béthune, n°. 8486, fol. 105.





DISSERTATIONS.

S U R

DIVERS POINTS

DE L'HISTOIRE

D E

FRANÇOIS PREMIER.

PREMIÈRE DISSERTATION.

*Tableau de l'Empire Germanique relatif à l'Histoire, Liv. 2. Chap. 1.
pages 17. & suivantes.*

PO U R se former une idée juste de la constitution de l'Empire, de ses loix, de ses forces, de l'autorité de son chef & de ses membres au tems:

de la concurrence de Charles-Quint & de François I. , il faut jeter un coup d'œil sur les principales révolutions arrivées en Germanie depuis Charlemagne jusqu'à la mort de Maximilien I. & diviser cet espace de tems en un certain nombre de périodes à travers lesquelles on puisse suivre la naissance , les progrès & le développement du droit public d'Allemagne.

On peut distinguer six de ces périodes : la Carlovingienne , la Saxonne , la Franconienne , celle de Suabe , celle de Hasbourg , Luxembourg & Bavière (ces trois n'en font qu'une) & enfin celle d'Autriche.

1^{re}. PÉRIODE CARLOVINGIENNE.

Ce fut l'an 800. que Charlemagne , Roi de France , ayant conquis la Germanie & l'Italie , renouvela l'Empire d'Occident , détruit en 476. sous le jeune Auguste.

tule , par Odoacre , Roi des Hé-
-rules. Cette cérémonie se fit à Ro-
me , où Charles paroissoit alors en
vainqueur , en maître , en bienfai-
teur ; le peuple le proclama , le Pape
le couronna , & Charles parut tenir
de leur libéralité ce qu'il ne devoit
qu'à ses armes.

Le nouvel Empire put donc alors
paroître composé de la France , de
la Germanie , de l'Italie , & si l'on
veut , d'une partie de l'Espagne que
Charles avoit enlevée aux Sarrafins ;
mais qu'est-ce que c'étoit que cet
Empire ? Etoit-ce en effet l'Empire
Romain qui sortoit de ses ruines ?
Il semble qu'en ce cas Charlemagne
eût dû fixer son séjour à Rome , &
que la France & la Germanie de-
voient n'être que des Provinces de
cet Empire. Etoit-ce l'Empire des
François étendu par conquête à la
Germanie & à l'Italie ? Les Romains
ne l'entendoient pas ainsi , cette idée
étoit pourtant assez naturelle , puis-
que la France étoit la patrie & le

Rer. Germa-
nicar. scrip-
tores passim.
Eccardi cor-
pus historic.
Medii ævi.
Puffendorff ,
chap. 8. de
l'Empire
d'Allema-
gne.

Patrimoine de Charlemagne. Etoit-
ce enfin un Empire absolument nou-
veau & inconnu jusqu'alors qui s'é-
tablissoit en Germanie, qui embras-
soit comme sa principale Province,
cette même Italie, autrefois le cen-
tre de l'Empire, & qui s'unissoit com-
me égal & comme frere à la Monar-
chie Françoisse, aux armes de laquelle
il devoit sa naissance? Cette idée,
qui n'étoit vraisemblablement ni
celle de Charlemagne ni celle des
Romains, fut cependant celle qui
prévalut dans la suite à la faveur des
conjonctures, Charlemagne n'y con-
tribua pas peu en fixant son séjour à
Aix-la-Chapelle qu'il avoit fait bâtir
avec beaucoup de magnificence,
pour être plus au centre de ses Etats,
& donner la main à la France & à
l'Allemagne.

Ses enfans firent de ses Etats di-
vers partages qui attachèrent le titre
d'Empereur, tantôt à la possession
de l'Italie, tantôt à celle des deux
Frances Orientale & Occidentale :

la France Orientale étoit la Germanie , ou du moins cette partie de la Germanie , connue aujourd'hui sous le nom de *Franconie*. Louis le Débonnaire qui réunissoit toute la succession de Charlemagne , à la réserve de l'Italie , étoit Empereur ; Louis II. son petit-fils , le fut aussi , quoiqu'il ne possédât que l'Italie ; Louis le *Germanique* , ainsi nommé , parce que la Germanie fut son lot , n'eut jamais le titre d'Empereur ; mais le Traité de Verdun , selon les uns , de Thionville , selon les autres , qui , en 843. lui assigna la Germanie détachée de l'Italie & de la France Occidentale ou France proprement dite , est la première époque du droit public de l'Allemagne.

A travers tous les troubles qui intervertissent l'ordre des successions dans la race Carlovingienne , on aperçoit que la dignité Impériale étoit d'abord héréditaire , puisque les Princes Carlovingiens en dispo-
soient entr'eux par des Traités de

partage , sans consulter les peuples ; mais vers l'an 875. Charles-le-Chauve ayant enlevé l'Italie à Carloman son neveu , se fit élire Empereur par les Italiens assemblés à Pavie & couronner par le Pape Jean VIII. En 880. l'Empire étant vacant , le même Pape Jean VIII. convoque une assemblée des Etats d'Italie pour élire un nouvel Empereur , & dans la formule de convocation il déclare que c'est à lui & aux Etats qu'appartient le droit de conférer la dignité Impériale. Ils élurent Charles le Gros , un des fils de Louis le Germanique. Ce Prince , après avoir réuni la France , la Germanie & l'Italie , fut déposé en 887. par les Etats de ces trois Royaumes.

Depuis cette déposition , l'on ne voit plus qu'un chaos de violences , d'usurpations , d'élections forcées & tumultueuses dont il ne résulte aucun droit certain. On ne sait ni quel est le siège de l'Empire ni quelle est sa constitution ; on voit seulement

376 DISSERTATIONS.

la Maison Carlovingienne avilie & affoiblie par ses divisions , laisser tomber de ses mains tous les Sceptres que la valeur de Charlemagne avoit accumulés , on voit la puissance usurpée des Seigneurs s'élever peu à peu pendant toute cette période sur les ruines de l'autorité monarchique , & pour ne point sortir de la Germanie , on avoit vû dès l'an 860. Louis le Germanique , s'engager par une loi fondamentale à ne rien faire dans son Royaume que de concert avec les Etats.

L'Empire Romain avoit été détruit en Occident sous un enfant , ce fut aussi par un enfant que finit la Dynastie Carlovingienne en Germanie.

2°. PÉRIODE SAXONNE.

La mort de Louis IV. (c'étoit cet enfant) arrivée en 911. , donna lieu à une translation de Souveraineté mémorable dans l'Histoire d'Al-

Allemagne. Des trois branches qu'avoient formées les enfans de Louis le Débonnaire , il ne restoit que celle de Charles-le-Chauve , dont le Chef étoit alors Charles-le-Simple , Prince foible & méprisé , que les Germains dédaignèrent de prendre pour Roi ; ils voulurent en choisir un de leur Nation , ils offrirent leur Couronne à Othon le Grand , Duc de Saxe , qui eut la générosité de la refuser. Il proposa Conrad , Comte de Franconie , qui par reconnaissance recommanda en mourant aux Etats d'Allemagne de lui donner pour successeur Henri , Duc de Saxe , fils d'Othon ; c'est ce Henri qui fut nommé l'Oiseleur , parce que les Députés qui vinrent lui annoncer son élection , le trouvèrent occupé à la chasse des oiseaux. C'est à lui proprement que commence la période Saxonne , qui comprend un peu plus d'un siècle , on la fait cependant commencer à Conrad. Depuis ce tems la Couronne Germa-

nique ou Impériale , n'a point cessé d'être élective.

Cette révolution fut favorable à la puissance des Etats de l'Empire. Maîtres de disposer de la Couronne, ils firent leurs conditions , ils se stipulèrent des droits & des privilèges excessifs , ils observoient cependant assez religieusement de ne point porter la Couronne dans une Maison étrangère , tant qu'il y avoit des rejettons de la Maison regnante , & c'est ce qui donne la facilité de distinguer par Dynasties les diverses périodes de l'Empire , mais ils ne s'engageoient à rien sur cet article , toujours prêts à prendre le parti qui assureroit le mieux leur élévation & leur indépendance. Toutes leurs démarches rendoient à ce but.

Tandis que les Empereurs Saxons étoient réduits par les Etats à la seule présidence d'une assemblée de Souverains , ils faisoient trembler leurs voisins , Othon I. soumettoit l'Italie , un Concile tenu à Rome ,

D I S S E R T A T I O N S. 379
en 964., réunissoit le Royaume d'Italie au Royaume d'Allemagne, établissoit d'une manière éclatante la Souveraineté des Empereurs sur les Papes ; accordoit à perpétuité à Othon & à tous ses successeurs le droit de nommer au S. Siège, ainsi qu'à tous les Archevêchés & Evêchés de leurs Royaumes.

3°. PÉRIODE FRANCO- NIENNE.

L'Empereur Henri II. étant mort sans enfans en 1024. , l'Empire fut porté dans la Maison de Franconie, où il resta pendant un siècle. La période précédente avoit vu l'élévation des Princes séculiers, celle-ci vit l'aggrandissement du Clergé. Cet aggrandissement fut l'ouvrage de la politique autant que de la piété des Empereurs, mais ni leur piété ni leur politique ne furent assez éclairées. Désespérant d'abaisser par eux-mêmes la puissance

Puffendorf
ch. 8. n. 24.

ce des Ducs & des Comtes, ils crurent devoir lui donner pour contrepoids la puissance des Evêques, ils conférèrent à ceux-ci des Duchés & des Comtés avec la même autorité que les Princes séculiers y exerçoient, mais voulant retenir toujours l'Eglise dans la dépendance, ils établirent des Avoués pour gouverner conjointement avec les Prélats; ces Avoués, ainsi que les Prélats, étoient à la nomination des Empereurs. Dans la suite, les Evêques ayant paru moins sensibles aux bienfaits dont les Empereurs les avoient comblés qu'à la contrainte que les Avoués leur imposoient, les Empereurs poussèrent leur pieuse imprudence jusqu'à réunir les Avoueries aux Eglises même, jusqu'à prodiguer aux Evêchés & aux Abbayes les plus beaux droits régaliens. Les Evêques devenus puissans, furent ingrats, ils voulurent rendre la succession dans leurs Sièges indépendante des Empereurs. Les Ducs qui

avoient pénétré le motif qu'avoient eu les Empereurs en enrichissant le Clergé, se joignirent à lui, dès qu'il voulut secouer le joug des Empereurs, les Papes qui vouloient détruire le pouvoir des Empereurs en Italie, appuyèrent la Ligue des Princes & des Evêques. Grégoire VII. envenime & augmente ces divisions, il soutient l'indépendance du Saint Siège, il s'érige en Juge & en Maître des Empereurs, il défend à Henri IV. de nommer aux Evêchés & d'investir les Evêques *par la crosse & l'anneau*, il excommunie l'Empereur, il est déposé par lui, il le dépose à son tour, il l'oblige de venir à ses pieds subir une pénitence rigoureuse, infamante, & demander un pardon payé par les sacrifices les plus honteux. Henri IV. veut se venger, mais trop tard, il assiège le Pape dans le Château Saint-Ange, il crée des Anti Papes, il remplit l'Italie de troubles par représailles, mais il ne peut calmer

ceux de l'Empire, Rome & les Evêques d'Allemagne lui disputèrent toujours , ainsi qu'à son fils , le droit de nommer aux Evêchés & aux Abbayes , la fin de cette querelle fut une renonciation solennelle faite par Henri V. en 1122. à ce droit de nomination , & l'affranchissement absolu des terres du S. Siège.

Ainsi les mesures prises par les Empereurs pour le rétablissement de leur puissance en Allemagne, & pour le maintien de leur puissance en Italie , tournèrent contre eux. C'étoit en vain que Henri III. , plein de ce dernier objet , avoit cru le remplir en plaçant sur le S. Siège des Prélats Allemands , cette préférence accordée aux Transalpins , n'avoit servi qu'à soulever contre les Empereurs le Clergé d'Italie, & qu'à le faire entrer avec plus de zèle dans les vûes de Grégoire VII. Ce fut vainement encore que les Empereurs crurent acquérir des Alliés utiles dans l'Italie , en permettant aux

Normands de chasser les Sarrafins de la Sicile, de la Pouille & de la Calabre; les Normands plus dangereux pour l'Empire que les Sarrafins, ayant élevé sur la ruine de ceux-ci un Etat libre & presque indépendant, crurent qu'il étoit de leur intérêt de s'unir avec les Papes trop foibles alors pour leur nuire, contre les Empereurs dont la puissance étoit la seule qu'ils eussent à craindre. Cette union rendit les Papes plus entreprenans, parce qu'ils voyoient à leur porte des défenseurs & un asyle ouvert contre la vengeance des Empereurs.

La période Franconienne finit par un Empereur Saxon, comme la période Saxonne avoit commencé par un Empereur Franconien.

4°. PÉRIODE DE SUABE.

La période de Suabe (en joignant aux Empereurs de cette Maison un Empereur Franconien qui commen-

ce cette période & deux Empereurs étrangers qu'il a terminent) s'étend depuis 1138: jusqu'en 1271. Elle vit continuer & redoubler les querelles du Sacerdoce & de l'Empire & naître de leur sein les fureurs des Gibelins & des Guelphes. Les Empereurs toujours occupés au dehors, perdent toujours de leur autorité au dedans. Le système d'élever les Evêques pour abaisser les Ducs, ayant mal réussi, donnoit aux Empereurs deux ennemis, les Evêques, & les Ducs à abaisser. Pour y parvenir, ils tentèrent un moyen qui réussissoit en France, ce fut d'exempter les Villes du pouvoir des Ducs & des Evêques, ils créèrent aussi au milieu des Duchés quelques Principautés séculières, qui ne dépendoient que d'eux, ils firent divers démembrements des Provinces trop vastes; tous ces coup d'autorité parurent soutenir la dignité Impériale sous le règne de Frédéric I., dit Barberousse, mais ce qui donna le plus d'éclat à ce règne.

regne , c'est que Frédéric étoit un grand homme. Frédéric II. , son petit-fils , eut aussi un regne illustre , mais très - agité , il parut vouloir transporter en Italie le Siège de l'Empire , les Papes en frémissent , & lui suscitèrent mille obstacles , il leur fait une guerre opiniâtre & inutile à la faveur de laquelle les peuples d'Italie se mettent insensiblement en liberté , on y voit naître de toutes parts de petits Etats & se former des Républiques nouvelles. On peut regarder ce regne comme le terme fatal de l'autorité Impériale en Italie. La Maison de Suabe tarda peu à s'éteindre , le Royaume de Naples & de Sicile qui lui appartenoit , passa à la Maison d'Arragon , concurremment avec la maison d'Anjou , comme nous l'avons expliqué dans l'Introduction.

Les troubles qui suivirent la mort de Frédéric II. & un interregne de deux ans qui précéda l'avénement de Rodolphe de Hasbourg , sont

comme le berceau du droit public Germanique. Les Etats d'Allemagne achèvent de s'arroger les droits de Souveraineté qui leur manquoient & d'envahir les Domaines de la Couronne. Tous les Tributaires, tous les vassaux secouent le joug, la dignité Impériale s'avilit de jour en jour, & son autorité s'éclipse entièrement. Il ne se tenoit presque point de Diètes, les causes des Seigneurs ne se jugeoient point, ils se faisoient justice eux mêmes, de-là des guerres civiles, des brigandages, des ravages continuels. Ces désordres donnèrent lieu à divers établissemens.

Les Etats conclurent en 1255. à Wormes & à Mayence une alliance perpétuelle pour le maintien de la paix publique & pour l'abolition des nouveaux péages que mille tyrans établissoient à main armée dans leurs terres. On nomma cette confédération : *la Ligue du Rhin*. L'Empereur Guillaume la signa pour en être le Chef. Les autres Nobles qui

ne purent ou ne voulurent pas entrer dans cette association générale, en formèrent de particulières, nommées *Ganerbinats*. L'objet des *Ganerbinats* étoit de fortifier & de défendre à frais communs quelque Château pour arrêter les brigands & procurer la sûreté de certains Cantons. Comme c'étoit le défaut de Justice qui avoit produit les violences qu'on vouloit réprimer, le Président de chacune de ces Liges devoit juger toutes les causes des Confédérés.

Les Villes commerçantes suivirent l'exemple de la Noblesse, elles s'unirent pour les intérêts de leur commerce trop interrompu par les discordes publiques, elles formèrent la célèbre Ligue Hanséatique, ainsi nommée du vieux mot *Hansa*, Communauté ou Ligue; cette Ligue accrue par le temps & par ses succès, embrassa bien-tôt jusqu'à quatre vingt Villes, les plus riches & les plus puissantes de l'Allemagne.

Elles se distribuèrent en quatre classes. Lubeck étoit à la tête de la première (& de toute la Ligue en général), Cologne de la seconde, Brunswick de la troisième, Dantzick de la quatrième. Leur commerce s'étendit par toute l'Europe, elles firent trembler la Suède & le Danemarck ; leurs principaux comptoirs étoient à Londres, à Bruges, à Berghen en Norwége, à Novogorod.

Les tentatives des Empereurs pour reprendre quelques portions de l'autorité Souveraine, étoient toujours malheureuses. Les Villes qu'ils avoient affranchies du joug des Seigneurs pour leur en imposer un plus légitime & plus doux, n'eurent pas plus de reconnoissance que n'en avoient eu les Evêques, la liberté seule put les flatter ; le degré de puissance où elles parvinrent, leur donna même de plus hautes prétentions, elles voulurent partager avec les Princes & les Evêques le Gouver-

nement général de l'Empire, elles aspirèrent à la dignité d'Etats qu'il fallut bien leur accorder.

Cette période de Suabe vit le Collège Electoral se former & exclure les autres Princes de l'Empire des Assemblées qui se tenoient pour l'élection des Empereurs. Les Grands Officiers de la Couronne, non-contents d'avoir rendu leurs offices héréditaires, d'avoir acquis la Souveraineté dans leurs domaines, & de partager l'autorité Impériale, voulurent encore être distingués par des droits exclusifs. Dès le tems des Empereurs Franconiens, ceux des Ducs qui exerçoient les grandes Charges de la Couronne, jouissoient avec les trois Primats de Mayence, de Cologne & de Trèves, d'un droit appelé *Jus prætaxandi* ou droit de première élection, c'est-à-dire, qu'avant de conférer avec le corps entier des Etats sur le choix d'un Empereur, ils convenoient entre eux de se choisir. Cette prérogative pouvoit

être illusoire , puisque la délibération de leur assemblée particulière pouvoit être cassée à la Diète générale , mais les conjonctures les servirent bien. Les guerres civiles , les brigandages publics ayant fait dégénérer en corvée le droit d'assister aux Diètes par la nécessité qu'ils imposoient de se faire escorter pour le moindre voyage , les Seigneurs peu puissans s'accoutumèrent à regarder comme un privilège précieux la dispense de venir aux Diètes , mais les grands Officiers plus particulièrement obligés par le devoir de leurs charges d'assister aux Diètes , surtout aux Diètes d'élection , flattés d'ailleurs d'y paroître avec l'appareil de la puissance , attirèrent insensiblement à eux seuls le droit d'élire l'Empereur. Les autres Etats ne furent exclus d'abord que par le fait sans aucune loi. L'Empereur Richard n'eut pour Electeurs en 1256. parmi les Ecclésiastiques , que l'Archevêque de Mayence , comme Ar-

chi-Chancelier d'Allemagne, l'Archevêque de Cologne, comme Archi-Chancelier d'Italie, l'Archevêque de Trèves, comme Archi-Chancelier du Royaume d'Arles, & parmi les séculiers que le Roi de Bohême (1), comme Grand Echanfon, le Duc de Bavière, Comte Palatin, comme Grand Sénéchal ou Grand Juge de la Couronne, le Duc de Saxe comme Grand Maréchal, & le Margrave de Brandebourg comme Grand Chambellan. Tels ont été depuis les sept Electeurs. L'Archevêque de Mayence, comme seul Archi-Chancelier de (2) l'Empire, convoquoit les Diètes Electorales, à son défaut, c'étoit le Comte Palatin, comme Grand Juge de la Couronne, l'élection se faisoit dès-lors

(1) Les Empereurs avoient érigé la Bohême en Royaume vers le commencement du treizième siècle.

(2) Les Archi-Chanceliers d'Italie & du Royaume d'Arles, n'avoient qu'un titre autrefois réel, alors illusoire.

à Francfort, le couronnement à Aix-la-Chapelle.

5°. PÉRIODE DE HASBOURG, LUXEMBOURG ET BAVIÈRE.

13. Ibid. n.
26. & suiv.

Cette période qui s'étend depuis 1273. jusqu'en 1437. , est mêlée d'Empereurs de diverses Maisons , tous nommés par les seuls Electeurs. La Maison de Hasbourg n'est autre , comme on fait , que la célèbre Maison d'Autriche , mais cette période ne comptant que deux Empereurs de la Maison de Hasbourg , qui même ne se succédèrent pas immédiatement , on ne les rapporte point à cette Dynastie non - interrompue d'Empereurs Autrichiens , qui ont occupé le trône depuis 1437. jusqu'à nos jours , & qui forment la sixième & dernière période.

Pendant la cinquième dont il s'agit ici , les Electeurs continuèrent de se séparer des autres Etats , de

former un Collège particulier, auquel étoit réservée la nomination des Empereurs, & d'attirer à eux seuls la plûpart des affaires. En 1338. les Diètes de Rensée & de Francfort confirmèrent leurs prérogatives. Mais c'est dans les Diètes de Nuremberg & de Metz, tenues en 1356. par l'Empereur Charles IV. de la Maison de Luxembourg, que ces prérogatives ont reçu leur plénitude par la fameuse Bulle d'or, devenue une des loix fondamentales de l'Empire.

La Bulle d'or, ainsi nommée, non à cause de l'excellence des reglemens qu'elle contient, mais à cause du sceau d'or en forme de petite bouteille, dont elle fut scellée, consiste en 30. Chapitres, dont les 23. premiers ont été publiés dans la Diète de Nuremberg, le 10. Janvier 1356., & les 7. autres dans la Diète de Metz le jour de Noël de la même année, nous n'en rapporterons que les principales dispositions, sans

égard à l'ordre très-peu méthodique des articles.

1°. Elle fixe le nombre des Electeurs à sept , *per quos velut septem (1) candelabra lucentia in unitate spiritûs septiformis sacrum illuminari debet Imperium.*

2°. Elle assigne à chacun d'eux un des grands Offices de la Couronne , qu'elle attache à l'Electorat.

3°. Elle règle le cérémonial de l'élection & du couronnement. L'élection doit se faire à Francfort , à la pluralité des voix recueillies par l'Archevêque de Mayence dans cet ordre : l'Archevêque de Trèves ; l'Archevêque de Cologne , le Roi de Bohême (2) , le Comte Palatin du

(1) On ne se souvint pas de cette excellente raison, lorsque vers le milieu du dernier siècle , on créa un huitième Electorat dans la Maison Palatine , & vers la fin du même siècle un neuvième dans la Maison de Brunswick.

(2) La Bulle d'or met le Roi de Bohême à la tête des Electeurs Laïcs , & accorde à cet Electorat divers privilèges , parce que Charles IV. étoit lui-même Roi de Bohême.

Rhin , le Duc de Saxe , le Marquis de Brandebourg. Le couronnement doit être fait à Aix-la-Chapelle par les mains de l'Electeur de Cologne.

4°. Autrefois tous les Princes de Maison Electorale prétendoient participer au droit d'élire les Empereurs, la Bulle d'or borne ce droit à la personne des Electeurs, règle leurs successions conformément au droit de primogeniture établi dans toutes les Monarchies, & déclare les Electorats indivisibles.

5°. La Bulle d'or confirme aux Electeurs tous les droits de la supériorité territoriale, déclare leur personne sacrée, punit comme criminels de Lèze-Majesté ceux qui auront attenté à leur vie, assure aux Electeurs la prééminence sur tous les Princes de l'Empire.

6°. Elle établit deux Vicaires de l'Empire, le Duc de Saxe & le Comte Palatin, qui pendant la vacance du Trône Impérial, exerce-

ront, chacun dans leur district ; presque tous les droits dont jouissent les Empereurs. Le Vicariat de Saxe s'étend sur toutes les terres où le droit Saxon est observé, ce qui comprend la Westphalie, le Holstein, la Poméranie, le Brandebourg, la Haute & Basse Saxe, la Thuringe, la Misnie, la Lusace, la Moravie. Le Vicariat Palatin embrasse le Haut & le Bas Rhin, la Franconie & la Suabe. Le Duc de Saxe & le Comte Palatin jouissoient de ce droit de Vicariat & d'administration de l'Empire pendant la vacance avant la Bulle d'or, qui confirme plutôt qu'elle ne confère ce droit.

Le reste ne fait que régler des cérémonies & des préséances.

Le ton qui régné dans ce décret, l'esprit qui semble en avoir dicté tous les articles, méritent quelque attention. Jamais Despote Asiatique n'eut une étiquette plus fière. L'Empereur fait tout de sa pleine puissance & autorité Impériale ; il mande à tous

les Etats de l'Empire les volontés suprémes, il enjoint, il menace, il confirme, il abroge, il inflige des peines, il accorde des graces, il confère des titres & des droits, il dicte des loix à ses sujets, & ces sujets sont des Souverains : s'il élève les Electeurs jusqu'à lui, c'est toujours en paroissant s'abaisser jusqu'à eux, c'est en leur tendant une main protectrice ; leur grandeur & leur puissance semblent des dons de sa bonté généreuse. Si leur personne est sacrée, c'est, dit l'Empereur, parce qu'ils sont partie de notre corps, *nam & ipsi pars corporis nostri sunt*. S'il les appelle les bases solides & les colonnes immobiles du Saint-Empire, ils n'obtiennent ces qualifications glorieuses qu'à cause de l'honneur qu'ils ont d'exercer un office dans le Palais de l'Empereur. Son autorité, moitié despotique, moitié paternelle, pousse ses attentions supérieures jusqu'à leur ordonner de faire apprendre à leurs fils le Latin, l'Italien & le Slave.

C'est par une suite du même esprit qu'ils'attache à mettre un grand intervalle entre les Electeurs & les autres Princes de l'Empire, qu'il traite de conspirations les associations des Villes, qu'il les défend pour l'avenir sous des peines rigoureuses, qu'il ne fait que tolérer celles qu'il trouve établies, & qu'il paroît se promettre de les détruire dans la suite.

On peut envisager la Bulle d'or comme une tentative nouvelle pour relever l'autorité Impériale, tentative pareille à celles que les Empereurs avoient faites plusieurs fois, tantôt en opposant le Clergé aux Princes séculiers, tantôt en affranchissant les Villes du pouvoir des Princes tant séculiers qu'ecclésiastiques. Charles IV. tâchoit de concentrer toute l'autorité dans le corps Electoral, espérant la retirer plus aisément des mains de sept Princes que des charges particulières, réunies à leurs dignités, attachoit à

sa personne , qu'il ne l'eût pû faire des mains d'une multitude de Princes & de Villes. Mais comment les Etats , si jaloux de leur liberté , purent-ils appuyer de leur consentement un Diplome où tout respiroit le despotisme ? C'est que ce Diplome ne leur enlevoit ni le droit d'assistance aux Diètes , ni celui de Souveraineté chez eux , & qu'après avoir dépouillé l'Empereur des prérogatives réelles de la Royauté , ils ne lui envioient point la prérogative chimérique de parler en maître.

Les Electeurs abusèrent bien-tôt contre l'Empereur Venceslas des droits que Charles IV. son pere , leur avoit confirmés , ils le déposèrent en 1400. Ainsi la tentative d'élever les Electeurs pour abaisser tous les autres Etats , tourna encore au détriment de l'autorité Impériale.

Cette cinquième période vit les accroissemens d'une autre Puissance qui s'établissoit depuis long - temps

dans la Franconie , dans la Suabe & sur le Rhin , & qui servit encore de moyen aux Empereurs pour tenter une diversion en faveur de leur autorité. Je veux parler de ce qu'on appelle la Noblesse immédiate de l'Empire. L'extinction des Maisons Impériales de Franconie & de Suabe , dont aucun Prince n'héritait , ayant mis les fiefs de ces Provinces dans la mouvance directe de l'Empire , les Nobles qui les possédoient s'unirent pour conserver la liberté ; ils formèrent un corps particulier , indépendant de l'Empereur & des Princes , & soumis immédiatement à l'Empire. Les Empereurs les souffrirent d'abord , les protégèrent ensuite , & redoublant cette protection à mesure que la puissance des Etats devenoit plus redoutable , ils accordèrent à la Noblesse immédiate tant de privilèges que les Etats en murmurèrent ; la Noblesse immédiate eut avec eux des contestations très-vives , dans les-

quelles les Empereurs lui témoignèrent une faveur marquée. Cette faveur même empêcha la Noblesse immédiate d'être introduite aux Diètes, les Etats ne voulant point l'admettre parmi eux, & les Empereurs n'étant point fâchés d'avoir à protéger contre les Etats un corps qui puisse au moins leur donner de l'inquiétude.

6°. PERIODE AUTRICHIENNE.

Enfin l'année 1437. vit la Maison d'Autriche remonter sur le Trône Impérial pour ne le plus quitter. Nous n'avons à examiner de cette dernière époque que la partie qui s'étend jusqu'à la mort de Maximilien I. en 1519. Cet espace de temps voit naître ou se perfectionner des établissemens considérables; On sent assez que de tant de partages de l'autorité devoit naître un choc violent, toujours funeste à la tranquillité publique. En effet l'Al-

Id. ibid. n.
37. & suiv.

l'Allemagne n'avoit peut-être jamais été plus cruellement déchirée que sous le regne, d'ailleurs assez brillant de Sigismond, dernier Empereur de la Maison de Luxembourg. L'Empereur Albert d'Autriche s'occupa des moyens d'assurer la paix de l'Empire. Il renouvela une distribution que Sigismond avoit déjà faite des Etats en un certain nombre de cercles, dont chacun devoit avoir un Chef ou Directeur chargé de veiller au maintien de la paix dans son département. Albert fit d'abord sa distribution en quatre cercles, puis en six ; mais cet établissement ne fut porté à sa perfection que par Maximilien, qui en 1500. dans la Diète d'Ausbourg, divisa d'abord l'Allemagne en six cercles, & qui en 1512. dans la Diète de Cologne, étendit cette division jusqu'à dix. Ces dix cercles sont ceux d'Autriche, de Bavière, de Suabe, de Franconie, de haute & de basse Saxe, de Westphalie, du haut &

du bas Rhin, enfin celui de Bourgogne, qui comprend les Pays-Bas & la Franche-Comté. La politique de Maximilien fit comprendre ces Etats, quoiqu'étrangers à l'Allemagne, dans la division des cercles, pour engager l'Empire à les protéger contre la France. La Bohême & la Prusse refusèrent d'entrer dans aucun cercle, craignant qu'on ne leur imposât des taxes dont elles avoient été jusqu'alors exemptes.

L'effet naturel de cette division de l'Allemagne en dix cercles, fut de contenir plus aisément les Princes dont les querelles auroient pu troubler la paix publique, de mettre plus de correspondance dans le Gouvernement des différentes contrées de l'Allemagne, de faciliter le recouvrement des deniers publics, de fixer avec plus de connoissance les contingens de chaque Etat. On nomma pour Directeurs des Cercles les Princes les plus puissans de chaque cercle.

Cette distribution favorisa l'éta-

blissement de la paix publique, dont le même Empereur Maximilien avoit jetté les fondemens à la Diète de Wormes, en 1495. Tous les efforts de ses prédécesseurs n'avoient pu faire cesser l'Anarchie, qui désoloit l'Allemagne; la négligence de Frédéric III. père de Maximilien, avoit encore redoublé la licence; Electeurs, Princes, Gentilshommes, Villes Municipales, Payfans, tout s'armoit, tout faisoit la guerre, & croyoit avoir droit de la faire, pourvu qu'elle fût précédée d'un défi. Les Boulangers du Palatinat défioient les Villes voisines. Le Comte de Solms étoit défié par son cuisinier & par son marmiton. La France avoit aussi éprouvé autrefois les mêmes horreurs, mais elle avoit su s'en délivrer plutôt. En général le Gouvernement François, sorti du même berceau que le Gouvernement Germanique, c'est-à-dire de la domination Carlovingienne, fut long-temps en proie aux mêmes abus, toute la

différence ne consiste que dans les moyens tentés de part & d'autre pour parvenir à les corriger. L'événement a fait voir que la France avoit pris la voie la plus sûre, en réunissant toute l'autorité sur la tête de ses Rois, tandis que l'Allemagne partageant & diminuant sans cesse l'autorité de ses Chefs, n'a fait qu'irriter les maux par les remèdes même qu'elle employoit pour les guérir. On a vu combien d'associations & de ligues le projet de rétablir le paix publique avoit fait naître; toutes ces ligues, nécessairement jalouses & ennemies, troubloient sans cesse la paix qu'elles prétendoient établir; tout le monde pouvoit faire du mal & tout le monde en faisoit. Les loix osoient à peine faire entendre leur voix impuissante & méprisée. Toutes les ordonnances pour le maintien de la paix publique, n'avoient jamais été portées que pour un temps fort court; on s'estimoit trop heureux quand on pouvoit les faire obser-

ver pendant quelques années ; le Clergé de son côté, en publiant la *trêve du Seigneur*, n'osoit rien enjoindre ni rien défendre, de peur de révolter des hommes indociles & violens, il se contentoit d'exhorter avec douceur les brigands à modérer leurs excès ; on uſoit de ménagement avec le crime, & le crime plus insolent ſe prévaloit de cette foibleſſe.

Enfin le vœu de tous les Etats de l'Empire avoit produit ſous Maximilien ce recès de la Diète de Wormes, confirmé depuis par tant d'autres recès, & qui eſt connu parmi les loix de l'Empire, ſous le nom de la *Paix publique* ou de la *Paix profane*.

Puffendorff.
chapit. 8. 1.
39°

Par ce recès les déſis particuliers furent abrogés & différentes peines prononcées contre les infraſteurs ; on ôta même tout prétexte à l'infraction, un Tribunal ſuprême fut érigé pour juger les différens qui naiſſoient entre les Etats ; c'eſt

DISSERTATIONS. 407
ce Tribunal qu'on nomme la *Chambre Impériale*.

Dans cette même Diète de Wormes, l'Empereur fit un acte de foiblesse bien mémorable, en promettant de ne contracter aucune alliance au nom de l'Empire sans le consentement des Etats. C'étoit la première fois que les Empereurs dépouillés de tant de droits, rassasiés de tant d'outrages, avoient vu leur liberté restrainte à cet égard par une loi publique, depuis que l'Empire étoit sorti de la Maison Carlovingienne.

Les Etats voulurent encore faire un autre affront à leur Chef, celui d'établir au milieu même de sa Cour un Conseil perpétuel de Régence, qui fût autorisé à faire tous les réglemens convenables au bien de l'Allemagne ; après beaucoup d'oppositions de la part de l'Empereur & beaucoup d'instances de la part des Etats, on supprima le nom & on établit la chose ; on nomma huit Conseillers, chargés de suivre la

208 DISSERTATIONS.

Cour Impériale & d'y veiller aux intérêts de l'Empire, c'est ce qu'on appella le *Conseil Aulique*. C'étoient huit espions donnés à l'Empereur, huit censeurs de sa conduite, huit juges de ses actions ; mais la Cour fit sur eux son effet ordinaire, de séduire & de corrompre. Les Empereurs furent tourner à leur avantage & mettre dans leur dépendance cet établissement injurieux & gênant qui s'étoit formé malgré eux. Ils l'ont même opposé avec succès à la Chambre Impériale, & la concurrence qui s'est élevée entre ces deux Tribunaux, a rendu quelque Jurisdiction aux Empereurs ; mais en prenant le *Conseil Aulique* dans le temps que nous considérons, c'est-à-dire à la mort de Maximilien, ce n'étoit qu'un nouveau Monument de la tyrannie exercée par les Etats sur les Empereurs.

RÉCAPITULATION.

EN résumant tout ce qui vient d'être

On remarqué sur les différentes Périodes du Gouvernement Germanique, on voit que depuis la décadence des Princes Carliens, & la translation de l'Empire en Allemagne, jusqu'à la mort de Maximilien, la puissance des Etats n'a presque point cessé de s'élever, ni celle des Empereurs de s'abaisser. Ce n'est pas que pendant un si long intervalle l'une & l'autre puissance ait toujours marché d'un pas égal, l'une vers sa grandeur, l'autre vers sa ruine; les événemens ont été tour-à-tour favorables & contraires à l'une & à l'autre, les conjonctures ont changé mille fois; de grands Empereurs ont quelquefois regné en vrais Monarques, & leur gloire personnelle a servi leur autorité; mais les fruits de leurs travaux ont été séchés dans leur fleur par des successeurs peu dignes d'eux. Charles IV. paroît le Législateur & le Souverain de la Germanie: quatre Electeurs déposent Venceslas son fils. C'est ainsi que l'autorité Impériale a eu son

flux & son reflux ; mais les digues puissantes qu'on lui a opposées d'abord de loin en loin, ensuite de proche en proche, l'ont enfin refermée dans le canal le plus étroit. La Période Saxonne a vu l'aggrandissement des Princes séculiers ; la Période Francénienne, celui des Prélats ; la Période de Suabe, celui des Villes ; la Période de Hasbourg, Luxembourg & Bavière, a mis le sceau à la prééminence des Electeurs, & à l'indépendance de la Noblesse immédiate de Franconie, de Suabe & du Rhin. Enfin la Période Autrichienne a donné naissance à divers établissemens & réglemens, où l'on ne perd jamais de vue le double objet : 1.° De fermer les playes causées par l'Anarchie. 2.° De borner & presque d'anéantir l'autorité Impériale.

Telle est (autant qu'on peut rapporter la suite des événemens, à des idées & à des époques précises,) la gradation par laquelle le Corps Germanique est parvenu à cette com-

D I S S E R T A T I O N S. 411
plication d'intérêts & de droits con-
traires, balancés, combattus, res-
pectés cependant les uns par les au-
tres, & qui forment cette Constitu-
tion singulière, qu'aucun autre Etat
peut-être ne pourroit supporter.

D R O I T S R E S P E C T I F S.

Le Corps Germanique s'étoit as-
suré tous les droits réels, & n'avoit
laissé à son Chef que les droits ho-
norifiques.

Mais pour détailler ces droits res-
pectifs :

Les Empereurs conféroient les
titres & les dignités, excepté celle
d'Etat de l'Empire, parce que celle-
ci entraînoit un pouvoir réel ; ils
accordoient les dispenses d'âge, le
droit de foires, celui de battre mon-
noye ; ils convoquoient les Diètes,
ils y présidoient, ils conféroient les
petits fiefs vacans, & donnoient re-
lativement à ces fiefs des Expecta-
tives ; enfin pour enfler la liste des
droits de leur éminente & foible

Puffendorf;
c. 8. 49,

Couronne, on est obligé de compter pour quelque chose le droit de *Premières Prières*, dont ils jouissoient dans les Chapitres & Maisons Religieuses, & celui de recevoir les trop modiques revenus d'un domaine presque réduit à rien.

Les Electeurs jouissoient du droit exclusif d'élire l'Empereur. Ils décidoient seuls de la nécessité d'élire un Roi des Romains ; ils prétendoient aussi avoir seuls le droit de déposer l'Empereur. Mais les autres Etats prétendoient devoir y participer. Les Electeurs formoient un Collège particulier dans les Diètes ; ils attiroient à eux seuls toutes les affaires, autant qu'ils pouvoient, ils concouroient à la collation des Electorats vacans, ils jouissoient dans leurs états d'une pleine souveraineté ; il leur étoit seulement défendu, par égard pour la liberté publique, d'établir de nouveaux péages.

Les Etats, Princes, Prélats & Villes assemblés dans les Diètes Générales, avoient seuls les droits vrai-

ment Régaliens, ces droits qui distinguent les Souverains des particuliers puissans, celui de faire la guerre, la paix, des alliances, d'envoyer des Ministres publics au nom de l'Empire, de porter des loix générales, d'établir des Tribunaux, d'en nommer les membres ou d'en attribuer la nomination, de juger les causes civiles ou criminelles des Princes, de concourir à la collation des grands fiefs & de la qualité d'Etat & Prince de l'Empire, d'exercer la haute-Police de l'Eglise Germanique, de s'opposer à toute aliénation du Domaine de l'Empire. D'ailleurs, les Etats exerçoient chacun chez eux tous les droits de la souveraineté, excepté celui d'établir de nouveaux péages.

POLITIQUE EXTERIEURE.

Maximes Féodales de l'Empire.

Tel étoit alors l'Etat de l'Allemagne, considérée dans sa constitution & dans son administration intérieure.

re. Si on l'envisage dans ses rapports extérieurs, on la voit bornée au Nord par le Dannemarck & les autres Puissances qui s'étendent, soit sur la mer du Nord, soit sur la mer Baltique, à l'Est par les Royaumes de Pologne & de Hongrie, au Sud-Est par la Turquie, au Sud par l'Italie, au Couchant par la France & la Suisse. Mais les prétentions de l'Empire s'étendoient si fort au-delà de ces limites, qu'elles sembloient devoir soulever contre lui tous ses voisins. Les Publicistes Impérialistes avoient formé une Jurisprudence, à la faveur de laquelle l'Empire, élevé sur des fondemens éternels, n'avoit rien à craindre des révolutions les plus funestes ; ils remontoient jusqu'au temps de Charlemagne, examinoient quelle étoit alors l'étendue de la domination Impériale, & supposant que depuis ce temps l'autorité des Empereurs n'avoit pas cessé d'être, du moins tacitement, renfermée dans les mêmes bornes que du temps de Maximilien,

ils en concluoient que ces Empereurs, toujours Chefs, jamais maîtres de l'Empire, avoient bien pû en accroître l'étendue par des conquêtes, mais non la diminuer par des aliénations.

En développant cette proposition, ils distinguoient le domaine direct ou suprême, du domaine utile ou de la souveraineté immédiate. L'Empire avoit possédé des pays qu'il ne possédoit plus; d'autres Etats qu'il n'avoit point possédés, mais qui avoient relevé de lui, étoient devenus indépendans. Or, les droits, soit de domaine direct, soit de domaine utile, une fois acquis à l'Empire, n'ont pu, disoient les Jurisconsultes, Allemans, être perdus que par prescription ou par aliénation. La prescription n'a pu avoir lieu à l'égard du domaine direct, il est imprescriptible de sa nature, du moins de la part du vassal. L'aliénation que quelques Empereurs peuvent avoir faite du domaine suprême de l'Empire, est essentiellement nulle, si

216 DISSERTATIONS.

elle n'a été confirmée par les suffrages du Corps Germanique, assemblé en Diète, & cette nullité n'a pu être couverte par la prescription postérieurement acquise, suivant la maxime : *Quod initio non valet, tractu temporis non potest convalescere*. Et qu'on ne dise pas que le domaine suprême, n'étant en quelque sorte qu'un droit honorifique, les Empereurs ont pu en disposer ; il suffit que ce droit emporte ceux de réunion, de confiscation, &c. pour qu'on doive l'envisager comme un droit utile, dont le Corps Germanique, (auquel seul il appartenait,) n'a pas dû être privé par le fait d'un Administrateur infidèle.

On alléguoit, pour appuyer ces raisons, le serment même que les Empereurs avoient de tout temps prêté à leur élection ; serment qui leur lioit les mains pour toute aliénation, & qui les obligeoit de travailler sans cesse à la conservation & au recouvrement de tous les droits appartenans à l'Empire.

À l'égard du domaine utile , si les Empereurs n'ont jamais pû aliéner irrévocablement les terres de l'Empire , ils ont pû depuis Charlemagne , jusqu'à Maximilien I. les concéder en fief , parce que la prohibition de ces sortes d'inféodations a une époque certaine & postérieure à ce temps-là. L'Empire n'a pas cru devoir déclarer nulles les inféodations faites par les Empereurs seuls , & sans l'intervention du Corps Germanique. 1°. Parce que les investis étoient toujours obligés de servir l'Empire & de reconnoître son Domaine suprême. 2°. Parce que la clause de Réversion , au défaut d'héritiers , inférée dans ces investitures , empêchoit qu'on ne les confondît avec de véritables aliénations. Ainsi l'Empire regardoit comme légitimes possesseurs de ses Fiefs , ceux à qui les Empereurs les avoient concédés sous la mouvance de l'Empire.

Mais la plûpart de ces Fiefs avoient passé dans des mains étrangères , par vente , par donation , par

échange, par conquête. Ces nouveaux possesseurs ne tenoient point leur droit de l'Empire, ils le tenoient ou de leur épée, titre violent & injuste, ou de vassaux qui n'avoient point le droit d'aliéner, & qui n'avoient pû s'arroger ce droit sans encourir la commise par leur félonie; l'Empire regardoit donc le domaine utile de ces Fiefs concédés par les Empereurs, & fortis par la suite des mains des Concessionnaires, comme réuni & consolidé au domaine direct, soit par l'extinction de la postérité des Concessionnaires, soit par la félonie de ces vassaux ingrats & usurpateurs, qui avoient prétendu dépouiller l'Empire leur bien-faiteur, de son domaine direct, en faisant passer les Fiefs sans son aveu dans des mains étrangères. Les Détenteurs étrangers de ces fiefs n'ont jamais joui qu'en vertu d'un titre essentiellement nul, puisqu'il n'étoit émané ni de l'Empire, ni de l'Empereur, & le laps de temps n'a pu légitimer ce titre : 1.^o Parce qu'il

ne valide point ce qui est vicieux dans son origine. 2°. Parce que le domaine utile de ces fiefs ayant été réuni de droit au domaine direct, dès le temps de la vacance ou de la commise, & le droit de domaine direct n'ayant pas pû être prescrit, le domaine utile n'a pas pû l'être davantage.

Si les Détenteurs étrangers, pour justifier le droit de conquête, alléguoient de la part des Feudataires de l'Empire des excès qui eussent autorisé leurs voisins & leurs ennemis à les dépouiller, les Impérialistes répondoient qu'il n'avoit appartenu qu'à l'Empire de faire justice de ses Feudataires, & d'en recueillir la confiscation ; mais que les crimes des vassaux ne pouvoient porter préjudice aux droits du Seigneur suzerain ; qu'enfin on n'avoit pû sous ce prétexte envahir ni le domaine direct, ni le domaine utile des Fiefs Impériaux.

D'après cette Jurisprudence, l'Allemagne ne voyoit autour d'elle que

des usurpateurs ; elle prétendoit ; mais cela étoit très-contesté, que la Pologne avoit été un fief de l'Empire, du moins la Mazovie & la Silésie l'avoient été incontestablement. L'Allemagne avoit les mêmes prétentions sur la Hongrie, elle alléguoit l'inféodation faite par l'Empereur Henri II. à S. Etienne, Roi de Hongrie, au commencement du onzième siècle, & la suzeraineté de l'Empire reconnue vers le milieu du même siècle, par les Rois Pierre & André ; mais les Hongrois interprétoient cette inféodation & ces reconnoissances. L'Italie presque entière étoit réclamée par l'Empire, soit quant au domaine suprême, soit quant au domaine utile. En France toutes les Provinces qui avoient formé autrefois les Royaumes de Bourgogne & d'Arles, étoient autant de fiefs de l'Empire, puisque ces Royaumes avoient été possédés par les Empereurs depuis Henri III. jusqu'à Frédéric II. L'Allemagne regardoit le Dannemarck comme

un de ses fiefs, prétention très-contestée par les Danois ; elle avoit sans doute la même prétention sur la Suède, s'il est vrai, comme le dit Puffendorff, que Maximilien I. ait ordonné aux Etats de Suède, d'obéir à un Arrêt du Sénat de Dannemarck, & qu'il les ait menacés ; sur leur refus, de procéder contre eux, selon les loix de l'Empire.

En général tous les voisins de l'Allemagne opposoient à ses vassales prétentions, des raisons peut-être assez solides. Ceux qui avoient conquis leurs Provinces sur des vassaux de l'Empire, disoient que si l'Empire vouloit empêcher qu'on n'occupât ses Fiefs, il falloit qu'il empêchât ses vassaux de provoquer leurs voisins par des outrages, ou qu'il en fît justice lui-même ; que l'Empire n'étant point intervenu dans les querelles dont le fruit avoit été la conquête de ses fiefs, il devoit être censé avoir renoncé à son domaine direct ; que la po-

litique de l'Empire seroit trop cruelle & trop artificieuse, si, voyant ses vassaux injustement armés contre leurs voisins, au lieu d'arracher aux premiers ces armes dont ils abusoient, il attendoit que le sort eût puni leur audace, en les privant de leurs domaines, pour venir ensuite redemander au parti victorieux, des domaines devenus le prix de son sang & de ses travaux; que le droit des gens autorisât toute puissance à retenir le bien d'un injuste aggresseur, soit à titre de conquête, soit à titre de sûreté, soit à titre d'indemnité pour les frais de la guerre; & que quand ces titres étoient confirmés par une possession plus que centenaire, on ne pouvoit entreprendre de leur porter la moindre atteinte, sans vouloir renverser toutes les barrières de la sûreté & de la tranquillité publiques.

Ceux qui avoient acquis les Fiefs de l'Empire par des voyes plus douces que la conquête, n'en avoient que plus de facilité à faire valoir

leurs titres ; mais tous indistinctement, quelle que fut l'origine de leur possession, appelloient à leur secours le plus puissant, le plus universel de tous les droits, qui les supplée & les confond tous, la prescription.

Toutes les Nations, disoient-ils, ont des prétentions les unes contre les autres ; peu de Puissances ont commencé par un titre irréprochable, le temps a seul légitimé presque tous les titres aujourd'hui respectés, le droit des gens n'a point de loi plus sacrée que la prescription, parce qu'il n'en a point de plus propre à maintenir la tranquillité publique. L'Univers seroit le théâtre éternel du brigandage & de la violence, si la prescription n'étoit plus un mur d'airain contre des prétentions vieilles & abandonnées. On allégué en vain certaines bornes que le droit civil a mises à l'usage de la prescription entre les particuliers, ces bornes sont inconnues dans le droit des gens ; celui-ci est d'un ordre bien

plus éminent, les intérêts qu'il règle, ont une influence bien plus forte & bien plus vaste sur la félicité publique. Il n'y a point d'inconvénient à défendre, dans certains cas, la prescription entre particuliers, parce que la possession de tout citoyen doit naturellement être fondée sur des titres que les loix puissent avouer, au lieu que le droit de la guerre, établi entre les Nations, ayant donné aux titres de presque toutes les Puissances, une origine violente, la prescription seule a pû les légitimer & couper la racine des guerres. C'est encore bien vainement qu'on allègue la nature des loix féodales d'Allemagne, qui rendent imprescriptibles les droits de la Couronne Impériale, malgré la négligence des Empereurs à les réclamer, malgré les conventions par lesquelles ils ont paru les sacrifier, malgré la durée enfin de toute possession contraire; ces loix bisarres ne sont point la règle des Nations, elles peuvent être exécutées dans l'intérieur de l'Em-

pire, mais de quel droit peut-on les opposer à des Souverains étrangers? Les contestations qui s'élèvent entre deux peuples, se décident-elles jamais par la Jurisprudence propre à l'un des deux? N'est-ce pas dans les loix universelles & invariables du droit des gens qu'il faut en chercher la décision? & le droit des gens connoît-il des titres plus augustes que la Prescription & les Traités? Enfin ces mêmes Allemans, qui prétendent rejeter la prescription, lorsqu'elle leur est contraire, ont-ils moins d'intérêt que les autres Nations, à la faire valoir? Sur quel autre titre peuvent-ils fonder l'origine de leur puissance? Quelle autre raison opposeroient-ils aux François, si ceux-ci prétendoient revendiquer l'Empire & tous les domaines acquis par Charlemagne, s'ils disoient que ces acquisitions faites aux dépens du sang François, avoient été annexées à la Couronne principale de Charlemagne, & n'avoient pu, suivant les loix de la Monarchie

Françoise, en être valablement démembrées? N'étoit-il pas bien singulier, par exemple, que les Allemands osassent redemander aux François les Royaumes d'Arles & de Bourgogne, usurpés sur les Rois Carlovingiens, l'un en 879. par Boson; l'autre en 888. par Rodolphe, fils de Conrad, Comte de Paris, transmis à l'Empire en 1023. par le successeur de ces usurpateurs, & recouvrés depuis plusieurs siècles par les Rois de France, comme si l'usurpation de Boson & de Rodolphe avoit plus mérité d'être confirmée par la prescription, que le recouvrement fait par les Rois de France, de ces anciens domaines de leur Couronne, ou comme si l'Empire avoit, à l'exclusion de tout autre Etat, le privilège éminent de légitimer les droits qu'il acquéroit, d'en purifier la source & de leur imprimer, pour l'avenir, le sceau de l'imprescriptibilité? Les Allemands étoient-ils donc une nation si singulièrement favorisée du Ciel, que le

laps de temps pût toujours lui acquérir des droits, sans pouvoir jamais lui en faire perdre ? Enfin ou les loix féodales, alléguées par l'Empire, contre la prescription, étoient particulières à l'Allemagne, ou elles étoient communes à toute l'Europe ; si elles étoient particulières à l'Allemagne, il étoit ridicule de les opposer à des Nations qui ne les reconnoissoient point ; si elles étoient communes à toute l'Europe, les droits de l'Allemagne n'avoient jamais pû s'étendre hors de son enceinte, & les avantages qu'elle avoit eus en différens tems sur ses voisins, ne lui avoient jamais acquis ni domaine suprême, ni domaine immédiat.

L'Abbé du
Bos, ligue de
Cambray.

Au reste, si l'Empire n'abandonnoit aucune de ses prétentions, il favoit ne les réclamer qu'à propos, & cet intérêt général de recouvrer tous ses anciens domaines, étoit trop éloigné pour ne pas céder à d'autres intérêts plus pressans. La Jurisprudence Impériale n'armoit

donc point toujours l'Allemagne contre ses voisins , ni ses voisins contre elle , comme il semble qu'elle eût dû le faire. Cette Nation , plus estimée que redoutée , avoir elle-même peu de chose à craindre des Puissances du Nord , trop occupées alors entre elles pour troubler la paix de l'Empire , l'intérêt d'une juste défense la réunissoit souvent avec la Pologne , la Hongrie & même l'Italie , contre le Turc , leur ennemi commun ; l'Empire étoit content des Suisses , qui ne s'étoient point encore soustraits à son domaine suprême ; la France étoit , après le Turc , la Puissance la plus ennemie de l'Empire , soit parce que les limites de ces deux Etats n'étoient point parfaitement fixées , soit parce que Maximilien avoit eu l'adresse de mettre sous la sauve-garde de l'Empire , les Provinces & les droits litigieux qu'il tenoit de la succession de Bourgogne. La France étoit plus redoutable à l'Empire , que les Turcs mêmes , les Sultans pouvoient , à la

vérité , mettre en campagne des armées plus nombreuses & tirer plus de revenus de leurs vastes provinces ; mais ils ne pouvoient que très-difficilement porter la guerre en Europe, parce qu'ils étoient obligés de faire venir de l'Asie , & leurs troupes & les munitions nécessaires , & de laisser ainsi du côté de l'Orient leurs Etats en proie aux invasions des Persans , ou aux révoltes des Bassas. D'ailleurs , ils ne peuvent faire subsister leurs armées pendant l'hiver en Allemagne , tant à cause du froid auquel ils ne sont point endurcis , qu'à cause de la pauvreté des Provinces d'Allemagne , voisines de la Turquie d'Europe.

FORCES DE L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne étoit très-belliqueuse & si féconde en soldats , qu'elle en fournissoit à presque toutes les autres Nations. Cette vente du sang des Allemands aux étrangers , étoit même la seule source de rivalité qu'il

y eût entre cette Nation & les Suisses. L'Etat Militaire de l'Allemagne venoit de prendre sous Maximilien une forme nouvelle & plus avantageuse. La Cavalerie pesamment armée , quoique fort inférieure à la Gendarmerie Française , avoit fait jusqu'alors la principale force des Allemands ; l'Infanterie Allemande, comme autrefois l'Infanterie Française , n'étant enrôlée que pour une seule campagne , n'avoit jamais eu le temps de prendre l'esprit guerrier ; jusqu'au regne de Sigismond , chaque Etat ne fournissoit qu'un nombre indéterminé de troupes ; Sigismond , par les taxes matriculaires qu'il introduisit à la Diète de Neubourg, fixa ce nombre ainsi que les pièces d'artillerie & les sommes que chaque état devoit fournir. Frédéric III. demanda , par avarice , de l'argent au lieu de troupes , les Etats y consentirent par imprudence , Maximilien préféra aussi les subsides en argent , mais du moins il en employa une partie à l'entretien d'un

corps de troupes réglées & enrégimentées, c'est ce corps fameux connu sous le nom de *Lantz-knecht*, Lanfquenets (1). Ces soldats n'ayant d'autre métier que la guerre, prirent l'habitude du courage & de la discipline, ils devinrent propres à braver les dangers & sur-tout à soutenir les fatigues, ce dernier avantage les distingua dans l'Europe. Au reste, comme Maximilien les payoit assez mal, principalement lorsqu'il ne les employoit pas, ils s'enrôloient à leur gré sous les drapeaux des Puissances étrangères; de sorte qu'en formant ce corps, ce fut moins à l'Empire qu'à l'Europe entière, que Maximilien fournit des troupes réglées.

Si l'Allemagne avoit su contenir dans son sein cette pépinière de guerriers; si d'ailleurs la multitude & la désunion de ses membres, la

(1) Ce nom, selon les uns, signifie des hommes armés de lances ou de piques; selon d'autres il signifie plutôt des hommes du pays, des Soldats levés dans leur pays, par opposition avec les troupes étrangères.

foiblesse de son Chef, la rivalité de ses Colléges, n'eussent rendu les délibérations de ses Diètes trop incertaines, & l'exécution de ses Recès trop lente, elle eût pû devenir très-redoutable à ses voisins; mais la difficulté de rassembler les contingens de chaque Etat, de presser les mouvemens toujours embarrassés de ce corps pesant & mal proportionné, la rendoient presque incapable d'attaquer; aussi ses grandes prétentions plus répandues dans les Livres de ses Jurisconsultes, que soutenues par les armes de ses guerriers, n'ont-elles jamais allarmé l'Europe.



SECONDE DISSERTATION.

*Relative à la Conférence de Calais, en
1521. Liv. 2. c. 3. pages 159. &
suivantes.*

DANS cette Conférence on agita trois grands objets : la restitution de la Navarre, la restitution du Royaume de Naples, les droits sur la Bourgogne.

La Couronne de Navarre avoit, passé successivement par des femmes, de la Maison de Bigorre, dans celle des Comtes de Champagne, dans la branche régnante de la Maison de France, puis dans la branche d'Evreux, dans la Maison d'Arragon, enfin dans celle de Foix, d'où elle avoit été portée en 1484. dans celle d'Albret, par le mariage de Catherine de Foix avec Jean d'Albret.

La situation de la Navarre la rend très - importante pour les Rois de France & d'Espagne. La Navarre est en partie, à l'égard des Pyrénées, ce,

que les Etats du Duc de Savoye sont à l'égard des Alpes; elle est une clef de l'Espagne, comme la Savoye & le Piémont sont des clefs de l'Italie. Elle semble sur-tout être naturellement une province de la Monarchie Espagnole. Aussi lorsque Ferdinand le Catholique & Isabelle eurent réuni les diverses portions de cette Monarchie, ils ne perdirent pas un moment de vue le projet d'envahir la Navarre; ils ne manquoient jamais de prétextes pour demander tantôt des Places voisines de l'Arragon, tantôt des Contrées entières. Jean d'Albret ne pouvoit qu'implorer contre eux le secours de la France. Il falloit lui rendre ce secours dangereux & même funeste.

En 1572. Ferdinand profita des violentes querelles qui s'étoient élevées entre Louis XII. & le Pape Jules II. pour s'emparer des Etats de Jean d'Albret. Il prévoyoit que ce Prince, pour lui résister, se mettroit sous la protection de la France; & c'étoit ce qu'il desiroit.

Au moyen de cette alliance, les apparences de schisme que la haine du S. Siège répandoit sur la France, alloient s'étendre jusques sur le Roi de Navarre, & fournir des couleurs favorables à l'usurpation. A la faveur de cette politique, Ferdinand conquit toute la Navarre jusqu'aux Pyrénées; la Maison d'Albret ne conserva que le Béarn; elle fit jusqu'en 1521. des tentatives toujours malheureuses, pour remonter sur le Trône de Navarre.

Lorsque Jean d'Albret avoit demandé raison de cette usurpation, on lui avoit répondu qu'il étoit excommunié pour son adhésion au schisme de Louis XII. & qu'en conséquence le Pape avoit donné la Navarre au Roi d'Espagne.

Cette raison tirée de l'excommunication fut même long-temps la seule qu'alléguâ l'Espagne, parce qu'en effet elle suffisoit avec la force.

Dupuy, Traité des droits du Roi.

Lorsqu'en 1515. Ferdinand, par un acte solennel, unit irrévocablement la Navarre à la Couronne de

Castille, il ne manqua pas de rappeler l'excommunication de Jean d'Albret, & la donation de Jules II. il répéta la même raison dans son Testament, par lequel il donna le Navarre à Jeanne sa fille, Reine de Castille, & au Prince Charles son petit-fils.

Sandoval,
vida di Car-
los V. vol. 1.

Lorsqu'en 1518. ce dernier prit possession des Royaumes d'Espagne, les Etats assemblés à Valladolid la supplièrent de conserver le Royaume de Navarre acquis, dirent-ils, à la Couronne d'Espagne par le schisme de Jean d'Albret.

Mais dans la Conférence de Montpellier, qui fut rompue par la mort du Grand-Maitre de Boisy, on agita de bonne foi la restitution de la Navarre. Les Plénipotentiaires Espagnols parurent eux-mêmes faire moins de cas qu'ils n'avoient fait jusqu'alors de la raison du schisme; elle ne fut alléguée que par un Docteur Espagnol nommé Carvajal; mais comme on ne pouvoit taxer Jean d'Albret de schisme, sans en.

taxer encore plus Louis XII. son allié, qui avoit été l'ennemi direct de Jules II., l'Evêque de Paris, Etienne Poncher & le premier Président Olivier, qui assistoient avec Boisy, à la Conférence, rejetterent cette raison avec beaucoup de vivacité; soutinrent que Louis XII. avoit toujours été Catholique, & déclarèrent qu'ils ne souffriroient point qu'on fit à sa mémoire l'affront de la flétrir d'un reproche de schisme. Le Chancelier d'Espagne, voyant la colere de Poncher & d'Olivier, dit lui même à Carvajal : « Seigneur Docteur, votre zèle est indiscret, on ne vous avoit point chargé de dire cela. »

A la Conférence de Calais, les Espagnols alléguèrent cinq raisons principales pour éluder la restitution de la Navarre.

1°. Comme ils avoient pour Juge un homme qui aspirant à la Papauté, se croyoit d'avance intéressé au maintien des prétentions du S. Siège, ils re produisirent avec confiance la grande raison du schisme, ils citè-

rent , comme le titre le plus authentique , la Bulle d'excommunication lancée par Jules II. contre le Roi de Navarre , & le transport fait de ses Etats au Roi d'Espagne.

Le Chancelier Duprat , qui n'aspiroit pas moins au Chapeau , que Volfey à la Thiare , eut pourtant le courage d'opposer à cette objection , les maximes solides de l'indépendance des Couronnes.

On peut ajouter à ce que dit alors Duprat , qu'il n'est pas même bien sûr que la Bulle d'excommunication contre le Roi de Navarre , ait jamais existé ; qu'on ne la trouve ni dans les Bullaires , ni dans les Histoires générales , qu'elle est seulement citée par quelques Historiens Espagnols , qui ne s'accordent point sur sa date , les uns la plaçant au 18. Février 1512. les autres au premier Mars de la même année ; que d'ailleurs ces deux dates sont évidemment fausses , puisqu'au rapport de ces mêmes Historiens , la Bulle avoit pour motif le Traité conclu par le Roi de Na-

Zurita.
Mariana.
Sandoval ,
vida di Carlos V.

Navarre avec Louis XII. & que ce Traité n'est que du 17. Juillet de la même année. Avant ce Traité le Roi de France & le Roi de Navarre avoient été pendant quelque temps plutôt ennemis qu'alliés, parce que le Roi de France soutenoit Gaston de Foix son neveu, (tué le 11. Avril de cette année, à la bataille de Ravennne,) contre le Roi de Navarre, auquel Gaston redemandoit quelques terres de la Maison de Foix.

De plus, l'invasion de la Navarre par Ferdinand, est antérieure au Traité de Jean d'Albret avec Louis XII. Comment donc auroit-elle été faite en vertu d'une Bulle, qui n'est en pour motif l'alliance de ces deux Rois?

2°. Pour entendre la seconde objection des Espagnols, il faut se rappeler que Blanche, Reine de Navarre, héritière de la branche d'Évreux, porta la Couronne de Navarre dans la Maison d'Aragon, par son mariage avec Jean II. Roi d'Aragon. De ce mariage naquirent

trois enfans, Charles, Prince de Viane & deux filles; l'aînée, nommée Blanche, comme sa mere, & la cadette, Eléonore. Le Roi d'Arragon épousa en secondes nûces Jeanne, fille de Frédéric, Amirante de Castille, dont il eut Ferdinand le Catholique. Le Prince de Viane, longtemps persécuté par sa marâtre, mourut ou de douleur ou de poison, sans laisser d'enfans. La Couronne de Navarre fut dévolue à la Princesse Blanche, qui épousa Henri IV. Roi de Castille, dit l'*Impuissant*. Ce surnom annonce assez qu'elle n'en eut point d'enfans; la Couronne de Navarre passa donc à Eléonore, qui la porta dans la Maison de Foix, par son mariage avec un Seigneur de cette Maison, nommé Gaston.

Pour donner à Ferdinand le Catholique un droit sur la Navarre, le Chancelier d'Espagne prétendait que Blanche, Reine de Castille, avoit cédé à Jean II. Roi d'Arragon son pere & pere de Ferdinand, tous les droits qu'elle avoit au Royau-

me de Navarre ; d'autres disent qu'elle les avoit cédés à Henri l'Impuissant , son mari , dont la sœur & l'héritière Isabelle , étoit la femme de Ferdinand. Ainsi Ferdinand auroit eu droit à la Navarre , ou de son chef , comme fils de Jean II. Roi d'Arragon , ou du chef de sa femme , héritière de Henri IV. Roi de Castille.

L'une & l'autre cession , répondoient les Plénipotentiaires François , est chimérique. Ce qui a pu donner lieu d'imaginer celle qu'on prétend avoir été faite à Jean II. par sa fille , est la jouissance que ce Monarque a conservé pendant sa vie , du Royaume de Navarre , en vertu de son contrat de mariage avec l'héritière de la Maison d'Évreux. Jean , depuis la mort de sa femme , ne regarda jamais son administration que comme précaire ; il traita toujours sa fille Eléonore en véritable Reine de Navarre ; elle-même se souvint plus d'une fois qu'elle l'étoit. Elle veilla en personne intéressée sur l'administration de son

Zurita , cap.
24. lib. 20.

pere, elle se plaignit à lui & aux Grands du Royaume, de ses négligences. Jean II. par son Testament, ^{Mariana ch. 19. l. 24.} reconnut le droit de sa fille au Royaume de Navarre, & en laissant tous les autres Etats à Ferdinand son fils du second lit, il en détacha la Navarre, qu'il déclara ne lui point appartenir. Ferdinand & Isabelle eux-mêmes ont rendu hommage en plusieurs occasions aux droits de la Maison de Foix.

En 1493. ils furent nommés arbitres avec Charles VIII. Roi de France, entre diverses branches de cette Maison, qui se disputoient la Couronne de Navarre, & ils prononcèrent en faveur de cette même Catherine de Foix, femme de Jean d'Albret, que Ferdinand dépouilla depuis.

En 1494. ils envoyèrent leurs Ambassadeurs à Pampelune, pour assister au Couronnement de cette Catherine de Foix.

En 1497. 1499. 1504. 1510. Catherine de Foix & Jean d'Albret

redemandèrent à Ferdinand diverses Places qu'il avoit usurpées sur la Navarre. A ces demandes réitérées, il ne répondit jamais qu'il eût droit à la Navarre, soit de son chef, soit du chef d'Isabelle; il alléguâ diverses défaites, toutes de mauvaise foi, mais le système de la cession faite par Blanche, femme du Roi de Castille, n'étoit pas encore imaginé.

3°. La troisième objection des Espagnols se tire de la Généalogie de la Maison de Foix. Du mariage d'Eléonore d'Arragon avec Gaston de Foix, étoient nés deux fils; Gaston, Vicomte de Castelbon, & Jean, Vicomte de Narbonne. Gaston épousa Madeleine de France, sœur de Louis XI. dont il eut un fils, François Phcebus, qui mourut sans enfans, & une fille, Cathorine de Foix, celle-là même qui depuis épousa Jean d'Albret; le Vicomte de Narbonne eut de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII. ce célèbre Gaston de Foix, Duc de Nemours, tué en 1512. à la bataille de Ravenn.

qui n'eut point d'enfans ;) & Germaine de Foix , qui fut depuis la seconde femme de Ferdinand le Catholique. Le Vicomte de Castelbon , fils aîné de Gaston de Foix & d'Eléonore d'Arragon , étoit mort avant ses père & mère , laissant pour héritier présomptif de la Couronne de Navarre François Phœbus son fils. Mais les Espagnols ne l'entendoient pas ainsi ; ils prétendoient que le Vicomte de Narbonne , quoiqu'il ne fût que le puîné des fils d'Eléonore d'Arragon , Reine de Navarre , devoit exclure François Phœbus son neveu , quoique fils de l'aîné , parce qu'au temps de la mort d'Eléonore d'Arragon , à laquelle il s'agissoit de succéder , le père de François étoit mort , & que le Vicomte de Narbonne étoit plus proche d'un degré que son neveu. Le droits du Vicomte de Narbonne avoient passé au Duc de Nemours son fils , puis à Germaine de Foix qui les avoit cédés , disoient les Plénipotentiaires Espagnols , à Ferdinand son mari , mais qui , sui-

vant les Lettres d'un Ambassadeur de France en Espagne les avoit cédés à Charles-Quint, petit-fils de Ferdinand, ce qui produisoit le même effet.

On répondit que la représentation en ligne directe étoit de Droit commun, & qu'on ne connoissoit dans la Navarre ni usage ni loi particulière qui dérogeât à cette loi presque universelle. On rapporta d'ailleurs des faits éclatans, qui prouvoient que ce droit de représentation avoit été reconnupar toute la Maison de Foix, & par le Vicomte de Narbonne lui-même.

En 1472. Madeleine de France, long-temps avant la mort du Vicomte de Castelbon son mari, & immédiatement après celle de Gaston de Foix, Roi de Navarre, son beau-père, présenta une Requête à Louis XI. pour le prier de donner un Tuteur à ses enfans, François Phœbus & Catherine, *héritiers légitimes par représentation de Gaston leur ayeul, Roi de Navarre.* Le Vicomte de Narbonne lui-même signa cette Requête.

Le Conseil du Roi, en présence du Vicomte de Narbonne, déclara Madeleine, Tutrice de ses enfans; Madeleine prêta serment en présence & du consentement du Vicomte de Narbonne. Elle rendit hommage à Louis XI. des terres de la Maison de Foix, qui relevoient de la Couronne de France, toujours en présence du Vicomte de Narbonne, qui ne fit aucune protestation. En 1479. Eléonore d'Arragon, Reine de Navarre, institua par son Testament François Phœbus son petit-fils, héritier du Royaume de Navarre, & se contenta de faire un legs particulier au Vicomte de Narbonne.

4.^o Mais, disoient les Plénipotentiaires Espagnols, & c'étoit la quatrième objection, s'il faut reconnoître le Droit de représentation, en faveur de François Phœbus de Foix, du moins après la mort de celui-ci le Vicomte de Narbonne a dû exclure, à titre de masculinité, Catherine de Foix sœur de François Phœbus. Le Vicomte de Narbonne a censu & réclamé ce droit que lui

donnoit son sexe, & les événemens n'ont pû le lui ravir.

Le droit de masculinité, répondit le Chancelier Duprat, ne l'emporte point en Navarre, sur le droit d'aïnesse. La loi Salique ne gouverne point ce Royaume ; la Navarre est évidemment une Couronne patrimoniale & féminine, puisqu'elle a passé par les femmes, dans tant de Maisons étrangères.

A cette loi générale se joint encore une loi particulière, tirée du contrat de mariage de Madeleine de France avec le Vicomte de Castellbon. Louis XI. en donnant sa sœur au Vicomte de Castellbon, avoit fait stipuler expressément que les enfans qui naîtroient de ce mariage, de quelque sexe qu'ils fussent, succéderaient au Royaume de Navarre, au préjudice de la branche de Narbonne. Aussi du vivant de Louis XII. ces enfans n'éprouvèrent-ils aucune contradiction de la part du Vicomte de Narbonne, qui les reconnut même, comme on l'a vu plus haut, pour

légitimes héritiers du Royaume de Navarre.

Il est vrai que sous le regne de Charles VIII. ce même Vicomte de Narbonne disputa la Navarre à Catherine sa nièce ; mais il perdit son procès à l'arbitrage de Charles VIII. & de ce même Ferdinand , qui , suivant les Espagnols , avoit depuis exercé les droits du Vicomte de Narbonne.

Enfin le Vicomte de Narbonne , jugeant lui-même ses droits chimériques , les sacrifia en 1498. par une transaction qu'il fit avec Catherine , & qui contenoit une renonciation formelle au Royaume de Navarre & de Béarn , sans aucun intérêt , & de plus , une renonciation aux autres biens de la Maison de Foix , moyennant quatre mille livres de rente. Gaston de Foix , Duc de Nemours , fils du Vicomte de Narbonne , se voyant appuyé de toute la faveur de Louis XII. son oncle , attaqua cette transaction , mais seulement en ce qui concernoit les biens de la Mai-

Ion de Foix, autres que la Navarre. Ce jeune héros, si propre à donner de l'éclat à ses prétentions, n'osa jamais les porter jusqu'au Royaume de Navarre. Il mourut à 24. ans, sans avoir pu faire juger son procès, qui fut repris par Germaine la sœur, seconde femme de Ferdinand le Catholique, & perdu par elle en 1517.

Ainsi la branche de Narbonne avoit contre elle & la loi générale & la loi particulière, & ses propres reconnoissances & l'autorité de la chose jugée.

5°. Enfin les Plénipotentiaires Espagnols n'eurent pas honte d'alléguer une cinquième raison, qui se détruisoit d'elle-même par son propre ridicule. Ils parloient de je ne sais quels Traités passés entre les Rois d'Espagne & de Navarre, par lesquels les Rois de Navarre avoient consenti à une espece de confiscation de leurs Etats, au profit des Rois d'Espagne, s'ils appelloient les François à leur secours.

On répondit, 1°. Que ces Trai-

450 **D I S S E R T A T I O N S.**
rés n'existoient point. 2°. Que quand
ils existeroient, ils ne pouvoient en-
gager à rien, parce qu'aucun hom-
me, à plus forte raison aucun Sou-
verain ne pouvoit renoncer au droit
d'une légitime défense.

2°. N A P L E S.

Ce qui concerne le Royaume de
Naples a été traité dans l'Introduc-
tion, chap. 2. tom. 1. depuis la pag.
71. jusqu'à la pag. 100.

3°. DROITS SUR LA BOUR- GOGNE.

Il s'agit ici du Duché de Bour-
gogne, qu'il ne faut confondre, ni
avec les deux Royaumes de Bourgo-
gne, dont l'étendue étoit beaucoup
plus vaste, ni avec le Comté de
Bourgogne ou Franche-Comté, qui
s'étoit formé des débris du second
Royaume de Bourgogne.

Si les principes de la loi Salique
avoient influé sur la succession au
Royaume de Naples, s'ils s'éten-

doient tous les jours à des Etats étrangers , combien leur influence ne devoit-elle pas être plus forte sur les provinces Françoises ?

Le grand objet de la Loi Salique est d'empêcher que le Royaume ne passe à des étrangers. Ce principe général pour tout le Royaume , s'applique en particulier à chaque Province ; c'est ce principe qui a dicté la Loi , par laquelle les appanages ont été restreints aux seuls mâles , parce que les femmes , si elles pouvoient les posséder , pourroient les porter dans des Maisons étrangères.

Tel est le droit public en France , quelques faits contraires , amenés par ces conjonctures singulières , par ces révolutions qui font taire toutes les Loix , ne prouvent rien contre l'existence de ce droit ; l'usage qui , en admettant la distinction des fiefs masculins & des fiefs féminins , a quelquefois rangé parmi les fiefs féminins , de grandes Provinces de l'Empire François , pourroit bien n'être qu'un abus. Au reste , la Bourgogne n'étoit

point dans ce cas-là, on n'avoit point d'exemple qu'elle eût jamais été possédée par une femme.

Mais lorsque la branche aînée de la première Maison de Bourgogne, issue du Roi Robert, s'éteignit en 1361. sous le Roi Jean, trois concurrens se présentèrent pour recueillir le Duché, tous trois descendoient de la Maison de Bourgogne par des femmes, par trois sœurs. Le Roi de Navarre descendoit de l'aînée, le Roi Jean de la seconde, le Duc de Bar de la troisième. Mais le Roi Jean étoit plus proche d'un degré que ses deux Compétiteurs, parce qu'il y avoit eu dans sa ligne une génération de moins, & cette proximité fut le seul titre qu'on fit valoir en sa faveur. Il ne fut question ni de la Loi Salique, puisque chacun des trois Contendans tiroit son Droit d'une femme, ni du droit de reversion des Appanages, faute d'héritiers mâles. Les Ecrivains du Droit public de France, sur tout Dupuy, blâment les Officiers du Roi Jean, de n'avoir

point réclamé le droit de Réversion. Mais n'y avoit-il pas un obstacle à cette réclamation ? Il restoit deux branches masculines de la Maison de Bourgogne (la branche de Montagu-Sombernon & la branche de Couches), ces deux branches descendoient du premier Appanagé, elles étoient par conséquent comprises dans la concession faite à ce premier Appanagé. La Loi Salique les eût préférées aux descendans des femmes, quoique plus proches, & le droit de Réversion ne pouvoit avoir lieu tant que ces branches existoient. Pour exercer le droit de Réversion, il eût fallu traiter des Droits de ces deux branches avec leurs Chefs ou Représentans, l'Histoire ne nous apprend point qu'on l'ait fait.

Quoiqu'il en soit, cette succession du Roi Jean au Duché de Bourgogne à titre de plus proche héritier par les femmes, est le premier exemple contraire à la Loi Salique, qu'offre l'Histoire du Duché de Bourgogne.

Le Roi Jean réunit la Bourgogne.

à la Couronne, mais ce ne fut pas pour long-tems. Le 6. Septembre 1363. Philippe le Hardy, le quatrième de ses fils, fut fait Duc de Bourgogne, pour tenir ce Duché par lui & ses héritiers légitimes.

Le Roi Jean, par le même Acte, donna au Duché de Bourgogne le titre de première Pairie de France.

La postérité masculine de Philippe le Hardy posséda ce Duché jusqu'en 1477. que Charles le Téméraire mourut, ne laissant qu'une fille, Marie de Bourgogne.

Louis XI. alors prétendit exclure Marie de la succession de son pere, alléguant le droit de réversion à la Couronne, fautive d'héritiers mâles.

Ce droit de réversion ne pouvoit pourtant pas encore avoir lieu, car le Comte de Nevers Jean vivoit alors, & il descendoit de Philippe le Hardy, premier appanagé, mais comme on ne voit point paroître le Comte de Nevers dans cette affaire, il est à présumer que Louis XI. avoit acquis ses droits.

On traita donc l'affaire sur le pied de l'extinction de tous les mâles issus de Philippe le Hardy.

La question se réduisoit à savoir si la Bourgogne étoit essentiellement un Fief masculin, ou si elle pouvoit être regardée comme un fief féminin.

Pour prouver que c'étoit un fief féminin, Marie de Bourgogne & après elle Charles-Quint son petit-fils, alléguoient l'exemple du Roi Jean, qui n'avoit hérité de la Bourgogne que par représentation d'une femme. Ils disoient de plus, que l'investiture donnée à Philippe le Hardy, comprenoit tous les héritiers légitimes, sans exclusion des femmes; ils fortifioient ces raisons par des inductions tirées du Traité d'Arras entre Charles VII. Roi de France & Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, & du Traité de Péronne entre Louis XI. & Charles le Téméraire. Par ces Traités on avoit cédé à toute la descendance des Ducs de Bourgogne, mâle & femelle, les Comtés de Mâcon, d'Auxerre, Saint Gen-

goul, Saint-Laurent, Bar-sur-Seine, enfin tout ce qui formoit l'arrondissement du Duché de Bourgogne, & qui sembloit en devoir suivre le sort. On ne doutoit donc point alors, disoit Charles-Quint, que les femmes issues de Philippe le Bon & de Charles le Téméraire ne dussent hériter de ce Duché. Si l'investiture accordée à Philippe le Hardy avoit besoin d'interprétation, elle en trouvoit une toute naturelle dans les Traités d'Arras & de Péronne.

Louis XI. & après lui François I. alléguoient au contraire la Loi Salique, cette Loi si chère aux François, & dont les dispositions deviendroient illusoires, si par la transmission des appanages aux filles, la France étoit livrée en détail aux étrangers; ils soutenoient que quand on vouloit appeler les filles à la succession des Appanages, il falloit l'exprimer nommément dans l'investiture. Eh ! comment pouvoit-on croire que le Roi Jean eût voulu faire de la Bourgogne un fief féminin; lorsque d'un
côté

côté il venoit d'unir (1) cette Province à la Couronne, lorsque d'un autre côté l'Investiture n'appelloit point les femmes, enfin lorsque cette même Investiture assûroit à la Bourgogne le titre de première Pairie de France ? Quoi ! en lui donnant ce titre éminent, on se propoisoit de la rendre la proie des étrangers !

Quant aux inductions tirées des Traités d'Arras & de Péronne, Louis XI. & François I. en tiroient une autre. Ces Traités, disoient-ils, appelloient nommément les femmes, parce qu'on vouloit alors les appeller. L'Investiture donnée par le Roi Jean ne les appelle point, parce qu'il vouloit les exclure.

Au reste, Louis XI. & François I. protestoient contre les Traités d'Arras & de Péronne ; c'étoit, selon eux, l'ouvrage de l'injustice & de la violence.

(1) Cette union n'étoit pas cassée détruite par la concession de la Bourgogne en Appanage, elle l'eût été, si la Bourgogne devenue Fief féminin, eût pu passer aux étrangers.

Quoiqu'on puisse penser des raisons alléguées de part & d'autre, & très-solidement discutées par Dupuy dans son *Traité des Droits du Roi*, on ne pourra s'empêcher de juger qu'il eût fallu prévenir ces contestations, & réunir la Bourgogne à la France, comme on y a depuis réuni la Bretagne, c'est-à-dire, par un mariage., mais c'est ce qu'on n'avoit point fait.



TROISIÈME DISSERTATION.

Sur le Procès & la Mort du Sur-Intendant Semblançay.

Cette Dissertation se rapporte au Livre II. Chap. V. pages 357. & suiv.

ON se rappelle que le Roi ayant demandé compte au Sur-Intendant Semblançay d'une somme de quatre cent mille écus qu'il l'avoit chargée de faire tenir à l'armée d'Italie en 1521. Semblançay se justifia aux dépens de la Duchesse d'Angoulême, à laquelle il prétendit avoir remis cette somme.

On raconte cette histoire de diverses manières, qui peuvent se rapporter à trois principales; on va les discuter toutes trois séparément.

PREMIÈRE OPINION

Sur Semblançay.

Suivant cette opinion, la Duchesse d'Angoulême avoit donné quittance à Semblançay des quatre cent mille écus, & cette quittance étoit placée dans l'ordre qui lui convenoit parmi les papiers du Sur-Intendant. Le Principal Commis du Sur-Intendant, nommé Gentil, étoit le seul qui eût la clef du cabinet où étoient ces papiers. Il en tira la quittance pour plaire à une femme dont il étoit amoureux, & qui, étant attachée à la Duchesse, exigea par son ordre cette infâme trahison. Semblançay, dont toute la justification étoit fondée sur cette pièce, perdit par cette fraude les moyens de manifester son innocence. Il resta chargé des apparences du double crime d'avoir détourné les fonds, & d'avoir par la plus insolente calomnie imputé ses propres déprédations à la mere du

Roi. Il fut puni comme coupable, mais sa mémoire fut vengée. La Duchesse d'Angoulême se voyant prête à mourir, céda aux remords dont elle étoit tourmentée, révéla tout à son fils, & lui en demanda pardon. Gentil son complice, qui de Commis de Semblançay étoit devenu Conseiller, puis Président au Parlement, fut pendu dans la suite pour ce crime qu'il avoua.

Ce trait de la quittance enlevée par Gentil, paroît s'être répandu dans la croyance publique, par une espèce de tradition indépendante du témoignage de l'Histoire.

Mais diverses raisons le rendent suspect.

1°. Les Ecrivains contemporains n'en disent rien. Martin du Bellay qui raconte l'histoire de Semblançay dans un assez grand détail, & qui vraisemblablement devoit en être instruit; Beaucaire qui ajoûte au récit de du Bellay des traits fort vifs contre François I. & contre sa mère

en faveur de Semblançay ; du Bouchet dans les Annales d'Aquitaine ; Marillac , qui dans la vie du Connétable de Bourbon , dont il avoit été Secrétaire , n'auroit pas laissé échapper cette occasion de diffamer l'ennemie de son Héros , tous gardent le plus profond silence sur l'article de la quittance soustraite.

2°. On trouve dans ces Auteurs des faits absolument inconciliables avec le fait de la quittance enlevée , comme on le verra dans la suite.

3°. Les Historiens postérieurs qui ont acquis le plus de réputation , ou ont négligé ce fait ou l'ont rejeté formellement, M. de Thou qui accuse la Duchesse d'Angoulême d'avoir détourné les fonds destinés à l'Armée d'Italie , afin de perdre Lautrec , & qui dit nettement que la coupable Louise de Savoye fit périr l'innocent Semblançay , qu'il appelle *bonus Civis & Regis regnique studiosus* , ne parle point de la quittance enlevée ; Mézeray n'en parle ni dans sa

grande Histoire ni dans son Abrégé Chronologique : le Pere Daniel rejette ce trait avec mépris. On ne le trouve guères que dans quelques Auteurs d'anecdotes dont l'autorité est contestée, tels que Brantôme & Amelot de la Houfflaye.

4°. On voit par les Lettres de Commission données pour le procès de Semblançay, que Gentil fut nommé pour être un de ses Juges. Or si Gentil avoit été son Commis dans le tems du crime qu'on lui imputoit, si par conséquent il avoit pu être ou son complice ou son délateur, si lui seul avoit eu la clef des papiers de Semblançay, si lui seul avoit pu les soustraire, d'un côté auroit-on eu l'impudence de le donner pour Juge à Semblançay, tandis que Duprat lui-même pour garder les apparences de l'équité, toujours précieuses à l'injustice, s'abstenoit d'être des Juges ? De l'autre côté, Semblançay qui, certain d'avoir eu en sa possession la quittance

de la Duchesse , n'en pouvoit imputer la soustraction qu'à Gentil , ne l'auroit-il pas refusé ? Or , il paroît par l'Arrêt de Semblançay qu'il tenta d'échapper à l'autorité de ses Juges en général , en alléguant son privilège de Cléricature , mais qu'il n'en recusa aucun en particulier.

5°. Les Auteurs qui parlent de la trahison de Gentil & de son supplice , ne marquent point l'année de sa mort , ne citent point son Arrêt. Cet Arrêt existe cependant , & je vais en rendre compte tout à l'heure. Mais il résulte toujours de cette observation que les partisans de l'histoire de la quittance enlevée , ont parlé de Gentil au hasard & sans avoir approfondi les faits qui le concernent. Ils ont ignoré , par exemple , que Gentil eût été un des Juges de Semblançay.

6°. On ne trouve aucune trace de la réhabilitation de la mémoire de Semblançay qui a dû suivre la découverte de son innocence , & qui ,

après la mort du Chancelier Duprat, après la mort de la Duchesse d'Angoulême, & après le supplice de Gentil, ne pouvoit plus trouver de contradicteurs.

7. Pourquoi le procès de Semblançay auroit-il été différé cinq ans, si la décision eût dépendu de la quittance? Il ne s'agissoit que de faire inventaire des papiers du Sur-Intendant, & de le condamner, si la quittance ne s'y trouvoit point.

8^b. L'époque même de la détention du Président Gentil dément l'Histoire que j'attaque. Il ne fut arrêté que vers 1538. Or si, comme le disent les défenseurs de la quittance enlevée, la Duchesse d'Angoulême (morte en 1531.), avoit révéélé en mourant, ce mystère d'iniquité, auroit-on attendu jusqu'en 1538. à faire arrêter Gentil?

Les raisons de rejeter l'Histoire de la quittance soustraite se développeront de plus en plus par la réfutation des raisons qu'on allégué ou

qu'on auroit pû alléguer en faveur de cette histoire.

Premièrement , dit-on , Marot . Auteur contemporain , a désigné la perfidie de Gentil dans sa 2.^e. Elégie , intitulée : *Du Riche infortuné Jacques de Beaune , Seigneur de Semblançay*. Marot dans cette Elégie fait parler le Sur-Intendant , qui après avoir rappelé les faveurs dont la Fortune l'avoit comblé , ajoute :

Mais cependant sa main gauche très-orde ,

Secrètement me filoit une corde ,

Qu'un de mes Serfs , pour sauver sa jeunesse ,

A mise au col de ma blanche vieillesse.

Je réponds , 1.^o qu'il n'est parlé ni de Gentil , ni de quittance soustraite , & qu'un trait si vague est un fondement bien fragile pour une pareille histoire.

2.^o Le sens naturel de ces vers est que l'homme qui trahit Semblançay ,

ne le fit que pour éviter le supplice dont il étoit lui-même menagé ; mais il n'y a pas d'apparence que Gentil eût été pendu pour le refus qu'il auroit fait de soustraire la quittance , & il y avoit quelque apparence qu'il pourroit l'être un jour , s'il consentoit à cette perfidie , & en effet , on veut qu'il l'ait été pour cela. *

3°. Ces quatre vers désignent si peu dans l'intention du Poëte , l'histoire de la quittance soustraite, qu'on voit par les vers suivans que Marot croyoit Semblançay coupable. Or , ces deux idées , de la manière surtout dont elles sont énoncées , ne peuvent s'accorder. En effet Marot fait dire au Sur-Intendant :

J'eus en effet des plus Grands la faveur,

Où au besoin trouvai faveur :

Même le Roi son Pere m'appella :

Mais tel faveur Justice n'ébranla :

Car elle ayant le mien criminel vice

Mieux éprouvé que mon passé service :

Près de rigueur , loin de miséricorde ,
Me prononça honte ; misère & corde.

Si la Justice , sans être ébranlée par la faveur , éplucha le criminel vice de Semblançay & le condamna en conséquence , ce n'est donc pas en dérochant à Semblançay une quittance qui l'auroit justifié , qu'un de ses Serfs lui a mis la corde au col.

Annales
d'Aquitaine.
4^e. partie.

4^o. L'idée de Marot peu développée par elle-même , se trouve heureusement éclaircie par un passage de du Bouchet , Auteur contemporain de Semblançay , aussi bien que Marot. Du Bouchet dit que les ennemis de Semblançay , ayant résolu de le perdre , recherchèrent toute son administration avec la plus grande rigueur , & tant firent , dit-il , avec un nommé Prévôt , de Tours , qui avoit été son serviteur , qu'ils surent plusieurs grands secrets & choses faites au dommage du Roi & du Royaume. !

Ainsi ce Serf dont parle Semblan-

çay dans l'Elégie de Marot , n'est point Gentil , c'est Prévôt , qui , selon du Bouchet , *avoit été son serviteur* , & on sent que dans l'idée de Marot , qui croyoit Semblançay coupable , ce Prévôt étoit son complice , qu'on le menaça de la mort , si pour *sauver sa jeunesse* , il ne mettoit la corde au col de Semblançay , non en lui dérochant sa quittance , mais en révélant ses déprédations secrètes dont Prévôt seul connoissoit parfaitement les détails.

Ainsi les vers de Marot appliqués à Prévôt , présentent un sens naturel & lumineux ; les mêmes vers appliqués à Gentil , offrent un sens , non-seulement louche , mais obscur , puisqu'ils signifieroient que Gentil encore innocent , n'auroit trouvé d'autre moyen d'échapper au supplice , que de commettre une action vraiment digne du supplice , & qui devoit le lui procurer un jour. Comment Marot qui avoit survécu au

supplice de Gentil (1), auroit-il laissé dans son Elégie , que Gentil s'étoit sauvé du supplice , en y conduisant Semblançay , puisque dans la supposition , il s'y seroit conduit lui-même par ce crime. Il est donc évident que si Marot n'a point corrigé cet endroit , c'est que jamais il n'avoit entendu y parler de Gentil , mais de Prévôt , auquel en effet la dénomination de Serf de Semblançay , convenoit beaucoup mieux qu'à Gentil. Il est donc certain qu'il ne résulte rien des vers de Marot en faveur de l'histoire de la quittance soustraite.

Un autre titre que citent les partisans de cette histoire , est l'Epitaphe du Président Gentil , faite par Théodore de Bèze , Auteur contemporain , quoique mort (2) sur la fin

(1.) Marot n'est mort qu'en 1544. & le Président Gentil avoit été pendu en 1542.

(2.) Théodore de Bèze mourut en 1605. âgé de 87. ans.

du regne de Henri IV. Voici cette Epitaphe, qui ne peut être de 1538. comme on le dit dans l'édition des Auteurs Latins de Barbou, puisque le Président Gentil ne mourut qu'en 1542.

*Frasto gutture stare quem revinctum ,
Impellique vides & huc & illuc ,
Quondam purpureo sedens Senatu ,
Primas Parisio in foro tenebat.
Verum (proh facinus scelusque grande !)
Dum lucri studio impotente captus ,
Bonos non minus ac malos coëroet ,
Jusso namine sic jubente Divum ,
Vivus qui malè federat tot annos ,
Stare nunc malè mortuus jubeatur. (1)*

Tout ce qui résulte de cette Epitaphe, qu'il n'est pas question d'exa-

(1) La Roche-Flavin (des Parlemens de France, fol. 647.), dit que Gentil fut pendu au Gibet de Montfaucon qu'il avoit fait construire, & l'écrasé le premier. Cette histoire a bien l'air de n'être que celle d'Enguerrand de Marigny renouvelée.

miner ici du côté du goût, c'est que le Président Gentil fut pendu, & qu'il méritoit son supplice par des malversations dans l'exercice de sa Charge, où il montrait une *avidité, fatale également aux gens de bien & aux méchans* ; mais on n'y trouve pas un seul trait qui indique même de loin l'affaire de Semblançay & de la quittance enlevée.

On a déjà observé que les Auteurs qui ont parlé du Président Gentil, paroissent n'avoir eu aucune connoissance de son Arrêt. Cet Arrêt est du 4. Mai 1542. (1)

Les crimes pour lesquelles on condamne ce Magistrat, sont, suivant les propres termes de l'Arrêt : *Plussieurs fautes, abus, malversations, concussions, faussetés, exactions, prévarications, larcins & péculats, faits & commis par ledit Gentil ; tant au fait de l'Office de Juge & de Procureur du*

(1) Ennon de 1543, comme le dit le Journal de l'Etoile.

*Roi en la réformation des Finances ;
que au fait de son Office de Conseiller &
Président aux Enquêtes en la Cour , &
autrement hors de son Office.*

Il est vrai que l'Arrêt parle ensuite d'un larcin de papiers , mais les partisans de la quittance soustraite n'auroient pû faire usage de cette circonstance , s'ils avoient eu connoissance de l'Arrêt de Gentil , car l'Arrêt même explique ce que c'étoit que ce larcin de papiers. *Larcin & transport de plusieurs papiers & enseignemens appartenans au Seigneur Roi , & servant tant en sesdites Finances qu'autres affaires d'icelui Seigneur , lesquels ledit Gentil envoyoit hors du Royaume.*

Ces papiers avoient été saisis près de Lyon , sur quelque avis que Gentil les faisoit transporter en pays étranger ; mais on voit que ce larcin de papiers n'a aucun rapport avec celui qu'on prétend avoir été fait à Semblançay ; d'ailleurs l'Arrêt ne parle point de ce Sur-Intendant , ne justi-

ne point la mémoire , ne prononce point son nom , ne le désigne pas , même indirectement.

Si à ce larcin de papiers exprimé dans l'Arrêt & dont la tradition pouvoit avoir perpétué un souvenir vague , on joint un passage de du Bouchet , on verra que ce bruit si accrédité de la quittance soustraite , ne doit peut-être son origine qu'à une combinaison singulière de diverses circonstances altérées & corrompues.

Annales
d'Aquitaine ,
4^e. partie ,
fol. 282.

» Environ l'an 1538. , dit cet Au-
» teur , Monsieur Gentil , Président
» ès Enquêtes du Parlement de Paris ,
» & natif du pays d'Italie , fut conf-
» titué & mis prisonnier à la Bastille ,
» pour avoir furtivement retenu par
» devers lui les Acquits du feu Thré-
» sorier Poncher , qui par faute d'i-
» ceulx avoit été pendu & étranglé
» à Paris , par Sentence donnée à la
» Tour quarrée , jacoit qu'il fût esti-
» mé un des hommes de bien de
» France. »

Il est certain qu'en mettant le nom de Semblançay à la place de celui de Poncher , l'Histoire qu'on réfute ici se trouvera établie sur le témoignage positif d'un Historien contemporain , & il est naturel de conjecturer que la disgrâce de Poncher n'ayant ni par l'importance du personnage , ni par la grandeur des événemens ou l'éclat des intrigues qui la préparèrent , les mêmes droits que celle de Semblançay à la mémoire de la postérité , on a insensiblement oublié Poncher , on ne s'est souvenu que de Semblançay , on lui a appliqué ce qui avoit été dit de Poncher , on n'a plus lû du Bouchet , qui véritablement n'est pas trop fait pour être lû , ou ceux qui ont continué de le lire , ont crû qu'il s'étoit trompé sur les noms , & qu'il avoit dû dire Semblançay au lieu de Poncher.

Mais cette correction seroit un peu téméraire , car du Bouchet rapporte l'histoire du Procès de Semblançay , & on a vû par le passage où

il est parlé de Prévôt, que du Bouchet croyoit le Sur-Intendant coupable, au lieu que dans le passage où il parle de Poncher, il représente ce dernier comme innocent. D'ailleurs du Bouchet (1), témoin de disgraces aussi frappantes que celles de Semblançay, de Poncher & de Gentil, pouvoit-il les confondre, & peut-on supposer cette confusion ?

Au reste si on s'en tient à l'Arrêt de Gentil, qui ne parle ni de Poncher ni de Semblançay, Gentil n'aura dérobé les Quittances ni de l'un ni de l'autre, mais seulement des papiers d'Etat qui intéressoient le Roi seul, en ce cas l'histoire de la Quittance enlevée à Semblançay tombe d'elle-même, n'étant fondée ni sur les Actes ni sur le témoignage de l'Histoire.

(2) Du Bouchet est mort en 1550., âgé de 70. ans au moins, (car son pere étoit mort en 1480.) & ainsi il a vu tous ces événemens.

SECONDE OPINION

Sur Semblançai.

Cette opinion est que Semblançai étoit coupable, soit du divertissement des fonds destinés pour l'Italie, soit de ces concussions générales dont l'Arrêt le déclare convaincu & pour lesquelles il le condamne. Du Bouchet & Marot, tous deux Auteurs contemporains, favorisent, comme on l'a vu, cette prétention. Selon du Bouchet, on demanda une grosse somme au Sur-Intendant pour les affaires du Roi, il refusa de la fournir, en disant & en prouvant, que le Roi lui devoit plus de trois cent mille francs; s'il se fût borné à ce refus, l'affaire n'auroit pas eu d'autres suites, mais il eut l'imprudence de solliciter avec trop de vivacité le paiement de ce qu'il avoit prouvé lui être dû, & la Cour ne trouva d'autre moyen de se délivrer de ses

Annales
d'Aquitaine,
4^e partie, fol.
412, 413.

importunités que de le perdre, elle fit donc rechercher toute son administration avec la plus grande rigueur, & tant firent avec un nommé Prévôt de Tours, qui avoit été son serviteur, qu'ils sçurent plusieurs grands secrets; & choses faites au dommage du Roy & du Royaume, & informations de ce faites & rapportées pardevant l'étroit Conseil du Roi, fut le dict de Beaune constitué prisonnier en la Bastille à Paris, & certains Juges députés qui l'ouïrent sur les charges & informations contre lui faites, & aussi sur ses justifications & défenses, & lui se voyant convaincu, requit en vertu de Lettres de Tonsure qu'il exhiba, être renvoyé pardevant son Evêque.

Quoique du Bouchet rende la Cour plus coupable encore que Semblançai, par l'indignité des motifs qui la font agir & des moyens même qu'elle employe, il finit pourtant par inculper ce Ministre & par le déclarer convaincu. Mais on ne peut présumer qu'un Procureur de Poitiers soit

mieux instruit des intrigues de la Cour, que le célèbre Martin du Bellay-Langey, Chevalier de l'ordre du Roi, qui passa toute sa vie à la Cour ou à l'armée, & dont toute la Maison joua sous le règne de François I. le rôle le plus important. Beaucaire, Evêque de Metz, qui avoit été Précepteur du Cardinal Charles de Lorraine & qui avoit eu les liaisons les plus intimes avec toute cette puissante Maison, par conséquent avec toute la Cour, doit l'emporter encore sur un particulier obscur, tel que du Bouchet; & la conformité du récit de Beaucaire avec celui de Martin du Bellay, fortifie l'un & l'autre témoignage. Marillac pense aussi comme eux du Sur-Intendant. Si Marot paroît s'accorder avec du Bouchet, que peut ce témoignage confus, incertain, mal développé d'un Poète, qui suppose les faits sans les exposer, contre la foule réunie des Historiens qui atteste l'innocence de Semblançay?

D'ailleurs, quel étoit le crime dont il eût fallu convaincre Semblançai ? Le divertissement des fonds destinés pour l'Italie, & l'imputation calomnieuse de ce vol à la mère du Roi. Qu'importe qu'à force de recherches, la rage de ses ennemis & la bassesse de ses Juges soient parvenues à le charger de quelques concussions étrangères à cet objet ? Il en résulteroit toujours qu'il étoit innocent du crime principal dont il avoit d'abord été accusé. Mais c'est ce qu'on va développer avec plus de détail dans l'examen de la troisième opinion.

TROISIÈME OPINION

Sur Semblançay.

Selon du Bellay, Beaucaire, Féron, Belleforêt, selon tous les Mémoires du temps & le témoignage le plus authentique & le plus universel de l'Histoire, la Duchesse d'Angoulême

goulême ne nia point que Semblançai lui eût remis quatre cens mille écus dans le temps dont il s'agissoit; ainsi elle n'avoit nul intérêt à faire enlever sa Quittance, mais elle soutint que cette somme étoit un dépôt qu'elle avoit confié au Sur-Intendant & qui provenoit des épargnes qu'elle avoit faites sur ses revenus. *Pecuniam quidem, sed alio nomine sibi debitam, se recepisse professæ est*, dit Beaucaire. Elle dit, selon Martin du Bellay, » que c'étoient » deniers que ledict Sg. de Semblançay lui avoit de long-temps gardez, procédans de l'épargne qu'elle le avoit faite de son revenu.

Semblançay persista de son côté à soutenir qu'il ne devoit rien à la Duchesse, qu'elle ne lui avoit rien confié, & que la somme qu'il lui avoit remise étoit celle que le Roi vouloit envoyer en Italie.

Ce récit auquel la foule des Historiens (1) s'est conformée, n'incul-

(1) De Serres, Mezerai, le P. Daniel, Dom Montfaucon, &c.

pe pas pleinement la Duchesse d'Angoulême, il semble laisser la question indécise entre elle & le Sur-Intendant; cependant tous les suffrages se réunissent contre elle en faveur de Semblançay; il n'est personne aujourd'hui qui ne la croye coupable & Semblançay innocent, & il faut convenir que toutes les circonstances autorisent cette opinion.

1°. Le caractère connu du Sur-Intendant, sa réputation d'économie & d'exactitude, sa faveur qu'il ne devoit à aucune brigue, la tendresse filiale dont le Roi l'avoit honoré.

2°. Le caractère violent & audacieux de la Duchesse, sa fureur contre la Comtesse de Châteaubriant &

Le Continuateur de Du Haillan dit avec une discrétion plaisante que Semblançay déclara avoir *compté & baillé la somme en question à certaines personnes*, & il ne les nomme pas, mais il met en note que, selon du Bellay, ce fut à la mere du Roi. C'est que le Continuateur de Du Haillan traduit, *sans en avertir*, l'Histoire de Ferron, qui par une discrétion de Contemporain n'avoit pas voulu nommer la mere du Roi.

contre ses frères , le desir de leur nuire qu'elle avoit fait éclater en mille occasions , & dont la Maison de Foix étoit si convaincue , que Lautrec n'avoit voulu d'abord partir pour l'Italie qu'après avoir reçu les quatre cens mille écus (1).

3°. L'estime singulière que la Duchesse d'Angoulême avoit toujours montrée pour Semblançay , avant que la nécessité de se défendre l'eût obligé de l'accuser elle-même.

4°. Le rapport singulier des deux sommes & le choix du moment où la Duchesse redemande le prétendu dépôt qu'elle disoit avoir confié à Semblançay.

5°. Les variations de la Duchesse , qui , avant que Semblançay parût devant elle , avoit nié d'avoir rien reçu , & qui , lorsque Semblançay parut , convint d'avoir touché les quatre

(1) C'étoit pour faire échouer l'expédition de Lautrec en Italie , que la Duchesse s'étoit emparée de cette somme , qu'on devoit envoyer à Lautrec.

cent mille écus , & inventa l'histoire du dépôt , histoire que son fils même ne crut point.

6°. Le peu d'apparence qu'un Ministre expérimenté eût osé détourner une somme , dont l'emploi avoit été si solennellement indiqué , en présence de toute la Cour , & dont il étoit impossible que le Roi & tout l'Etat ne lui demandassent point compte.

7°. Le peu d'apparence encore qu'un Ministre sans appui eût été assez imprudent pour charger de ses propres crimes la mère du Roi , une femme sous la puissance de laquelle tout trembloit à la Cour. Il eût été moins dangereux d'accuser le Roi lui-même.

8°. Une Lettre de Semblançay au Roi du 15. Octobre 1521 , dans laquelle il lui dit formellement : » Vous » avez pu entendre par Madame la pro- » vision qui a été donnée pour le secours » de M. de Lautrec « , paroles qui paroissent ne pouvoir s'entendre que

des quatre cent mille écus donnés à la Duchesse d'Angoulême pour Lautrec. Semblançay écrivoit alors naturellement la vérité, sans rien prévoir de ce qui devoit arriver un jour.

9°. Le jugement du Roi, qui ne crut point Semblançay coupable, qui le laissa en place depuis 1522. jusqu'en 1524., qui ne lui ôta pour lors la Sur-Intendance, qu'à cause du refus qu'il fit d'avancer des fonds pour une nouvelle expédition.

10°. Le compte très-sévèrement examiné sans doute que Semblançay rendit en 1525. & dont le résultat fut que le Roi lui devoit trois cent mille livres.

11°. L'inaction où la Duchesse étoit restée depuis 1522. jusqu'en 1525. & la demande qu'elle fait alors du reste de son prétendu dépôt, parce que Semblançay est en disgrâce & qu'il est créancier de l'Etat.

12°. Le mauvais succès de cette

demande , qui aboutit à faire voir que la Duchesse étoit débitrice à l'égard de Semblançay , au lieu d'en être créancière.

13°. Le procès criminel qui vient alors à l'appui du procès civil que la Duchesse alloit perdre.

14°. Le choix des Juges , tous amis du Chancelier (1) , tous prévenus par lui contre Semblançay , tous vendus aux passions de la Duchesse. Pourquoi ne lui pas laisser ses Juges naturels ? Pourquoi ne pas éviter dans une affaire de cette nature tout ce qui pouvoit donner de la défiance au Public ? Pourquoi irriter cette défiance par des formes irrégulières ?

15°. Le silence de l'Arrêt sur le crime originiairement imputé à Sem-

(1) Beaucaire dit que le Chancelier Duprat , qu'il appelle : *Bipedum omnium nequissimus* , qui Semblançay ob summam ejus auctoritatem irridebat , illi indices à sua cohorte , hoc est ex iis quos vel ad Senatum Parisiensem promoverat , vel sibi fidos aliqui sciebat , dedit. *Belcar, Histor. Gallie. Lib. 17. n. 22.*

blançay , crime qu'on ne pouvoit exprimer d'une manière trop nette ni trop forte, pour donner à la justification de la Duchesse tout l'éclat dont elle avoit besoin.

16°. Les dispositions même de cet Arrêt (1), qui d'un côté ne prononce rien sur les allégations de la Duchesse, de l'autre condamne Sem-

(1) *Extrait du prononcé de l'Arrêt de Semblançay.*

(1) » Déclarent ledit Jacques de Beaune être at-
 » teint & convaincu de larcins , faussetés, abus ,
 » malversation , & male administration des Finan-
 » ces du Roi , mentionnés audit Procès. Et pour
 » réparation desdits crimes & délits , l'ont déclaré
 » & déclarent être privé & le privent de tous hon-
 » neurs & Etats. Et outre ont icelui condamné &
 » condamnent à être pendu & étranglé à Montfau-
 » con , & tous ses biens meubles & héritages con-
 » fisque. Sur lesquels biens & confiscation sera
 » prise la somme de trois cent mille livres Pari-
 » sis , tant pour restitution des sommes par ses fauf-
 » setez mal prises par ledit Jacques de Beaune ,
 » sur lescites Finances du Roy , qu'autres domma-
 » ges & intérêts par lui faits & donnés en icel-
 » les. Laquelle somme lescits Juges ont adjugée au
 » Roi , pour ladite restitution , & ce sans préjudice
 » de ladite dette , prétendue par madite Dame
 » mère du Roi. (9. Août 1527.)

blançay pour d'autres crimes que celui pour lequel il avoit été arrêté, (1) & pour des crimes dont le prétexte ne manque jamais contre un Ministre des Finances qu'on veut perdre.

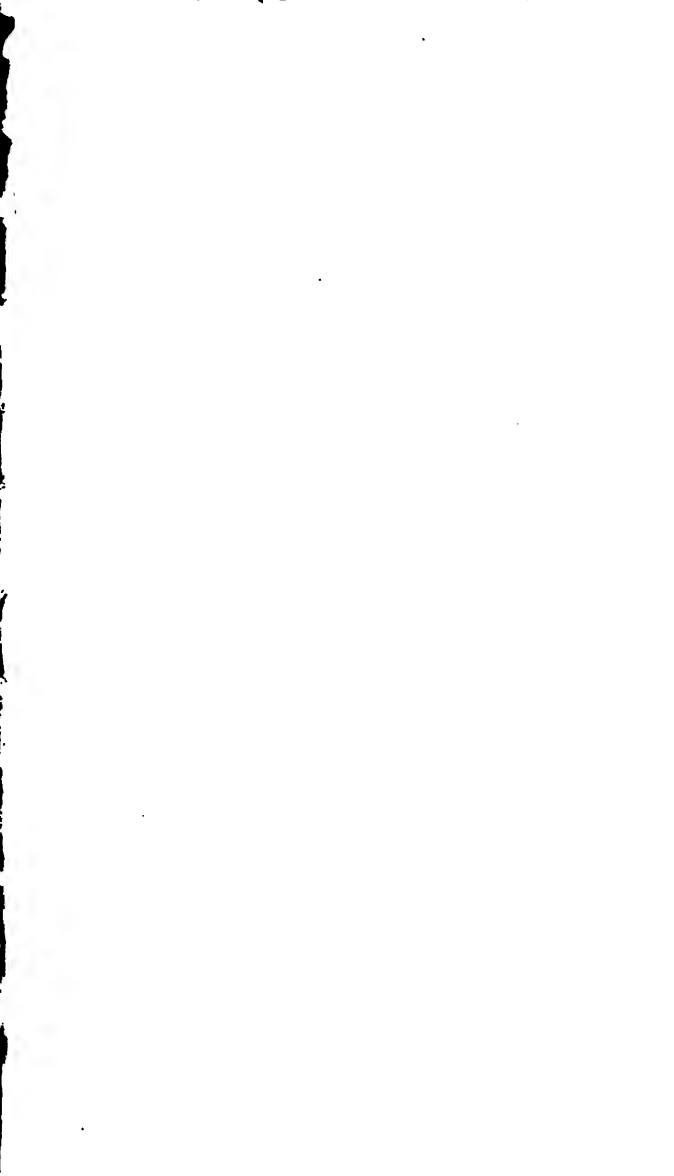
17°. Enfin le rapport encore qui se trouve entre la somme que le Roi devoit à Semblançai & celle que l'Arrêt condamne Semblançai à restituer au Roi.

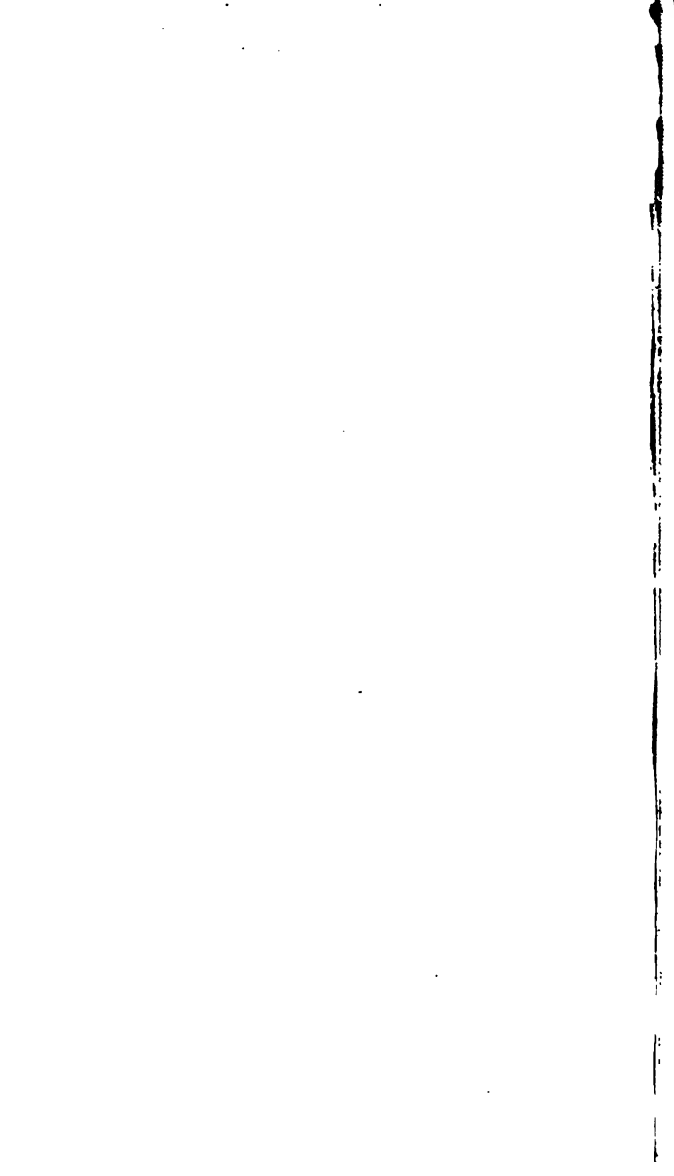
— Il est certain qu'on reconnoît à toutes les circonstances de ce jugement la vengeance implacable d'une femme irritée, plus que la juste punition d'un Ministre infidèle.

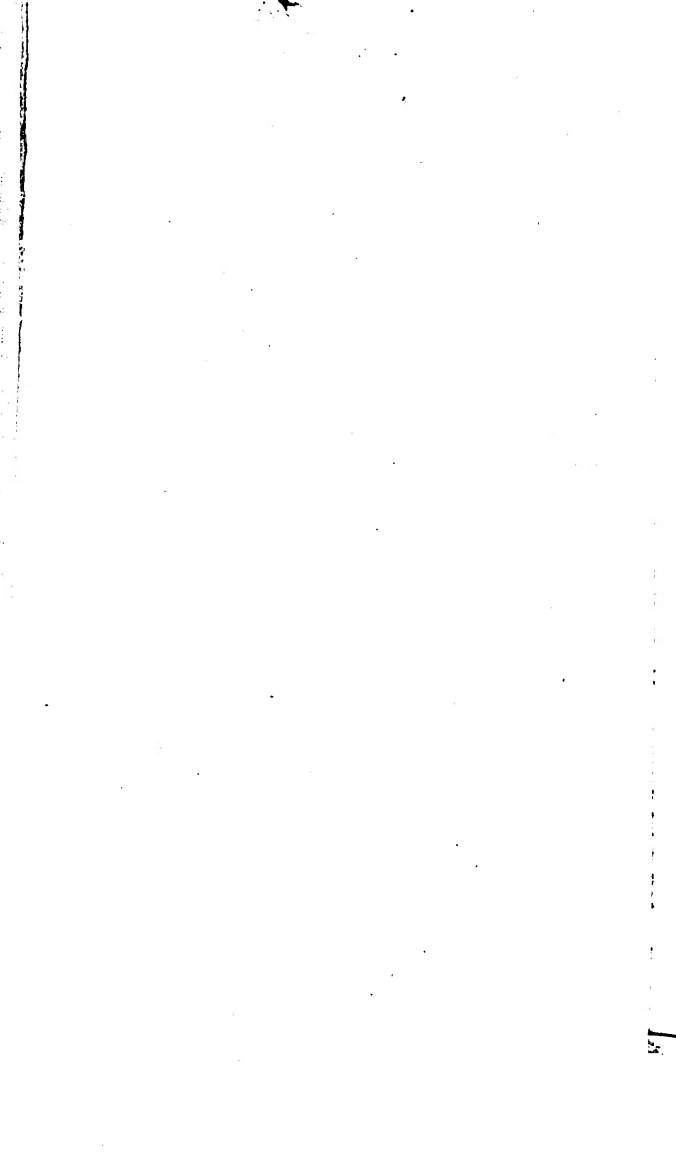
(1) Le divertissement des fonds destinés en 1525. pour l'Italie.

Fin du Tome second.

scd
f









JAN 20 1933

